

La peur de Montalbano

Camilleri, Andrea

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANDREA CAMILLERI

La peur de Montalbano

Policier

POCKET

Une enquête
du commissaire Montalbano

ANDREA CAMILLERI

LA PEUR DE MONTALBANO

(La paura di Montalbano)

Traduit de l'italien (Sicile) par Serge Quadruppani
avec l'aide de Maruzza Loria



FLEUVE NOIR

Avertissement du traducteur

L'œuvre littéraire d'Andrea Camilleri connaît dans son pays un succès tel qu'on lui trouverait difficilement un équivalent dans le demi-siècle qui vient de s'écouler en Italie. Une bonne part de cette réussite tient à la langue si particulière qu'il emploie. En rendre la saveur est une entreprise délicate. Il faut d'abord faire percevoir les trois niveaux sur lesquels elle joue, chacun d'eux posant des problèmes spécifiques.

Le premier niveau est celui de l'italien « officiel », qui ne présente pas de difficulté particulière pour le traducteur : on le transpose dans un français le plus souvent situé, comme l'italien de l'auteur, dans un registre familier. Le troisième niveau est celui du dialecte pur : dans ces passages, toujours dialogués, soit le dialecte est suffisamment près de l'italien pour se passer de traduction, soit Camilleri en fournit une à la suite. À ce niveau-là, j'ai simplement traduit le dialecte en français en prenant la liberté de signaler dans le texte que le dialogue a lieu en sicilien (et en reproduisant parfois, pour la saveur, les phrases en dialecte, à côté du français).

La difficulté principale se présente au niveau intermédiaire, celui de l'italien sicilianisé, qui est à la fois celui du narrateur et de bon nombre de personnages. Il est truffé de termes qui ne sont pas du pur dialecte, mais plutôt des régionalismes (pour citer deux exemples très fréquents, *taliare* pour *guardare*, regarder ; *spiare* pour *chiedere*, demander). Ces mots, Camilleri n'en fournit pas la traduction, car il les a placés de telle manière qu'on en saisisse le sens grâce au contexte (et aussi, souvent, grâce à la sonorité proche d'un mot connu). Voilà pourquoi les Italiens de bonne volonté (l'immense majorité, mais on en trouve encore qui prétendent ne rien comprendre à la langue « camillerienne ») n'ont pas besoin de glossaire, goûtent l'étrangeté de la langue et la comprennent pourtant.

Remplacer cette langue par un des parlers régionaux de la France ne m'a pas paru la bonne solution : soit ces parlers, tombés en désuétude, sont incompréhensibles à la plupart des lecteurs (et il semblerait bizarre de remplacer une langue bien vivante et ancrée dans les mots de la Sicile d'aujourd'hui par une langue morte), soit ce sont des modes de dire beaucoup trop éloignés des langues latines (un Camilleri en ch'timi aurait-il encore quelque chose de sicilien ?). Il a donc fallu renoncer à chercher terme à terme des équivalents à la

totalité des régionalismes. Le « camillerien » n'est pas la transcription pure et simple d'un idiome par un linguiste, mais la création personnelle d'un écrivain, à partir du parler de la région d'Agrigente. Et cependant, si toute vraie traduction comporte une part de création littéraire, le traducteur doit aussi éviter de disputer son rôle à l'auteur : il était hors de question d'inventer une langue artificielle.

Pour rendre le niveau de l'italien sicilianisé, j'ai donc placé en certains endroits, comme des bornes rappelant à quels niveaux on se trouve, des termes du français du Midi. D'abord, parce que le français occitanisé s'est assez répandu, par diverses voies culturelles, pour que, jusqu'à Calais, on comprenne ce qu'est un « minot ». Ensuite, ces régionalismes apportent en français un parfum de Sud. J'ai par ailleurs choisi le parti de la littéralité, quand il s'est agi de rendre perceptibles certaines particularités de la construction des phrases (inversion sujet verbe : « Montalbano sono » : « Montalbano, je suis ») ou ce curieux emploi du passé simple (« ché fu ? » : « qu'est-ce qu'il fut ? », pour « qu'est-ce qui se passe ? ») par où passe l'emphase sicilienne, ou bien encore l'usage intempérant de la préposition « à » avec des verbes directs, et le recours très fréquent à des formes pronominales (« se faisait un rêve » pour « faisait un rêve »), etc.

J'ai tenté aussi de transposer certaines des déformations qu'impose le maître de Porto Empedocle à l'italien classique, pour faire entendre la prononciation de sa terre : « pinsare » au lieu de « pensare » (« penser », en italien classique) a été traduit par « pinser », « aricordarsi » au lieu de « ricordarsi » (se rappeler) a été traduit par s'« arappeler », « vrazzi » pour « bracci » (les bras), a été transposé en « vras », etc. Choix sûrement discutable, mais qui me paraît encore la moins mauvaise des solutions, car elle permet de suivre l'évolution du style de notre auteur. En effet, l'abondance des transpositions de déformations orales n'est pas la même dans les premiers Montalbano que dans les derniers (il semble que, son public désormais conquis et habitué, Camilleri hésite moins à faire entendre les singularités de sa musique), et leur présence plus ou moins importante dans tel ou tel passage du même livre n'est pas dépourvue de significations, volontaires ou non.

L'ensemble de ces partis pris de traduction aboutit à une langue assez éloignée de ce qu'il est convenu d'appeler le « bon français » : ma traduction peut paraître peu fluide et s'éloigne souvent délibérément de la correction grammaticale. Mais depuis quelques dizaines d'années, le travail des traducteurs a été orienté par la tentative de mieux rendre la langue de leurs auteurs en échappant à la dictature de la « fluidité » et du « grammaticalement correct », qui avait imposé à des générations de lecteurs français une idée trop vague du style réel de tant d'auteurs. Un tel mouvement rejoint aussi

le travail des auteurs francophones qui s'emploient à libérer leur expression du carcan d'une langue sur laquelle on a beaucoup trop légiféré. À l'intérieur de ce cadre, à mon artisanal niveau, l'essentiel était, me semble-t-il, de tenter de restituer auprès du lecteur français la plus grande partie de ce que ressent le lecteur italien non sicilien à la lecture de Camilleri. Ce sentiment d'étrange familiarité que procure sa langue, écho de ce qu'on éprouve en rencontrant, en même temps qu'une île, une très ancienne et très moderne civilisation.

Serge Quadruppani

Jour de fièvre

À peine aréveillé, il décida de téléphoner au commissariat pour avertir que ce jour-là, c'était vraiment pas son jour, il y arriverait pas à aller au bureau, durant la nuit un accès de grippe l'avait assailli soudain comme un de ces chiens qui aboient pas et que tu les vois seulement quand ils t'ont déjà pris à la gorge. Il voulut se lever, mais il s'arrêta à mi-chemin, les os lui faisaient mal, les jointures grinçaient, il dut reprendre le mouvement avec cautèle, il finit par arriver à la hauteur du téléphone, tendit le bras et à ce moment précis la sonnerie retentit.

— Allô, *dottori* ? C'est vous, pirsonnellement en pirsonne qui êtes au l'appareil ?

— Je t'areconus, Catarè. Qu'est-ce que tu veux ?

— Rien, je veux, *dottori*.

— Et alors, pourquoi tu m'appelles ?

— Maintenant, je vais m'expliquer, *dottori*. Moi, pirsonnellement en pirsonne, je ne veux rien de vous, mais il y a le *dottori* Augello qui voudrait vous dire quelque chose. Qu'est-ce que je fais, je vous le passe, ou pas ?

— C'est bon, passe-le-moi.

— Restez au l'appareil, que je vous y fais parler.

Une demi-minute passa, de silence absolu. Montalbano fut secoué par un frisson de froid. Mauvais signe. Il se mit à crier dans le combiné :

— Allô ! Allô ! Vous êtes tous morts ?

— Excusez-moi, *dottori*, mais le *dottori* Augello il arépond pas au l'appareil. Si vous patientez, j'y vais moi pirsonnellement en pirsonne pour l'appeler dans son bureau à lui.

À ce point, intervint la voix essoufflée d'Augello.

— Excuse-moi si je te dérange, Salvo, mais...

— Non, Mimì, je t'excuse pas, dit Montalbano. J'allais vous téléphoner qu'aujourd'hui, je me sens pas de sortir de chez moi. Je me prends une aspirine et je retourne nouvellement me coucher. Donc, quoi que ce soit, tu te la débrouilles, toi, l'histoire dont tu voulais me parler.

Il raccrocha, resta un moment à pinser s'il devait décrocher le téléphone, puis décida que non. Il alla en cuisine, s'avala une aspirine, eut un autre frisson de froid, pinsa de nouveau, s'avala un deuxième cachet, se remit au lit, prit en main le livre qu'il gardait sur la table de nuit et qu'il avait commencé à lire avec plaisir le soir précédent, *Un jour après l'autre*, de Carlo Lucarelli, le rouvrit et dès la première ligne se persuada qu'il n'arriverait pas à lire, il se sentait un étau de fer autour de la tête et les yeux qui papillonnaient.

« Tu veux voir que la fièvre est en train de me monter ? » se demanda-t-il. Il plaça la paume de la main sur son front, mais n'aréussit pas à comprendre si elle était *càvuda*, chaude, ou non, du reste il ne l'avait jamais compris, c'était un geste purement symbolique que pourtant, inexplicablement, il faisait toujours. La seule chose à faire était de se mettre le thermomètre. Il se releva à moitié, ouvrit le tiroir de la table de nuit, le farfouilla. Naturellement, le thermomètre n'y était pas. Où l'avait-il mis ? Et c'était quand, la dernière fois qu'il s'était mesuré la fièvre ? À vue de nez, ce devait être arrivé l'année passée, en décembre, le mois pour lui le plus périlleux, et non pas cet autre, là, que disait le poète... Quel mois était le plus cruel pour Eliot ? Oui, maintenant, il s'arappelait, *avril est le plus cruel des mois*... À moins que ce soit mars ? Mais, en tout cas, divagations poétiques mises à part, où est-ce qu'il était allé se planquer, ce putain de thermomètre ? Il se leva, passa dans l'autre pièce, regarda dans chaque tiroir, dans les rayonnages, dans le moindre pertuis. De derrière une pile de livres en équilibre précaire sur une étagère branlante, surgit une de ses photos avec Livia. Il la regarda sans réussir à se souvenir où elle avait été prise. À la manière dont ils étaient habillés, ce devait être l'été. Au second plan, on voyait la silhouette d'un homme en uniforme, mais il ne devait pas s'agir d'une tenue militaire, sans doute était-ce un portier d'hôtel. Ou un chef de gare ? Il abandonna la photo et recommença à chercher. De thermomètre, pas l'ombre. Il eut un autre frisson de froid, cette fois plus fort que les précédents, suivi d'un léger tournoiement de tête. Il se mit à jurer. Il devait absolument trouver le thermomètre. Le résultat de cette fouille fut qu'au bout d'un moment, la maison parut avoir été dévastée par une bande de cambrioleurs vandales. Puis, tout à coup, il se calma : qu'est-ce qu'il en avait à foutre, du thermomètre ? Connaître ses degrés de température n'aurait certes pas amélioré la situation. La seule chose sûre était qu'il allait mal, un point c'est tout. Il retourna se coucher. Il entendit une clé tourner dans la serrure et aussitôt après un cri très aigu d'Adelina, la bonne.

— *Madonna biniditta !* Madone bénie ! Les voleurs vinrent !

Il se leva, se précipita pour tranquilliser la femme laquelle, durant ses explications confuses, ne le lâcha pas du regard.

— Tout cas, vosseigneurie, malade, vous êtes.

Montalbano répondit par une question qui était aussi une confirmation.

— Tu le sais, où il est, le thermomètre ?

— Vous le trouvez pas ?

— Si je l'avais trouvé, je te l'aurais pas demandé.

Adelina s'énerva, devint querelleuse.

— Si vous l'atrouvez pas, vosseigneurie, en arrangeant cette pièce

qu'on dirait qu'il y a eu un cambriolage, comment vous voulez que je l'atrouve, moi ?

Et elle s'en fut à la cuisine, offensée et indignée. Montalbano se vit perdu. D'un coup, rien que d'en parler, il lui était revenu l'obsession qu'il lui fallait avoir sous la main le thermomètre. Absolument. Ne restait plus qu'à s'habiller, se mettre en voiture, aller à la pharmacie l'acheter. Il agit avec prudence pour ne pas se faire entendre d'Adelina, laquelle, certainement, se serait mise à faire du transbord, elle l'aurait attaché au lit pour l'empêcher de sortir. La première pharmacie qu'il rencontra était dans son jour de fermeture. Il poursuivit en direction du centre de Vigàta, se gara devant la Pharmacie Centrale et voulut descendre. Un violent vertige le fit retomber sur le siège, il ressentit aussi une certaine nausée. Enfin, il y parvint, entra dans la pharmacie et vit qu'il devrait attendre ; avec la grippe qui circulait, la moitié du pays devait être malade.

Quand vint son tour, il venait juste d'ouvrir la bouche que, dans la rue, mais tout proches, retentirent deux coups de pistolet. Malgré l'abrutissement que lui infligeait la fièvre, le commissaire, en un vire-tourne, se retrouva hors de la pharmacie et l'œil lui fonctionna comme un appareil photo, lui imprimant des images nettes dans la tête. À main gauche, une moto avec deux jeunes s'en allait à grande vitesse, le jeune assis derrière celui qui conduisait tenait un sac à main qu'il venait évidemment d'arracher à une femme âgée qui était tombée à terre et poussait des cris disispérés. Sur le trottoir d'en face, M. Saverio Di Manzo, propriétaire de l'agence de voyages du même nom, était en train de se faire désarmer par un policier municipal. M. Di Manzo, imbécile connu, avait remarqué le vol et réagi en tirant deux coups contre les jeunes à moto. Il ne les avait pas touchés, mais en compensation, il avait atteint une minote d'une dizaine d'années qui se roulait par terre en pleurant et tenant entre ses mains sa jambe droite. Montalbano se rua vers elle, mais fut précédé par un type qui l'écarta et s'agenouilla à côté de la pitchoune. Le commissaire le reconnut, c'était un clochard qui était apparu dans le coin l'année précédente, qui vivait d'aumônes et que tout le monde appelait Lampiuni, lampadaire, peut-être parce qu'il était grand et très maigre. En un instant, Lampiuni se défit de la ficelle qui lui tenait le pantalon et commença à l'attacher très serrée autour de la cuisse de la minote, levant à peine les yeux vers le commissaire pour lui ordonner :

— Tenez-la bien.

Montalbano obéit, fasciné par le calme et la précision des mouvements du clochard.

— Vous avez un mouchoir propre ? Donnez-le-moi et appelez une ambulance.

Il ne fut pas besoin de l'appeler, un automobiliste de passage prit

la petite pour la conduire au pital de Montelusa. Quatre carabiniers arrivèrent et Montalbano fila, remontant en voiture pour rentrer en vitesse à Marinella.

À peine eut-il ouvert la porte de la maison qu'il fut assailli par Adelina.

— *Che è tutta stu sangu ?* Qu'est-ce que c'est, tout ce sang ?

Montalbano regarda ses mains et ses habits : il était taché du sang de la minote, il s'en était pas aperçu avant.

— Il y a eu... un accident... et moi...

— Allez-vous-en tout de suite vous coucher, les habits je les porte à laver. Mais qu'est-ce qui vous passe par la tête ? Pourquoi vous sortîtes malade comme vous êtes ? Vous le savez pas que la grippe pas soignée après elle adevient une pneurmonie ? Et que la pneurmonie pas soignée elle mène à la mort ?

La litanie grippe pas soignée-pneumonie pas soignée égale mort certaine, Montalbano avait déjà entendu Adelina la réciter au moins deux autres fois. Il gagna la salle de bains, se déshabilla, se lava, se glissa entre les draps du lit à peine refait. Au bout de pas même cinq minutes, la bonne entra avec une grande gamelle fumante.

— Je vous préparerai du bouillon de poule bien bien léger.

— J'ai pas de pétit.

— Et moi je vous le laisse sur la table de nuit. Je m'en vais : vous avez besoin de querque chose ?

— Non, rien, merci.

Malgré le nez bouché, le parfum du bouillon lui arriva. Il devait être excellent. Il se redressa dans le lit, prit la tasse, but une gorgée. Il était comme il avait pinsé, à la fois pâteux et léger, plein d'échos d'herbes lointaines, il se le descendit tout entier, se recroquevilla nouvellement avec un soupir satisfait et, d'un coup, s'endormit.

Il lui sembla qu'il venait juste juste de s'endormir quand le téléphone sonna. Tandis qu'il se levait pour aller répondre, son regard tomba par hasard sur le réveil de la table de nuit. Sept heures ? Il était sept heures du soir ? Mais combien d'heures avait-il dormi ? Ébahi, il souleva le combiné, entendit le signal libre. Évidemment, on avait raccroché. Il retournait se coucher quand les sonneries recommencèrent : ce n'était pas le téléphone mais la sonnette de la porte. Il alla ouvrir, se vit devant lui Fazio, l'air préoccupé.

— Comment ça va, *dottore* ?

— Plutôt malade, répondit Montalbano en le faisant entrer avant de se remettre au lit.

Fazio s'assit sur le siège à côté.

— Vous avez les yeux brillants, dit-il. Vous vous l'êtes prise, la fièvre ?

Et à ce moment, il vint à l'esprit du commissaire que, ce matin-là, distrait par la fusillade, il s'était oublié de retourner à la pharmacie pour acheter le thermomètre.

— Oui, mentit-il. Ce matin, j'avais trente-huit.

— Et maintenant ?

— Je me la prendrai plus tard. Il y a du neuf ?

— Il y a eu une fusillade. Un con, Di Manzo, celui qui a une agence de voyages, a tiré deux coups de feu contre deux voleurs à l'arraché. Il les a ratés et il a chopé en fait à la jambe une pauvre pitchoune de passage.

— Vous l'avez arrêté ?

— Il a été arrêté par les carabiniers, c'est eux qui sont intervenus.

— Vous avez des nouvelles de la minote ?

— Elle est hors de danger. Elle a perdu beaucoup de sang, mais heureusement, dans les parages, il y avait Lampiuni, vous avez dû le voir quelquefois, ce clochard qui...

— Je le connais, dit Montalbano. Continue.

— Beh, il a eu la présence d'esprit d'arrêter l'hémorragie. Pratiquement, c'est lui qui l'a sauvée. Le bruit s'est répandu au pays, pour demain, le maire a organisé une grande fête – qu'est-ce que vous voulez, on est en campagne électorale et n'importe quel caca de mouche lui sert – durant laquelle il lui remettra les clés d'un petit appartement de propriété municipale.

— Vous savez comment il s'appelle ?

— Beh, il a pas de papiers d'identité. Et son nom, il a jamais voulu le dire.

— Ah, Fazio, ce matin, le *dottor* Augello m'a appelé, tu le sais, ce qu'il voulait ?

— Oui, le questeur a demandé une réponse dans je sais pas quelle affaire et le *dottor* Augello voulait que vous lui donniez un conseil. Mais je crois qu'il a résolu la chose.

Tant mieux, il pouvait rester tranquille à la maison à faire passer cette grippe sans qu'on lui casse les burnes. Fazio resta encore une demi-heure à bavarder puis s'en alla.

Il s'était fait huit heures passées. Montalbano se leva et à peine debout, la tête lui tourna. Le tracassin continuait. Il composa le numéro de Livia à Bocadasse et personne arépondit. Trop tôt : en général, les discussions téléphoniques entre sa fiancée et lui se déroulaient après minuit. Il rouvrit le frigo : poulet bouilli et une quantité de petites garnitures pour le rendre plus mangeable. Il hésita un moment, puis choisit un plat de poivrons à l'aigre-doux et un plat de petits oignons au vinaigre. Il s'installa sur un fauteuil devant le téléviseur et, tandis qu'il mangeottait, commença à regarder un film qui s'appelait *Les Chasseurs de l'Éden*. Dès les tout premiers plans, il se

convainquit qu'il s'agissait d'une histoire absurde, mais la totale idiotie de ces images et de ces répliques le fascina au point de les lui faire suivre avec une attention religieuse jusqu'au fatidique *The End*. Et maintenant ? Il zappa sur un débat qui commençait sur la chaîne nationale la plus importante et qui avait pour titre : *La fidélité a-t-elle de la valeur, aujourd'hui ?* L'animateur, qui avait toujours sur les lèvres un petit sourire qui se voulait légèrement ironique mais qui s'avérait en fait lourdement servile, présenta les invités : une duchesse mariée avec un industriel, mais connue pour une interminable marée d'amants des deux sexes, qui parlerait de l'importance de la fidélité dans le mariage ; un homme politique, lequel, de la gauche la plus extrême, avait progressivement pirouetté vers la droite la plus extrême, qui témoignerait de la valeur de la cohérence dans la pratique politique ; un ex-prêtre, devenu hippy, puis bouddhiste, puis intégriste musulman, qui allait soutenir la nécessité de la fidélité à sa propre religion. Le divertissement était assuré et Montalbano suivit l'émission, avec de temps à autre un ricanement obscène, jusqu'à la fin. Une fois le téléviseur éteint, il comprit que la fièvre de nouveau montait. Il alla se coucher, mais ne tenta pas même de prendre en main le roman de Lucarelli, l'étau douloureux sur tout le pourtour de la tête se formait de nouveau. Il éteignit la lampe de chevet et après avoir longtemps viré et tourné dans le lit, le sommeil pitoyable le prit par la main et se l'emmena.

Il rouvrit les yeux qu'il était trois heures et demie du matin et aussitôt sentit que la fièvre était en train de le cuire vif. Ce n'était pas seulement la fièvre, mais aussi une pensée qui lui était venue un moment avant de s'endormir et qui l'avait accompagné dans le sommeil, en le lui rendant plus difficile. Non, ce n'était pas une pensée, plutôt une séquence d'images et une question. Il lui était revenu à l'esprit les gestes de Lampiuni pendant qu'il prenait soin de la minote blessée, si justes, bien dosés, compatissants et détachés à la fois, en somme, si *professionnels*... Lui-même n'aurait su les exécuter. Et la question pouvait se résumer ainsi : qui était vraiment Lampiuni ? Ce fut alors que, au milieu du délire provoqué par la maladie, il en vint à pinser que s'il ne la mesurait pas, la fièvre ne lui passerait jamais. Il gagna la cuisine, se descendit trois verres d'eau, s'habilla de son mieux, sortit, monta en voiture, partit. Il ne se rendait pas compte qu'il conduisait en zigzag, heureusement très peu de voitures passaient. La première pharmacie était toujours fermée, la Pharmacie Centrale ne faisait pas de service nocturne, mais un écriteau à côté du rideau de fer invitait à s'adresser à la pharmacie Lopresi à côté de la gare. En jurant, il remonta en voiture. La pharmacie était exactement dans le corps de bâtiment de la gare. La grille de fer était descendue,

mais la lumière, à l'intérieur, était allumée. Au pharmacien endormi, il dit qu'il voulait un thermomètre. L'homme revint au bout de quelques minutes.

— Y en a plus, dit-il, en refermant violemment le guichet.

À Montalbano, il lui monta un sanglot dans la gorge. Il se vit perdu : s'il ne se la mesurait pas, la fièvre allait certainement devenir chronique. Et ce fut à ce moment précis qu'il aperçut Lampiuni qui, un sac sur l'épaule, entrait dans la billetterie. En un éclair, le commissaire comprit que le clochard avait l'intention de partir, de s'échapper : il voulait éviter la cérémonie mise au point par le maire, laquelle, inévitablement, provoquerait cette identification à laquelle, qui sait depuis combien de temps, il se soustrayait.

— Docteur ! cria-t-il et il ne savait pas s'expliquer pourquoi il avait appelé ainsi le vagabond, mais la chose lui était venue de l'intérieur, du profond de son être d'homme né avec l'instinct de la chasse.

Lampiuni s'immobilisa, se tourna très lentement tandis que Montalbano s'approchait. Dès qu'il fut à sa hauteur, le commissaire comprit que ce vieux qu'il avait devant lui était atterré.

— N'ayez pas peur, dit-il.

— Je sais qui vous êtes, dit Lampiuni. Vous êtes commissaire. Et vous m'avez reconnu. Ayez pitié de moi, j'ai payé pour mon erreur et je continue à payer. J'étais un médecin estimé et maintenant, je ne suis plus qu'un débris. Mais je ne supporterai quand même pas la honte, je ne supporterai pas si cette vieille histoire remontait. Ayez pitié de moi, laissez-moi partir.

De grosses larmes lui tombaient sur sa veste élimée.

— Ne vous inquiétez pas, docteur, dit Montalbano. Je n'ai aucun motif pour vous retenir. Mais avant, je dois vous demander un service.

— À moi ? fit, abasourdi, le clochard.

— Oui, à vous. Vous pouvez me dire combien j'ai de fièvre ?

Blessé à mort

Toute la cause de la nuit qu'il était en train de perdre, à gigoter dans le lit jusqu'à se faire presque étrangler par le drap, n'était certes pas due à la bouffe du soir précédent, qui avait été légère. Non, la faute était probablement à attribuer au livre qu'il s'était emporté quand il était allé se coucher, aux nerfs que lui avaient donnés certaines pages incolores et inodores d'un roman salué par la critique comme un des plus hauts sommets atteints par la littérature mondiale des cinquante dernières années. La découverte du dernier sommet arrivait en moyenne une fois par semestre et le hurlement extasié avait été poussé par un quotidien passablement snob sur lequel les autres s'étaient alignés. Tout compte fait, le panorama de la littérature mondiale des cinquante dernières années ressemblait beaucoup à la chaîne de l'Himalaya photographiée par satellite. Mais la vraie faute, raisonna-t-il, ne revenait pas au livre. Il aurait très bien pu, une fois qu'il s'était pris les nerfs, le fermer, le jeter à terre, éteindre la lumière et bonne nuit chez vous. Mais il était d'une nature incommode et avait aussi cette manie que, une fois qu'il avait commencé à lire une chose quelconque, article, essai, roman, il n'était absolument pas capable de la laisser à mi-chemin, il devait absolument poursuivre jusqu'à la fin.

La sonnerie du téléphone lui arriva comme une libération. Il jeta le livre contre le mur d'en face, regarda sa montre. Il était trois heures du matin.

— Allô ?

— Alli ?

— Catarè !

— *Dottori* !

— Qu'est-ce qu'il fut ?

— On a tiré.

— À qui ?

— À un type.

— Il mourut ?

— Il a mouru.

Splendide dialogue digne d'Alfieri.

— À ce monsieur défunt qui de nom faisait Piccolo Gerlando, on a tiré dans sa maison à lui, poursuivit prosaïquement Catarella.

— Donne-moi l'adresse.

— Un endroit difficultueusement à trouver, c'est, *dottori*. Vosseigneurie devrait passer ici que y a Gallo qui vous attend étant donné que, lui, la route, il l'aconnaît.

- Tu as averti le *dottor* Augello ?
- J'essayai, mais il ne se trouvait pas.
- Fazio ?
- Déjà en allé pour le lieu délictueux, il est.
- C'est bon, j'arrive.

Il faisait une nuit tellement épaisse qu'on aurait pu la tailler au couteau. La maison du défunté, pour parler comme Catarella, d'après ce que comprenait Montalbano, devait être complètement isolée en pleine campagne. Les phares de son auto éclairèrent la voiture de service du commissariat parquée devant la porte d'entrée grande ouverte. Il entra, suivi par Gallo, dans un grand salon qui était en même temps salle à séjourner et salle à manger. Tout propre, ordonné, digne. D'une des trois portes qui donnaient dans le salon sortit Galluzzo, un verre d'eau en main. Derrière lui, le commissaire entrevit une cuisine.

— Où vas-tu ?

Galluzzo indiqua la porte qu'il avait devant lui.

— Dans la chambre de la nièce. La pauvre ! Je l'ai fait étendre sur le lit.

— Fazio, il est où ?

Galluzzo fit signe vers l'escalier qui menait à l'étage supérieur.

— Tu restes là, dit Montalbano à Gallo.

— Et qu'est-ce que je fais ?

— Tu te repasses les tables de multiplication.

La chambre à coucher où s'était passé le meurtre s'présenta à lui dans un désordre d'après tremblement de terre. Tiroids ouverts, linge et vêtements jetés à terre, les portes de l'armoire grandes ouvertes. On remarquait deux petits tableaux qui avaient été décrochés des murs, enlevés et fracassés à coups de talon et les restes d'une petite statue de la Madone projetée avec violence contre le mur. Quel rapport, ce vandalisme avec le vol ? Feu Gerlando Piccolo, qui avait été un sexagénaire rougeaud et trapu, gisait sur une couche à deux places, la partie postérieure du corps appuyée à la tête du lit, une grande tache rouge à la hauteur du cœur. Évidemment, il avait eu le temps de se lever à moitié avant que le coup de l'assassin le fasse se recroqueviller définitivement. Il avait les yeux, non pas écarquillés, mais passablement plus ouverts que la normale, dans une expression de stupeur. Mais il y avait pas de quoi spéculer, quand tu te vois arriver la mort, ou t'as la berlue ou t'as la frousse, y a pas de troisième voie. Malgré que dans la chambre, il faisait très froid, l'homme en se couchant n'avait pas même gardé le tricot de peau, la chemise ou quoi que ce soit. Fazio, qui était debout près du lit avec le petit air d'un commis voyageur qui expose sa marchandise, intercepta le coup d'œil

de son commissaire.

— Il est tout nu, il a même pas le slip.

— Comment tu le sais ?

— J'ai passé une main à tâtons sous la couverture et sous le drap. Qu'est-ce que je fais, j'appelle la police scientifique et j'avertis le proc' ?

— Attends.

Quelque chose collait pas. Il se baissa pour regarder sous le lit du côté du mort, s'aperçut que le slip et le tricot s'étaient retrouvés là. En se relevant, il s'immobilisa comme un type saisi en traître par un tour de reins. Sur le carrelage, entre la table de chevet et le pied du lit, il y avait un revorber.

— Fazio, tu as vu ?

— Oh que si, *dottore*.

— C'est l'assassin qui a dû le laisser.

— Oh que non, *dottore*. Il était dans le tiroir de la table de nuit. C'est la nièce qui l'a sorti et qui a tiré. Elle me l'a dit.

— À qui elle tira ?

— À l'assassin.

— J'y comprends que dalle. Vaut peut-être mieux que j'aille parler avec cette nièce.

— Vaut peut-être mieux, dit, énigmatique, Fazio.

La nièce était une minote de dix-sept ans, la peau sombre, de grands yeux noirs rougis par les larmes, une grande masse de cheveux très bouclés. Très maigre, elle était. Et la manière dont elle regarda le commissaire, dont elle bondit hors du lit sur lequel elle était non pas couchée mais assise, révéla quelque chose de sauvage, quelque chose d'un animal. Elle portait une espèce de petite robe de chambre et tremblait sous l'effet du froid et du choc.

— Va lui préparer quelque chose de chaud, dit le commissaire à Galluzzo.

— À la cuisine, il y a de la camomille, dit la petite.

— À moi, fais-moi du café, commanda Montalbano.

— Café crème ? Café arrosé ? demanda Galluzzo, d'humeur à faire le malin, en sortant.

— Il faut qu'on parle. Mais vous ne pouvez pas continuer comme ça. Écoutez, je sors cinq minutes et vous, pendant ce temps, vous vous habillez. Ça vous va ?

— Merci.

— Comment vous appelez-vous ?

— Giangrasso Grazia, je suis la fille d'une sœur de l'oncle Gerlando.

Il gagna le salon. Gallo était avachi dans un fauteuil.

— Combien font sept fois sept ? demanda-t-il au commissaire.

— Quarante-neuf, répondit Montalbano automatiquement. Mais pourquoi tu veux le savoir ?

— C'est pas vous qui m'avez dit de me repasser les tables de multiplication ?

Mais qu'est-ce qu'ils étaient spirituels, ses hommes, ce matin ! Il reprit l'escalier. Dans la chambre à coucher, Fazio s'était déplacé. Maintenant, il fouillait les lieux du regard, dos appuyé à la fenêtre fermée.

— Rien trouvé ?

— Y a des trucs qui collent pas, pour moi.

— Donne-moi un exemple.

— Gerlando Piccolo était veuf depuis deux ans...

— Ah oui ? Je le savais pas.

— Et alors, je me demande et je dis...

— ... qui dormait à côté de lui dans le lit quand l'assassin est entré ?

Fazio le regarda, ahuri.

— Vous vous en êtes rendu compte vous aussi que les deux côtés du lit ont été utilisés ? Regardez l'oreiller, la position du drap et de la couverture de l'autre côté...

— Excuse-moi, Fazio, mais si un truc de ce genre, tu t'en aperçois, toi, pourquoi je devrais pas m'en apercevoir moi et même d'un coup d'œil ? Continue à regarder et après, tu me racontes.

Fazio fit la gueule, vexé.

— J'appelle la Scientifique ? demanda-t-il, l'air circonspect.

— Regarde ta montre. D'ici une dizaine de minutes, tu l'appelles sans que j'aie besoin de te le dire.

La chambre à côté de celle du mort était une autre chambre à coucher mais inutilisée. Sur le lit, il n'y avait que les matelas, les meubles étaient couverts d'un voile de poussière. Puis, il y avait une porte fermée à clé, Montalbano essaya de l'ouvrir en poussant avec l'épaule, mais elle résista. Devant la porte fermée, il y avait une salle de bains assez bien rangée. Une autre porte donnait sur une chambre pitchoune utilisée comme débarras. Il descendit au rez-de-chaussée.

— Le café est prêt, dit Galluzzo depuis la cuisine.

Avant d'y aller, il frappa à la porte de Grazia.

Personne n'arépondit.

— Elle est allée à la salle de bains, dit Gallo, toujours affalé dans le fauteuil.

Il entra dans la cuisine et pendant qu'il buvait le café, la petite arriva.

Elle s'était lavée et habillée, avait repris un peu de couleur. Galuzzo lui tendit la camomille. Elle commença à la boire debout.

— Assieds-toi donc, dit Montalbano, passant au tutoiement.

Elle s'assit. Mais au bord de la chaise. Prête à bondir, à fuir. Vraiment, elle donnait l'impression d'un animal traqué. Sous la chemisette recouverte d'un petit châle rouge et la jupe large, tout cela de mauvaise qualité, on devinait ses muscles tendus. Ce fut alors que Galluzzo eut un geste inattendu.

— Sage, sage. Calme, dit-il en caressant la tête de la petite comme si c'était une bête à tranquilliser, à domestiquer.

Et c'est exactement comme une bête que Grazia réagit, en poussant un soupir profond.

— Avant de commencer à parler, je dois te demander ce qu'il y a dans la pièce fermée à l'étage.

— Ça, c'est... c'était le bureau de l'oncle Gerlando.

— Le bureau ?

— Beh, il y recevait les personnes.

— Quelles personnes ?

— Celles qui venaient le chircher.

— Et pourquoi venaient-elles le chercher ?

— Pour se faire prêter des sous.

Un usurier ! Quelle belle nouveauté ! Ça voulait dire une centaine d'assassins possibles parmi les clients de Piccolo.

— Il recevait beaucoup de monde ?

— Je sais pas, ils passaient pas par là.

— Par où ?

— Derrière la maison, il y a un escalier extérieur et la chambre a une porte-fenêtre.

— La clé ?

— Il la gardait toujours en poche, l'oncle.

Les vêtements de la victime étaient sur un siège de la chambre à coucher.

— Galluzzo, vas-y toi, récupère la clé, jette un coup d'œil avec Fazio à cette espèce de bureau et puis remets tout en place.

Quand le policier sortit, la petite regarda le commissaire.

— Où est-ce que vous voulez qu'on se mette ?

— Pour parler, tu veux dire ? Ici, c'est le mieux, dit le commissaire avec un geste circulaire qui embrassait la cuisine.

— Moi, je reste toujours là, dit-elle.

Le commissaire sentit que la voix de la petite s'était faite plus sûre, elle devait se sentir plus à l'aise si l'interrogatoire se déroulait dans un endroit dont elle avait l'habitude. Il se versa une autre tasse de café, s'assit.

— Depuis combien de temps tu habites avec ton oncle dans cette maison ?

Il partait volontairement de loin, il voulait arriver au moment de raconter le meurtre quand la petite serait en condition d'en parler sans

exploser dans une crise hystérique.

Il apprit ainsi que Grazia était la fille unique de la sœur de Gerlando Piccolo, laquelle de son prénom s'appelait Ignazia et s'était mariée avec un petit commerçant de céréales, Calogero Giangrasso. Quand Grazia avait cinq ans, elle était restée orpheline à la suite d'un accident de voiture. Elle aussi se trouvait dans cette voiture qui s'était écrasée contre un camion, elle s'était malement abîmé la tête mais au pital, ils la lui avaient bien arrangée. Alors l'oncle Giurlanno et sa femme Titina, qui n'avaient pas d'enfants, se l'étaient prise chez eux.

— Ils t'aimaient bien ?

— Ils avaient besoin d'une domestique.

Elle le dit simplement, sans aucune intonation de rancœur ou de mépris. Une simple constatation.

— Ils t'ont envoyée à l'école ?

— Non, il y avait tout le temps des choses à faire à la maison. Je sais ni lire ni écrire.

— Tu as un promis, un fiancé ?

— *Iu ?!* Moi ?!

— Bon, bon, continue.

Puis, quand elle avait quinze ans, était morte la tante Titina.

— De quoi est-elle morte ?

— Le médecin a dit du cœur, elle en était malade.

Mais de ce moment les choses s'étaient améliorées.

— La tante te traitait mal ?

— Toujours. Et elle était pritenieuse.

L'oncle la traitait sans méchanceté, il l'aimait bien aussi et il ne prétendait pas qu'un pot, il fallait le laver et le relaver au minimum cinq fois de suite. Et de temps en temps, il lui donnait des sous pour aller au pays s'acheter quelque chose qui lui plaisait.

— Maintenant, dis-moi ce qui s'est passé. Tu te sens de le faire ?

— Oui.

Elle allait commencer à parler que sur le seuil apparut Galluzzo.

— *Dottore*, on a ouvert la pièce. Vous voulez aller jeter un coup d'œil ? Ici, je reste, moi.

Comme avait dit Grazia, la pièce avait un mobilier de bureau. Il y avait une table de travail, deux fauteuils, quelques chaises, un classeur. Dans le mur derrière le bureau, un coffre-fort qui avait l'air solide.

— Fermé ? demanda Montalbano à Fazio.

— Verrouillé.

Le commissaire ouvrit la porte-fenêtre qui était protégée par une grille de fer. Elle donnait sur l'escalier extérieur dont avait parlé Grazia. Les clients pouvaient être reçus sans être obligés de passer par l'intérieur de la maison.

— Faisons comme ça, tu ouvres le classeur, y doit y avoir sûrement les noms des clients de l'oncle Giurlanno.

— Galluzzo m'a dit qu'il prêtait des sous.

— Recopie quatre ou cinq noms, pas plus. Puis remets tout en place, il faut qu'il semble que là-dedans, nous, on est pas entrés.

— Vous pensez que cet homicide va être confié à la Criminelle ?

— Bien sûr. Tu doutes ? À propos, tu as averti ?

— Tout le monde. Avant qu'ils arrivent, il faudra une demi-heure.

À la cuisine, Galluzzo et Grazia étaient en pleine conversation. Ils s'interrompirent quand ils virent apparaître le commissaire.

— Je peux rester ? demanda Galluzzo.

— Bien sûr. Reprenons.

Comme tous les soirs, l'oncle Giurlanno, à dix heures sonnées, éteignait la télévision, même au milieu de l'épisode le plus tragique d'une *telenovela*, et montait l'escalier pour aller se coucher. C'était aussi un signal précis pour Grazia. Elle nettoyait à la cuisine les restes du dîner, se déshabillait dans la salle de bains d'en bas et allait se coucher dans sa chambre.

— Un instant, dit le commissaire. Qui avait fermé la porte d'entrée ?

— Mon oncle, avant de venir à manger. Il faisait toujours comme ça. Il fermait avec les clés et les accrochait à un clou à côté de la porte.

Montalbano fixa Galluzzo.

— Les clés sont là. Et il n'y a pas signe d'effraction. Sans doute que pour entrer, il a utilisé une copie des clés ?

— Pourquoi le singulier ? Celui qui a tiré pouvait ne pas être seul.

— Oh que non, monsieur, dit Galluzzo.

— Il était seul, confirma la petite.

Grazia raconta qu'elle s'était tout de suite endormie. Puis, elle fut aréveillée par une détonation qu'elle comprit pas. Elle tendit l'oreille mais, ne percevant pas de bruit, se persuada que la détonation avait retenti dehors, dans la campagne. Elle avait à peine refermé les yeux qu'elle entendit des bruits venir de la chambre de l'oncle. Immédiatement, elle pensa qu'il se sentait mal, comme il lui était arrivé quelque temps auparavant.

— Explique-toi mieux.

À l'oncle, manger plaisait beaucoup. Une fois, il s'était bâfré trois quarts d'un chevreau. Dans la nuit, il s'était levé pour descendre à la cuisine se prendre un peu de bicarbonate, mais il n'y était pas arrivé et était tombé à cause d'un grand étourdissement.

— Qu'est-ce que tu as fait, cette fois ?

Elle s'était levée, avait passé sa robe de chambre et avait couru pieds nus dans l'escalier. Dans la chambre à coucher, la lumière était

allumée. La première chose qu'elle vit, c'était l'oncle relevé au milieu de la couche, le dos appuyé à la tête du lit. Elle s'était approchée en l'appelant, mais il ne lui avait pas répondu. C'est alors seulement qu'elle s'était remarqué le sang dans la bouche et la tache sur la poitrine de l'oncle. Elle s'était retournée d'un coup et avait aperçu une silhouette d'homme qui sortait par la porte. Alors, en un éclair, elle s'était arappelée que l'oncle gardait un revorber dans le tiroir de la table de nuit, l'avait pris, avait couru derrière l'homme et lui avait tiré dessus, du haut de l'escalier, pendant qu'il arrivait à la porte d'entrée et allait s'enfuir. Elle avait couru derrière lui, mais elle n'avait rien vu, il faisait trop sombre, elle avait seulement entendu le bruit d'une motocyclette. Elle était remontée dans la chambre à coucher, avait compris que, pour l'oncle, il n'y avait plus rin à faire, avait laissé tomber le revorber et était retournée nouvellement au salon pour appeler la police.

Grazia, maintenant, recommençait à trembler, elle frissonnait comme un arbre secoué par des bouffées de vent. Galluzzo lui caressa de nouveau les cheveux.

— Tout correspond, dit-il. Même la tache de sang.

— Quelle tache de sang ?

— Celle qu'il y a sur l'esplanade devant la maison, je l'ai vue avec une lampe de poche. Maintenant qu'il fait jour, vous pouvez la voir vous aussi. Elle appartient certainement à l'assassin. La petite l'a chopé en plein entre les épaules.

Ce fut alors que Grazia poussa un hurlement d'arnimal, la tête toute en arrière, et s'évanouit.

DEUX

Deux jours auparavant, Bonetti-Alderighi lui avait répété la leçon.

— Et attention, Montalbano, rappelez-vous que vous avez une mission de surveillance temporaire et c'est tout.

— Je n'ai pas bien compris, monsieur le Questeur.

— Oh, Seigneur ! Je vous l'ai déjà dit au moins trois fois ! Si vous êtes appelé sur le lieu d'un crime, vous devez vous limiter à le surveiller en attendant les chargés de l'enquête. Que personne ne bouge.

— Je dois le dire ?

— Quoi ?

— Police ! Que personne ne bouge !

Bonetti-Alderighi l'avait regardé d'un air soupçonneux. Le commissaire se tenait debout devant le bureau, le visage exprimant seulement une humble attente du savoir.

— Mais faites comme vous voulez !

Maintenant les « chargés de l'enquête » allaient arriver et il n'avait aucune envie de les rencontrer. Il entra dans la chambre de Grazia. La petite s'était un peu reprise, elle était recroquevillée, tout habillée, sur le lit.

Galluzzo était assis sur une chaise.

— J'y vais, dit Montalbano.

La petite bondit sur ses pieds.

— Mais comment ? C'est fini ?

— Non. Ça doit encore commencer. Galluzzo, viens avec moi.

Du salon, Montalbano appela Fazio. Gallo dormait profondément, enfoncé dans le fauteuil, en passant le commissaire lui donna un coup de pied dans le mollet.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il fut ?

— Rien, Gallo, va démarrer le moteur, qu'on s'en va.

— Vous me voulez ? demanda Fazio du haut de l'escalier.

— Juste pour t'avertir que je m'en vais. Toi, attends les autres.

En se dirigeant vers la porte, il prit Galluzzo sous le bras.

— Tu m'expliques pourquoi tu t'intéresses tant à la nièce ? Galluzzo rougit.

— Elle me fait peine. C'est une petite seule et désespérée.

Au-dehors, il faisait jour.

— Montre-moi où tu as vu la tache de sang.

Galluzzo regarda à terre et prit un air ébahi. Puis il sourit.

— Elle est juste dessous votre auto.

Ils firent signe à Gallo de reculer et la tache apparut, heureusement elle n'avait pas été touchée par les roues. Montalbano s'accroupit pour la regarder de plus près, il la toucha de l'index. C'était du sang, il n'y avait pas de doute.

— Mets-y quelque chose en protection, autrement quand arrivent les voitures de ces cons de Montelusa, ils sont capables de la réduire en poussière. Tu restes là avec... avec Fazio. Au revoir.

— Merci, dit Galluzzo.

Devant le commissariat, il fit descendre Gallo, se mit au volant et poursuivit jusqu'à la Marinella. Pendant qu'il se rasait la varbe, il lui vint en tête l'histoire du lit du mort. Si les deux côtés du lit avaient été utilisés, cela voulait dire que querqu'un était couché à côté de Gerlando Piccolo avant le meurtre ou durant. Donc, en plus de la nièce Grazia, qui était sortie de la chambre après les faits, il devait y avoir un témoin oculaire de l'homicide. Il avait oublié de demander à la nièce ce qu'elle savait des rencontres nocturnes de l'oncle Gerlando. Très grave erreur, qu'il n'aurait jamais commise s'il n'avait pas eu la certitude qu'il lui faudrait passer la main aux vrais « chargés de l'enquête ». Qu'ils se la tapent, eux.

Fazio se pointa qu'il s'était fait l'heure d'aller manger, il était *nìvuro*, sombre.

— Et Galluzzo, où est-il ?

— Comme ils ont mis les scellés et que la nièce savait pas où aller, Galluzzo a téléphoné à sa femme, elle lui a dit oui et Galluzzo a emmené la petite chez lui. Et puis il est allé appeler un médecin parce que la minote, après l'interrogatoire que lui ont fait le proc' Tommaseo et le *dottor* Gribaudo, elle avait perdu la tête. Ils vont revenir l'interroger demain matin.

— Ils l'emmènent à Montelusa ?

Fazio parut embarrassé.

— Oh que non, ici. Le *dottor* Gribaudo m'a dit si on pouvait lui préparer une pièce.

— Et toi, tu la lui prépares.

— Laquelle ? Mais on n'a même pas l'espace pour...

— Ah ah ! Arrête-toi là. Tu te l'es oublié, le proverbe ? « La maison contient tant que veut le patron. » Prépare-lui la pièce qu'y a à côté du chiotte.

— Mais elle est juste juste plus grande qu'un placard ! Et elle est pleine de papiers jetés à la *sanfasò*, à la sans-façon, n'importe comment !

— Tu lui fais un peu de place, c'est bon ? Écoute, juste par curiosité. Ils ont demandé à Grazia quelles explications elle pouvait donner sur le lit utilisé des deux côtés ?

Fazio éclata de rire.

— Cher *dottore*, le proc' Tommaseo, vous le savez comment il est fait, non ? D'après lui, je rapporte ses paroles, il s'agit du « classique crime mûri dans les louches milieux homosexuels ». En clair : Gerlando Piccolo s'est ramené chez lui un homme, très probablement un immigré, et ce type, après le rapport, lui a tiré dessus pour le voler.

— Gribaudo est de la même opinion ?

— Le *dottor* Gribaudo dit que peu importe si la personne couchée à côté de la victime était mâle ou femelle, immigré ou pas, ce qui compte, selon lui, est qu'il s'agissait sûrement d'un complice. Une personne qui, en s'en allant après le rapport, a laissé la porte de la maison ouverte au voleur et meurtrier.

— Et Grazia ?

— La petite soutient que quelquefois, en refaisant le lit, elle s'était rendu compte que l'oncle avait eu de la compagnie. Et aussi certains bruits nocturnes qui venaient de la chambre de l'oncle ne laissaient pas de doute. Tout comme elle n'avait pas de doute qu'il s'agissait de femmes et pas d'hommes. Mais elle a soutenu que, jamais au grand jamais, l'oncle aurait fait entrer quelqu'un par la grande porte. Ceux qui venaient le trouver passaient par l'escalier extérieur, l'oncle ouvrait la porte-fenêtre. Quand ils avaient fini, ils s'en allaient par le même chemin. Et l'oncle remettait la grille de fer.

— Comme nous l'avons trouvée nous.

— Exact. Mais Grazia a dit aussi une autre chose.

— Quoi donc ?

— Que l'utilisation des deux côtés ne signifiait pas forcément que l'oncle ait eu de la compagnie. De son vivant, il mangeait comme un porc et il ne passait pas une nuit sans qu'il ait des malaises, des maux de tête, des brûlures d'estomac. Et il virait et tournait, en passant d'un côté à l'autre du lit.

— Juste comme j'ai fait cette nuit, dit le commissaire.

— À cause du manger ?

— À cause du lire.

— Pour une raison ou une autre, continua Fazio, Tommaseo et Gribaudo ont recommandé au *dottor* Arquà, de la Scientifique, d'examiner attentivement cette partie du lit.

— Et Arquà ?

— Il s'est mis en rogne. Il a dit qu'il n'avait pas besoin qu'on le lui recommande. À tout cas, leur orientation est claire : un vol qui a merdé, qui a tourné à l'homicide.

Ils se regardèrent, se sourirent. Ils s'étaient compris. Cette orientation était comme une passoire, toute pleine de pertuis.

Revenu au commissariat après avoir mangé à la trattoria San

Calogero et s'être fait son habituelle promenade méditative et digestive jusqu'au môle, il eut l'occasion de parler à Galluzzo.

— Comment va Grazia ?

— Elle dort. Le docteur lui a fait une 'jection. Il dit que quand elle se réveillera, elle ira bien. À ma femme aussi, elle fait peine.

— À quelle heure il l'a convoquée, Gribaudo ?

— À neuf heures demain matin, ici, chez nous.

— Mais cette petite, elle n'a vraiment personne, pas un parent, une amie ?

— Personne, *dottore*. À ce que j'ai compris de ce qu'elle m'a dit, il s'en fallait de peu que les Piccolo lui mettent une chaîne. C'est qu'après la mort de la tante qu'elle a eu plus de liberté, mais c'est façon de parler. L'oncle lui permettait d'aller au pays une fois par semaine et elle pouvait rester dehors au grand maximum deux heures.

— Qu'est-ce qu'elle pense faire, après ?

— Bah. Quand le *dottor* Gribaudo lui a dit qu'elle devait s'en aller quelques jours habiter ailleurs, elle est devenue comme folle. Elle voulait pas bouger. J'ai transpiré pour la persuader de venir avec moi.

— Écoute, comme ça, par pure curiosité, tu lui as demandé, pour le revolver ?

— Je n'ai pas compris, *dottore*.

— Tu vois, Galluzzo, une petite... à propos, quel âge elle fait, précisément ?

— Dix-huit ans passés.

— On lui en donnerait moins. Je disais, ça te paraît pas étrange aussi, à toi, qu'une petite, aréveillée au beau milieu du sommeil et venue se trouver devant un inconnu qui vient juste de tuer l'oncle, trouve le courage et le sang-froid de rouvrir un tiroir, de prendre un revolver et de tirer ?

— Bien sûr, que c'est étrange.

— Et alors ?

— *Dottore*, la même question exactement pareille que celle que vous m'avez posée à moi, je l'ai posée à elle. Et Grazia m'a répondu premièrement qu'elle a peur de rien ni de personne. Et secondement, que c'est justement l'oncle Giurlanno qui lui a appris à tirer. Et de temps en temps, il la faisait s'exercer.

— Évidemment, Piccolo, qui était une sangsue, un cravatier, comme on dit à Rome, avait peur qu'une de ses victimes veuille se venger. Il se protégeait ses fesses. Et la nièce pouvait contribuer à la défense.

— Et il y avait pas que ce revolver, à la maison.

— Ah non ?

— Non, vous vous rappelez, le fauteuil où était assis Gallo ? Derrière le dossier, il y avait un fusil de chasse, dans le tiroir du

bureau, un Beretta. À la demande de Gribaudo, Grazia a démontré qu'elle savait manipuler le revolver, elle a mis une balle dans le canon avec assurance.

Ce fut à six heures du soir que la situation, d'un coup, changea.

— *Dottori* ? Il y a le *dottori* Lactes avec le C au milieu qui veut vous parler personnellement en personne. Qu'est-ce que je fais ?

Le Dr Lactes était le chef de cabinet du questeur, surnommé « Lacté et Miellé » parce qu'onctueux, rampant et capable de te sourire affectueusement pendant qu'il te poignardait.

— Très cher ! Comment va, très cher ? Notre cher Montalbano ! Tout va bien dans votre famille ?

— Oui, merci.

— Je voulais vous dire, de la part de M. le Questeur, que de l'homicide de ce Piccolo, il faudra que vous vous en occupiez, vous. Du reste, comme ça, à vue de nez, il me semble qu'il s'agit d'un cas plutôt banal.

Question de point de vue. Pour Gerlando Piccolo, l'assassiné, juste pour donner un exemple, peut-être que le cas n'était pas à définir ainsi.

— Très banal, *dottore*. Un vol banal qui s'est transformé en meurtre banal.

— Bravo ! C'est justement ce que je voulais dire.

— Et pardonnez-moi si j'ose...

Il se félicita lui-même, c'était le ton juste à adopter avec Lactes.

— Osez donc, très cher.

— Pourquoi M. Gribaudo ne peut-il pas s'occuper de ce cas ?

La voix de Lactes devint un murmure circonspect.

— M. le Questeur ne tient pas à ce qu'ils se déconcentrent, son adjoint le *dottor* Fotti et lui-même.

— Pardonnez mon audace. Mais se déconcentrent par rapport à quoi ?

— À l'affaire Laguardia, exhala, avant de raccrocher, le *dottor* Lactes.

Alessia Laguardia, trentenaire belle et réservée, exerçait à Montelusa dans les très hautes sphères, soit à domicile, soit dans sa petite villa secondaire, construite, naturellement sans permis, derrière un temple grec avec vue sur « la grande mer africaine », comme l'appelait Pirandello, qui était du coin. Et justement, dans cette petite villa, une semaine plus tôt, Alessia avait été trouvée poignardée d'une soixantaine de coups de couteau. Et jusque-là, il pouvait encore s'agir d'un meurtre banal, pour rester dans le langage du *dottor* Lactes. Le fait est que la police avait trouvé un carnet, vainement recherché par l'assassin, dans lequel étaient disposés bien en ordre, d'après ce qu'on

disait, les très secrets numéros de téléphone de quelques-uns des noms masculins les plus importants de Montelusa et de sa province, hommes politiques, entrepreneurs, professeurs, magistrats et aussi, paraît-il, un cardinal en odeur de sainteté. Une affaire à se casser le cou, pour qui ne saurait pas avancer avec une extrême cautèle. Et M. le Questeur, son cou, il tenait beaucoup à ne pas le casser.

— Fazio ! Galluzzo !

Ils s'apprécipitèrent.

— Lactes m'a téléphoné. Il va falloir qu'on s'en occupe, nous, du meurtre de Gerlando Piccolo.

Fazio eut un geste de contintement, Galuzzo soupira et dit :

— Tant mieux.

— Pourquoi ?

— Parce que M. le chef de la Criminelle est parti du mauvais pied avec Grazia. Et cette pôvrette, il lui manquait plus que d'être persécutée par un chien enragé comme Gribaudo, conclut Galluzzo.

— Alors, écoutez-moi bien... Seigneur !

En entendant la soudaine et violente interjection, Fazio et Galluzzo sursautèrent.

— Mais puis-je avoir le plaisir de savoir où est passé Mimì, merde ? Ça fait depuis le début de la journée qu'on le voit pas ! Vous avez des nouvelles ?

— Non, répondirent les deux hommes en chœur.

— Catarella !

L'interpellé, arrivé comme une fusée, prit mal le virage pour passer le seuil, manqua de peu se rompre le nez contre le montant de la porte. Il était atterré.

— Bonne mère, quelle frousse je me pris !

— Tu as des nouvelles du *dottor* Augello ?

— En pirsonne pirsonnellement ? Oh que non.

Le commissaire fit le numéro de chez Mimì. Au bout d'un moment répondit Beba, la fiancée du susnommé, qui reconnut la voix de Montalbano.

— Salvo, c'est toi ? Merci, il va mieux. Le médecin est venu.

— Mais qu'est-ce qu'il a ?

— Il a eu une néphrite. Je l'ai dit ce matin à Catarella.

— Si je peux, je passe.

Il raccrocha, fixa Catarella.

— Pourquoi tu ne m'as pas rapporté que Mlle Beba t'avait appelé pour m'avertir que Mimì était malade ?

Catarella parut sincèrement surpris et malheureux.

— Malade il est ? À moi, la demoiselle me parla d'une histoire de frites que j'y compris rin de rin.

— Elle parlait pas de frites, mais de néphrite. En tout cas, pourquoi

maintenant que je te l'ai demandé, tu me l'as pas dit ?

— Passque vosseigneurie me demanda si le *dottor* Augello m'avait parlé pirsonnellement en pirsonne. Et à venir tilifonare au tiliphone, en fait, ce fut la fiancée qui le fit.

Montalbano se prit la tête entre les mains. Catarella en eut quasiment les larmes aux yeux.

— Je vous le jure, *dottori* ! Elle ne me parla pas de maladie, mais de frites !

— Je t'en prie ! dit le commissaire. Retourne à ton poste.

— Alors, comment on procède ? demanda Fazio.

— Tu as transcrit ces noms que je t'avais dit de prendre au bureau de Piccolo ?

— Oh que oui, *dottore*.

— Combien y en a-t-il ?

— Cinq. Je les ai par là. Je vais prendre la feuille ?

— Pas besoin. Occupe-toi d'aller parler avec quelques-uns d'entre eux. Essaie de savoir quel taux pratiquait Piccolo, quel type c'était, comment il se comportait si quelqu'un ne payait pas. Demain matin, donne-moi un peu de biscuit.

— Et moi ? demanda Galluzzo.

— Écoute, cet interrogatoire de Grazia que Gribaudo avait organisé, maintenant, on laisse tomber. Quand j'aurai besoin d'éclaircissements d'elle, je te le dirai. En attendant, mets la petite le plus possible en confiance. Peut-être qu'en bavardant tranquillement avec un ami, il lui viendra à l'esprit quelques détails importants. On se voit demain. Moi, je fais un saut pour voir comment va Augello.

Resté seul, il comprit que ce saut, il n'avait pas envie de le faire. Mimì était capable de geindre comme un moribond pour un ongle incarné, alors, imagine, pour une néphrite ! Et lui, quand Augello faisait comme ça, il ne le supportait pas. Il recomposa le numéro. Beba répondit.

— Mimì se repose.

— Ne le dérange pas. Je téléphone pour t'avertir que je vais pas y arriver, à venir lui dire bonjour. Dis-lui qu'il se remette vite. J'ai besoin de lui. On nous a confié l'enquête sur un meurtre.

— L'usurier ?

— Oui. Comment tu le sais ?

— Une télé locale l'a dit.

En sortant du commissariat, il lui vint une envie aussi soudaine qu'impérative d'un plat de pâtes assaisonnées d'une sauce au basilic à la trapanese, plat qu'Adelina, pour d'insondables raisons, se refusait à lui faire. Il arriva devant le supermarché que le rideau était déjà à moitié descendu. Il se baissa, entra, se trouva devant le directeur,

M. Aguglia.

— Commissaire ! Vous désirez ?

— Je voulais un bocal de sauce au basilic à la trapanese.

— Restez là, je vais vous la prendre moi.

Les lumières du supermarché étaient aux trois quarts éteintes, aux caisses, il n'y avait plus personne. Le directeur revint avec le bocal.

— Voilà. Vous paierez la prochaine fois. Aujourd'hui, ça a été une sale journée, j'ai fait que répondre au téléphone aux protestations des clients.

— Pourquoi ?

— Parce que Dindò ne s'est pas présenté au travail et donc je n'ai pas pu faire les livraisons aux clients.

Dindò était un échalas d'une vingtaine d'années avec une coucourde de dix ans, toujours à sillonner le pays pour porter les marchandises du supermarché dans les maisons de Vigàta et des alentours.

— Mais demain, il va m'entendre !

TROIS

À Marinella, il fit cuire les pâtes, les égoutta, les mit dans le plat, y versa le bocal d'assaisonnement tout entier (« pour quatre personnes », il y avait écrit), s'assit à la table même de la cuisine, se régala. Au frigo, il trouva des rougets en sauce de tomate préparés par Adelina, les réchauffa, les savoura. Après avoir mangé, il lava soigneusement les plats pour ne pas laisser trace de la sauce au basilic à la trapanaise, si Adelina le lendemain s'en apercevait, elle était capable de lui chercher noise. Il poussa même le scrupule jusqu'à fourrer le bocal vide bien au fond du sac-poubelle. Puis il s'assit devant la télévision, satisfait comme un assassin qui est certain d'avoir fait disparaître toute trace du délit. Le sujet d'ouverture du journal de Televigàta était naturellement consacré au meurtre de Gerlando Piccolo. Après avoir fait voir divers plans extérieurs de la maison, le journaliste, qui était beau-frère de Galluzzo, dit avoir réussi à entrer en possession d'une courte vidéo amateur de Grazia, la courageuse nièce de la victime. Il ajouta, avec orgueil, qu'il s'agissait d'un scoop, puisqu'on ne possédait pas d'autres images de la jeune fille. Montalbano en fut ébahi. Où est-ce qu'il l'avait prise, cette vidéo ? Il n'y avait pas de son, on voyait la petite qui besognait dans une cuisine qui n'était pas celle de Piccolo. Grazia avait une robe plutôt élégante et elle était bien maquillée. Mais elle bougeait comme toujours, on aurait dit une chatte rendue nerveuse par la présence d'un élément étranger qui pouvait s'avérer dangereux. Puis la caméra zooma sur son visage et le commissaire se rendit compte à quel point elle était belle, secrètement et périlleusement belle. Pendant un instant, la caméra parut avoir le pouvoir de révéler quelque chose de mystérieux et d'invisible à l'œil nu. Elle avait les mêmes traits que certaines héroïnes de westerns américains, une femme capable de se défendre à coups de fusil. Hors champ, quelqu'un lui dit de sourire et elle essaya, mais il lui vint un étirement de lèvres sur des dents très blanches, petites et aiguës. Un tigre qui souffle, menaçant. Puis il y eut un autre sujet et le commissaire changea de chaîne. Mais si quelqu'un lui avait demandé ce que ses yeux étaient en train de regarder, il n'aurait certes pas su répondre, il avait la tête trop perdue derrière une question : comment ils avaient fait, ceux de Televigàta, pour se procurer ce matériel ? Il aurait pu résoudre le problème en téléphonant directement au beau-frère de Galluzzo. Mais il ne voulait pas lui donner cette satisfaction. Puis, tout à coup, la réponse lui vint, simple, claire, linéaire, l'unique possible. Et cette réponse lui mit sérieusement les nerfs.

Avant d'aller se coucher, il s'agrippa le téléphone et conta son histoire à Livia. L'obstacle se dressa au moment où il dit sa surprise en voyant, à la télévision, Grazia lui apparaissant différente de comme il l'avait vue le matin.

— Beh, dit Livia, si cette vidéo a été faite avant le meurtre, c'est naturel que la fille ait un visage tranquille et serein.

— C'est pas ça, rétorqua Montalbano. Elle a une, comment dire, beauté curieuse et inattendue.

— Tu veux dire qu'elle est très photogénique, coupa Livia.

— Il s'agit pas de photogénie.

— Et alors, de quoi s'agit-il ?

— C'est comme si la caméra avait eu des rayons X, je n'arrive pas bien à m'expliquer pourquoi, moi-même je n'ai pas les idées claires. Ça a été comme si...

— Il faut qu'on en parle des heures ?

— Tu vois, d'en parler, j'éclaircis pour moi-même...

— Je peux te demander quelque chose, par curiosité ?

— Bien sûr.

— Toi, la beauté d'une femme, tu la vois seulement en photo ?

— Mais quel rapport ?

— Y a un rapport, oui. Parce que si c'est comme ça, moi, je me fais faire une vidéo et je t'expédie la cassette.

— Il faut vraiment que tu personnalises toujours tout ?

Et l'engueulade commença.

Va savoir pourquoi, dès qu'il ouvrit les yeux sur une journée qui, d'après ce qu'il pouvait voir de la fenêtre ouverte, s'apréhendait ombreuse et venteuse, lui vinrent à l'esprit deux vers que son père avait l'habitude de répéter de bon matin quand il se levait du lit : « Nous renouvelons encore la promesse de nous la prendre solennellement entre les fesses. » Ce qu'on prenait solennellement dans le cul, selon son père, mais cela, il le comprit très longtemps après, c'était la vie elle-même, la vie de tous les jours. Bien, son père, qui était un homme sérieux, la nouvelle promesse, l'engagement renouvelé, il le prononçait quotidiennement et le maintenait. Mais lui, ce matin, en se levant pour aller se prendre une douche et en interrogeant sa conscience, ne se sentait pas capable de faire aucune nouvelle promesse ni à lui-même, ni au monde entier. Il avait solennellement envie de retourner sous les couvertures, de se cacher, de retrouver la chaleur et l'odeur des draps encore *càvudi*, chauds, de fermer les yeux et de présenter sa démission formelle de tout pour avoir atteint les limites de la fatigue, de l'ennui, de la patience.

Dans la salle de bains, il se regarda dans le miroir et se trouva

soudainement antipathique. Mais comment faisaient les pirsonnes pour le supporter et quelques-unes pour l'aimer bien ? Lui, il ne s'aimait pas bien, ça, c'est sûr. Un jour, il avait pinsé à lui-même avec une lucidité impitoyable.

— Moi, je suis comme une photographie, avait-il dit à Livia.

Livia lui avait lancé un regard ébahi.

— Je ne comprends pas.

— Tu vois, moi, j'existe dans la mesure où il y a un négatif.

— Je continue à ne pas comprendre.

— Je m'explique mieux : moi, j'existe parce qu'il y a un négatif fait de crimes, d'assassins, de violence. S'il n'existait pas, ce négatif, mon positif, c'est-à-dire moi, ne pourrait exister.

Livia, curieusement, se mit à rire.

— Tu ne m'auras pas, Salvo. Le négatif d'un assassin, développé, ne représente pas un policier, mais le même assassin.

— C'était une métaphore.

— Erronée.

Oui, la métaphore était erronée, mais il y avait quelque chose de vrai.

À peine arrivé au bureau, il appela Galluzzo.

— Je te félicite.

— De quoi ?

— De ta charité poilue. Tu m'as cassé les burnes avec la peine que Grazia te faisait, tu te l'es amenée chez toi parce que la pôvre petite savait pas où aller et tout ça pour que ton beau-frère en tire un scoop.

— *Dottore*, les choses se sont pas passées comme ça.

— Tu veux nier que c'était ta cuisine ?

— Non.

— Et alors ? Au strict minimum, t'es un hypocrite, t'es quelqu'un qui s'aprofite de la confiance des autres.

— Oh que non, *dottore*, le fait est que j'ai pas su résister à ma femme. Elle a dit à son frère que la petite, je l'avais amenée à la maison, celui-là, il arrivait pas à croire à sa chance et il a tellement fait, tellement dit... À un certain moment, ma femme m'a menacé que si je rendais pas ce service à son frère, elle gardait plus Grazia à la maison et moi...

— Va-t'en et appelle Fazio.

— Oh que oui. Et pardonnez-moi.

Au lieu de Fazio s'apréSENTA Catarella.

— *Dottori*, Fazio se trouve pas là dans la mesure où il se trouve pas là. Mais il y a un M. Cuglia qui dit qu'il veut parler avec vosseigneurie en pirsonne pirsonnellement.

— Fais-le entrer.

M. Cuglia était Aguglia, le directeur du supermarché.

— Commissaire, vous vous rappelez que hier soir précisément, je vous ai dit que Dindò ne s'était pas présenté au travail ? Il n'est pas venu non plus ce matin.

— Je ne sais pas en quoi nous pouvons...

— Attendez. Ne le voyant pas arriver, je suis allé chez lui. Il vit seul dans un entresol pourri parce qu'il ne veut pas rester avec son père qui habite l'étage. J'ai frappé, personne n'a répondu. Alors, je suis monté chez le père qui a une autre clé. Nous avons ouvert. L'entresol était vide, une porcherie, croyez-moi. Le père n'a pas vu Dindò depuis au moins trois mois. J'ai aussi demandé aux voisins, personne n'a rien su me dire. Maintenant, vous m'expliquez ce que je dois faire ?

Montalbano s'agaça. Pourquoi Aguglia venait lui raconter cette histoire dont, en tant que commissaire, il se foutait à peu près complètement ?

— Prenez-vous un autre commis, dit-il tout froidement.

— Le fait est que Dindò a disparu avec la moto du supermarché. Je lui avais donné l'autorisation de s'en servir pour venir travailler.

— C'est la première fois que Dindò se comporte comme ça ?

— Oui. Il raisonne et certaines fois agit comme un enfant, mais pour ce qui concerne le travail, je n'avais jusqu'à maintenant vraiment rien à lui reprocher.

— Écoutez, je vous suggère d'attendre encore un jour pour porter plainte. Vous avez dit vous-même que Dindò est un enfant. Peut-être qu'il s'est perdu à la chasse aux papillons.

La phrase dite, il lui vint un doute. Existait-il encore des minots capables de se perdre à la chasse aux papillons ?

— De son vivant, dit Fazio en s'asseyant devant le bureau, Gerlando Piccolo était une belle grosse bordille.

— C'est-à-dire ?

— *Dottore*, les bruits que j'ai pu recueillir au pays chantent tous la même chanson. Qui que ce soit qui ait tiré sur Piccolo, on doit lui faire un monument sur la place. Si t'avais le malheur de te faire prêter cent, au bout de six mois, il t'avait soulagé de mille. Et c'était pas seulement une sangsue, mais aussi un porc.

— En quel sens ?

— Il approfittait des femmes qui étaient dans le besoin. Il paraît qu'il en laissait pas échapper une. Avant même de prêter les sous, il voulait un acompte en nature sur les intérêts.

— Tu as réussi à parler avec les personnes de la liste ?

— Ça vous semble un truc facile ? Les pòvres qui tombent dans les mains de ces gens d'un côté, ils se vergognent, de l'autre, ils ont la

frousse. Avec seulement deux personnes, j'ai pu parler. Une, la veuve Colajanni, m'a dit qu'elle ne répondait pas à mes questions parce qu'elle n'avait pas l'intention de causer du tort à l'assassin. Je rends l'idée ? L'autre s'appelle Raina, elle avait un magasin de fruits et légumes et Piccolo lui a mangé les fruits, les légumes, les murs de la boutique et la culotte.

— Donc, s'il aprofitait des femmes, à la liste des auteurs possibles du meurtre, il faut ajouter, outre à ceux qu'il dépouillait, peut-être aussi quelques maris ou frères poussés par une crise de jalousie.

Fazio le fixa les yeux mi-clos.

— Si vous dites comme ça, ça veut dire que vous êtes pas persuadé qu'il s'est agi d'un vol qui a dégénéré en meurtre.

— Parce que tu penses que c'est un vol qui a dégénéré en meurtre ?

— Moi, non.

— Et moi non plus. Tu me crois plus con que *tia*, que toi ?

— Je me permettrais jamais.

— Tu as su comment se comportait Piccolo si quelqu'un se rebellait et ne voulait plus se laisser sucer le sang ?

Fazio fit une grimace.

— Il envoyait quelqu'un et ceux-là, ils payaient, y avait pas à tortiller.

— Et qui est cet homme ?

— *Dottore*, on n'a pas voulu me le dire. Ils ont la frousse, ça doit être un avec qui on galèje pas. Mais d'ici vingt-quatre heures, vous verrez que j'y arrive, à tout savoir de lui.

— Je n'en doute pas. Les clés de la maison, ils les ont envoyées, ceux de Montelusa ?

— Oh que oui, je les ai déjà par là. Mais je dois vous avertir que la chambre à coucher de Piccolo, c'est inutile d'aller la regarder. D'abord la Scientifique, ensuite le *dottor* Pasquano, après encore ceux qui sont venus prendre le cadavre... Tout a été bougé.

— Mais toi, tu te rappelles comment elle était quand tu es arrivé ?

— Certainement.

— Fais-toi envoyer par la Scientifique les photos qu'ils ont prises avant de tout mettre sens dessus dessous. Elles peuvent t'aider.

— Je téléphone tout de suite.

— Et étant donné que tu te trouves au téléphone, appelle aussi à Jachino, le serrurier.

— Pourquoi ?

— Je veux faire ouvrir le coffre-fort qu'y a dans le bureau de Piccolo.

— Pas besoin de Jachino le serrurier. Les clés, le *dottor* Gribaudo les trouva. Mais il ne s'en est pas servi. Il a dit qu'il ouvrirait le coffre-

fort le lendemain. Il n'en a pas eu le temps. Il nous les a envoyées.

— Mais il ne faut pas une combinaison ?

— *Dottore*, qu'est-ce que vous dites ? Cet engin de coffre-fort doit avoir plus de deux cents ans ! Je vais téléphoner à la Scientifique pour les photos.

Il revint au bout d'un moment, la mine longue.

— J'ai parlé avec Scardocchia, l'adjoint d'Arquà, lequel m'a dit qu'il allait référer à son supérieur. Ensuite il est revenu et il m'a fait savoir qu'ils étaient désolés, mais que ces photos leur servaient encore à eux.

Montalbano se mit à jurer sourdement. Il souleva le combiné.

— Montalbano, je suis. Passe-moi Arquà.

Comme il ne lui parlait pas depuis longtemps, il ne se rappelait plus s'ils se tutoyaient ou se vouvoyaient. Le problème, si problème il y avait, lui fut résolu par Arquà.

— Je vous écoute, Montalbano.

— Vous le savez qu'on m'a confié l'enquête sur l'affaire Piccolo ?

— Oui.

Les dents serrées, à contrecœur.

— Je sais que ça vous déplaît, mais c'est comme ça. Là, maintenant, le hasard veut qu'il y a ici, dans mon bureau, le proc' Tommaseo qui va devoir diriger l'enquête. C'est lui qui voulait d'urgence ces photos. Si vous avez la patience d'attendre un instant à l'appareil, dès qu'il revient du cabinet, je vous le passe. Je dois honnêtement vous avertir qu'il est plutôt furieux de votre réponse. Le voilà, il arrive. Maintenant, je vous le passe.

— Pas besoin. Saluez-le de ma part. Je vous les fais porter immédiatement en voiture. Scardocchia n'a pas bien compris.

— Mais vous n'aviez pas besoin des photos ?

— Oui, mais on va en faire une copie.

— Excellente idée, dit le commissaire en raccrochant.

— Et si le bluff n'aréussissait pas ? demanda Fazio.

— En quel sens ?

— Et si Arquà décidait de parler avec Tommaseo ?

— Pour se faire souffler dans les bronches ? Tu le sais avec quoi ça rime, Arquà ? Avec *quaquaraqua*^[1].

Les photos arrivèrent une petite demi-heure après. Montalbano avait une idée qui lui tournait dans la tête et se dépêcha donc de les tirer de l'enveloppe pour les examiner attentivement. Le photographe de la Scientifique avait été scrupuleux, il avait pris les détails les plus minimes. Montalbano tendit à Fazio une photo qui montrait la chambre à coucher dans son ensemble, avec Gerlando Piccolo recroquevillé, mort, au milieu du lit.

— Ça concorde avec ton souvenir ?

Fazio l'examina longuement.

— Il me semble que c'était exactement comme ça.

Montalbano lui tendit une autre photo. Celle-là montrait les deux tableaux arrachés aux murs. Ils avaient été jetés à terre et détruits à coups de talon, dans l'étroite portion de plancher entre la commode et les pieds du lit. Les tiroirs ouverts du meuble réduisaient encore davantage le passage. La photo mettait en évidence les éclats lumineux d'une myriade de bouts de verre qui avaient été auparavant les deux plaques de verre qui couvraient les tableaux.

— Quand tu es allé à côté du mort, tu as marché sur les tableaux ?

— Oh que non, *dottore*. Je les ai sautés, j'avais vu les bouts de verre. Et vous aussi vous les avez sautés quand vous êtes entré dans la chambre.

— Moi ?!

— Oh que oui, vous l'avez fait instinctivement, voilà pourquoi vous ne vous l'arappelez pas. Mais ils vous intéressent tant que ça, ces tableaux ?

— Pas les tableaux, mais toute la quantité de verre cassé. Si quelqu'un sans s'en apercevoir se mettait à courir pieds nus dessus, il se coupait, ou pas ?

— Forcément, il devait se couper.

— Grazia m'a dit que, quand elle est montée à l'étage pour voir ce qui se passait, elle ne s'est pas mis les chaussures, elle est montée pieds nus.

Fazio devint pensif. Puis il dit :

— Ça peut très bien ne rien vouloir dire. Grazia est une péquenaude habituée à marcher pieds nus. Si ça se trouve, elle a sous les pieds une callosité telle que même un couteau y passe pas.

— Va m'appeler Galluzzo et reviens aussi.

Galluzzo s'apprésenta les yeux baissés, encore vergogneux de ce que lui avait dit Montalbano.

— Je dois te poser une question : est-ce que par hasard Grazia boite ?

Galluzzo écarquilla les yeux, étonné.

— Hé, qu'est-ce que vous êtes, vosseigneurie, un magicien ? Pour boiter, elle boite, mais à hier après déjeuner, elle a commencé à se plaindre qu'elle avait des élancements sous la plante des pieds. Ma femme lui a donné un coup d'œil. Les pieds saignaient pas, mais ils étaient pleins d'une quantité de petits bouts de verre. Ma femme les lui enleva un à un avec une pincette.

— Merci, tu peux y aller.

Galluzzo sortit, le commissaire et Fazio ne firent pas de commentaires.

— Quand est-ce que vous voulez qu'on y aille ?

Montalbano regarda sa montre.

— Je dirais après le déjeuner. Maintenant, on va à mang...

La porte, que Galluzzo avait fermée, s'ouvrit à la volée dans un bruit de bombe. Apparut Catarella.

— Je demande pirdon, la main m'échappa. Juste maintenant nous arriva un coup de tiliphone agnonyme. Un type tué, ils ont trouvé à la campagne Pizzutello. L'endroit précis, ils me l'ont dit.

QUATRE

Pour une fois, Catarella avait compris, et correctement rapporté, les indications fournies par l'anonyme sur le lieu exact où était le tué. La campagne Pizzutello se trouvait à pas cinq cents mètres de la maison de Piccolo. C'était un épais maquis méditerranéen encore épargné par le ciment, lieu habituel de rencontre des couples clandestins. C'était le passage des autos de ces couples qui avait formé à l'intérieur des taillis un complexe réseau de chemins et de clairières, un labyrinthe qui, malgré la clarté des informations, faisait de la découverte du lieu un vrai tracassin. Les deux voitures, le véhicule de service et l'auto du commissaire, furent plusieurs fois contraintes à des manœuvres complexes pour retourner en arrière et se lancer sur un autre parcours. Enfin, elles en vinrent à bout. Le mort était sur le ventre, les bras écartés. Le blouson, on comprenait pas de quelle couleur il était, tellement il était trempé du sang, à présent figé, sorti d'une blessure, petite mais très visible, juste derrière l'omoplate droite. À peu de distance du corps, une motocyclette munie d'un ample porte-bagages postérieur.

— Même sans pouvoir lui regarder le visage, dit Fazio, il me semble le connaître.

— C'est Dindò, le jeune qui faisait les livraisons du supermarché. Déjà à hier soir, Aguglia, le directeur, m'a dit qu'il n'était pas venu besogner. Et ce matin, il était venu porter plainte pour le vol de la motocyclette par Dindò, expliqua Montalbano.

— Mais c'était un pòvre demi-débile ! lança Germanà qui, avec Tortorella et Imbrò, faisait partie de l'équipe.

— Il faut trouver l'arme, dit Montalbano.

— Celle de celui qui lui a tiré dessus ? demanda, étonné, Tortorella.

— Non, le corrigea Fazio après avoir un instant fixé Montalbano et saisi au vol sa pensée, et il ajouta : une arme que Dindò avait avec lui, celle avec laquelle il a tiré.

Il regarda encore une fois vers Montalbano comme pour lui demander confirmation d'avoir vu juste. Le commissaire acquiesça.

— Sainte Madone ! Rien, je compris ! gémit Germanà.

— Laisse pisser, pour comprendre, et cherche, lui ordonna Fazio.

Ils cherchèrent et cherchèrent encore, poussant jusque sous la maison de Piccolo, mais ne trouvèrent rien.

— Peut-être que l'arme est couverte par le *catàfero*, le cadavre, suggéra Tortorella.

Ils soulevèrent le corps d'un côté, juste ce qu'il fallait.

— Si Arquà voit ce qu'on est en train de faire, il lui vient un coup de sang, commenta Fazio.

Il n'y avait pas d'arme. En revanche, ils s'aperçurent que l'orifice de sortie du projectile avait provoqué un véritablement déchiquettement de la chair et du blouson.

— Peut-être qu'il l'a jetée pendant qu'il venait se fourrer par là-dedans, dit Fazio.

Montalbano sentit, soudain, un nœud de peine lui serrer la gorge. Pôvre Dindò, homme-enfant blessé à mort qui va se cacher pour mourir, exactement comme font certains animaux... *Blessé à mort*, ce n'était pas le titre d'un très beau livre de La Capria qu'il avait lu et aimé tant d'années auparavant ?

— Il a saigné à mort, dit Fazio comme s'il lui avait lu ses pensées.

— Avertis qui tu dois avertir, dit le commissaire. Mais avec le Dr Pasquano, tu me fais parler, moi.

Au bout d'un moment, Fazio lui passa le mobile.

— Docteur ? Montalbano, je suis. Vous avez pu donner un coup d'œil à feu Gerlando Piccolo ?

— Oh que oui, monsieur, dedans et dehors.

— Vous pouvez me dire quelque chose ?

— Il n'y a rien à dire. Il a été tué d'un seul coup qui l'a foudroyé. Les détails, dans le rapport. Si on lui tirait pas dessus, il vivait sain comme un poisson jusqu'à cent ans. Il venait juste de baiser.

Celle-là, Montalbano ne s'y attendait pas.

— Avant qu'on lui tire dessus ?

— Non, après. Il s'est mis à baiser qu'il était mort. Mais qu'est-ce que ces questions à la con ? Vous vous sentez bien ?

— Docteur, j'ai un autre mort pour vous.

— Vous avez décidé de passer à une production industrielle ?

— Fazio va vous expliquer comment arriver sur les lieux. Bonne journée.

Dès que Fazio eut fini de parler avec Pasquano, il appela son homme à l'écart.

— Écoute, moi je m'en vais. Toi et les autres, vous restez là. Ça ne sert à rien que je perde la journée à regarder un mort que je sais qui c'est, qui lui a tiré dessus et pourquoi.

— D'accord, dit Fazio.

— Ah, écoute. Tu dois dire à Arquà que je veux que soient confrontées les empreintes digitales du mort avec celles trouvées dans la chambre à coucher de Piccolo. Juste pour avoir confirmation. Et pour en rajouter une louche, qu'il confronte aussi le sang de Dindò avec celui répandu devant la maison de Piccolo.

Il arriva à toute vitesse au commissariat. Il y avait seulement Catarella.

— Où est Galluzzo ?

— Il se trouve chez lui pour manger.

— Appelle-le-moi.

Il alla dans le bureau de Fazio, prit les clés de chez Gerlando Piccolo, entra dans son bureau que le téléphone sonnait.

— Galluzzo, vous avez fini de manger ?

— Oh que non, *dottore*. Nous commençons tout juste.

— Je suis désolé, mais d'ici cinq minutes je suis en bas de chez toi. Grazia et toi, vous devez venir avec moi.

— C'est bon, *dottore*. Qui était le mort ?

— Je te le dirai après.

Ils furent si ponctuels que, quand il arriva sous l'appartement de Galluzzo, ils étaient déjà là à l'attendre.

— Où on va ? demanda Galluzzo.

Montalbano lui répondit indirectement.

— Grazia, tu te sens de rentrer chez toi pour une petite heure ?

— Bien sûr.

Le reste du chemin, ils le firent en silence. À peine entrés, ils furent assaillis d'une puanteur épaisse qui faisait aretourner l'estomac.

— Ouvrez cette fenêtre.

Quand la maison fut ventilée, Montalbano expliqua ce qu'il avait en tête.

— Écoutez-moi. Je veux faire une reconstruction précise de ce qui s'est passé l'autre nuit. On va la répéter peut-être plusieurs fois, jusqu'à ce que je sois persuadé de certains trucs. Toi, Grazia, tu as dit que tu étais dans ta chambre et que tu dormais.

— Oh que oui.

— Toi, Galluzzo, monte dans la chambre à coucher et quand je te le dis, moi, commence à faire du bruit.

— Quel bruit ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? Jette des choses par terre, ouvre et ferme les tiroirs, tape du pied.

Galluzzo se dirigea vers l'escalier.

— Nous deux, en revanche, on va dans ta chambre.

— Moi j'étais couchée, dit Grazia dès qu'elle fut dans la pièce.

— Fais-le.

— J'étais déshabillée.

— Pas besoin. Enlève-toi juste les chaussures.

Grazia s'installa pieds nus sur le lit.

— Cette porte était ouverte ou fermée ?

— Fermée.

Avant de la fermer, le commissaire cria :

— Galluzzo, commence.

Le bruit que celui-ci commença à faire arriva fort et distinct, Grazia ne pouvait manquer de se mettre en alarme.

— Maintenant, fais ce que tu as fait.

La petite se leva, prit une robe de chambre à dentelles accrochée à un clou, ouvrit la porte.

— Arrête-toi. Toi aussi, ça suffit, Galluzzo.

Ils sortirent de la chambre, allèrent au salon. Galluzzo se pencha du haut de l'escalier.

— Quand tu es sortie de ta chambre, la lumière du salon était allumée ou éteinte ?

— Éteinte.

— Donc, tu as couru dans l'obscurité.

— La maison, je la connais par cœur.

— Tu as remarqué si la porte d'entrée était ouverte ou fermée ?

— Je n'y ai pas fait attention. Mais elle devait être ouverte passque quand...

— On y vient tout à l'heure. Galluzzo, retourne dans ta chambre.

— Je dois recommencer à faire du ramdam ?

— Pour l'instant, non, suffit que tu te lèves de là. Toi, Grazia, retourne dans ta chambre. Ferme la porte. Dès que je te le dis, fais la course que tu as faite pour monter chez ton oncle.

Il referma les fenêtres, les volets, les portes, réussit à faire une obscurité presque totale.

— Viens, Grazia.

Il devina que la porte s'ouvrait, une ombre un peu plus claire que le noir bougea rapidement, devint forme humaine au fur et à mesure qu'elle montait les marches car elle prenait la lumière de la fenêtre laissée ouverte dans la chambre à coucher.

— Qu'est-ce qu'on doit faire ? demanda d'en haut la voix de Galluzzo.

— Attendez.

Il laissa portes et fenêtres fermées, rouvrit la porte d'entrée, monta.

— Tu es sûre que quand tu es arrivée ici, la porte était ouverte ?

— Tout à fait sûre. J'ai vu déjà de l'escalier qu'ici il y avait la lumière allumée. Si elle était fermée, je pouvais pas voir la lumière.

— C'est quoi, la première chose que tu as remarquée en entrant ?

— *Me' ziu*, mon oncle.

— Tu as vu le sang ?

— Oh que oui.

— Et qu'est-ce que tu as pensé ?

— Qu'il lui en était sorti de la vouche parce qu'il était mal. C'est seulement quand je me suis penchée sur lui que j'ai compris qu'on lui avait tiré dessus.

— Galluzzo, va-t'en dans le couloir. Et toi, en revanche, refais la sortie de ta chambre, la montée, l'entrée ici et fais-moi voir jusqu'au moment où tu as compris que quelqu'un avait tué ton ziu.

Le commissaire se plaça près de la fenêtre, de manière à ne pas gêner les mouvements de Grazia. La petite arriva une minute après, le souffle court de la course et de l'émotion. Elle passa entre la commode et les pieds du lit, tourna, et arrivée au côté où était le corps de Gerlando Piccolo, se pencha légèrement en avant. Sur le sommier n'était resté que le matelas, la Scientifique avait tout emmené.

— À ce point qu'est-ce qui se passa ?

— Je levai les yeux passque j'entendis un bruit.

— Et qu'est-ce que tu as vu ?

— J'ai vu à un qui était sorti de derrière la porte où il était caché en m'entendant arriver.

— En t'entendant arriver ? Mais si tu étais pieds nus !

— Peut-être que, pendant que je montais, à l'oncle, je l'ai appelé.

— L'homme avait encore le revolver en main ?

— Je peux pas vous le dire, dit la petite après y avoir un peu pînsé.

— C'est bon. Galluzzo ! Mets-toi comme te dit Grazia.

La minote traita Galluzzo comme une décoratrice de vitrine traite un mannequin. À la fin, elle dit :

— Voilà, quand je le vis, il était exactement comme ça.

— S'il était comme ça, tu as pas pu voir sa tête, il te tournait déjà le dos.

— Et c'est pour ça que je l'ai pas vue.

— Retourne à ta place à côté du lit. Dès que je te dis « vas-y », toi, Galluzzo, tu descends en courant l'escalier et tu sors par la grande porte qui est ouverte. Toi, de ton côté, tu me fais voir comment tu t'es armée et comment tu as tiré sur l'assassin. Prêts ? Allez !

Galluzzo partit, Grazia se redressa, ouvrit le tiroir de la table de nuit, saisit un revorber imaginaire et se précipita derrière Galluzzo.

— Arrête ! Revenez ici. On refait tout.

Pendant un instant, il lui parut être un de ces metteurs en scène impossibles à contenter, devenus légendaires dans l'histoire du cinéma.

— Cette fois, faisons un ajout. Grazia, tu lui tires dessus comme tu as fait l'autre nuit. Tu cries : « pan ! » Et toi, Galluzzo, dès que tu l'entends, tu t'arrêtes pile où tu te trouves.

Trois fois, ils répétèrent la scène et chaque fois, le « pan » de Grazia bloqua Galluzzo juste au seuil de la porte d'entrée. Le minutage correspondait parfaitement.

— Allons nous asseoir à la cuisine.

Galluzzo se descendit deux verres d'eau l'un après l'autre.

— J'en prépare, un peu de pâtes à la sauce tomate ? proposa

Grazia.

— Pourquoi pas ? Pendant que tu prépares, Galluzzo et moi, on va prendre l'air. Quand c'est prêt, tu nous appelles.

— Vous êtes satisfait ? fut la première chose que demanda Galluzzo.

— Assez. Il reste un détail à éclaircir.

— Lequel ?

— Je le demanderai à Grazia pendant qu'on mangera.

Galluzzo parut vexé, il garda un moment le silence.

Puis il ne sut résister à l'envie de poser une question qui n'avait pas eu de réponse.

— Qui c'est qu'ils ont tué ?

— Dindò.

Galluzzo eut l'expression de qui est pris par surprise.

— Le commis du supermarché ?

— Oui.

— Et qu'est-ce qu'y peut avoir fait de mal, ce pòvre malheureux ?

— Beh, un truc ou l'autre, il l'a peut-être fait.

— Mais quoi ?

— Par exemple, tuer Gerlando Piccolo.

Pour pas tomber par terre, avec les jambes soudain en coton, Galluzzo dut s'appuyer au mur de la maison.

— Vous... vous voulez galéjer ? balbutia-t-il.

— J'en ai pas envie.

Galluzzo se passa une main sur le visage. Puis il écarquilla les yeux parce qu'il avait compris que si deux plus deux faisaient quatre...

— Mais alors, Dindò, c'est Grazia qui lui a tiré dessus ! s'exclama-t-il.

— Exactement. Et nous sommes venus là parce que je voulais contrôler si la petite nous avait dit la vérité.

Il y avait un puits, à côté de la maison, Montalbano le rejoignit suivi de Galluzzo qu'on aurait dit une marionnette aux fils cassés, il laissa tomber le seau, le remplit d'eau fraîche, le remonta.

— Viens te laver le visage. Et ne dis rien à Grazia.

Tandis que Galluzzo se lavait, Montalbano s'aperçut que la fenêtre devant lui était celle de la cuisine, dedans on voyait la petite qui trafiquait. Il s'approcha de quelques pas. En elle, il n'y avait rien de cette beauté qui l'avait tant impressionné, il s'agissait maintenant d'une très normale fille de dix-huit ans, ni belle ni laide, en train de préparer une table. Si Livia l'avait vue à ce moment, elle aurait certainement pîné que Salvo lui racontait ses fantasmes personnels en les faisant passer pour la réalité. Se sentant observée, Grazia leva la tête et lui sourit.

— Vous pouvez venir, c'est prêt.

Ils s'assirent et mangèrent en silence. À la fin, le commissaire dit :

— La sauce était excellente. Où tu l'achètes ?

— Je l'achète pas, je la fais, moi.

— Mes compliments. Écoute, Grazia, je dois te demander encore quelque chose.

— Dites-moi.

— Comment tu as fait pour comprendre que l'homme était arrivé à la porte, c'est-à-dire encore dans la maison, et que donc tu pouvais lui tirer dessus ?

Elle n'eut pas d'hésitation.

— Il s'enfuyait et ses chaussures faisaient beaucoup de bruit. Moi, j'ai tiré au jugé, comme ça m'est venu. J'imaginais pas de l'avoir touché.

— Pourquoi tu l'as pas suivi ?

— J'avais peur qu'il me tire dessus en premier. Il était armé.

— Tout à l'heure, tu m'as dit que tu ne savais pas si l'homme avait le revolver en main.

— Mais mon *ziu*, il l'avait tué oui ou non ? dit Grazia, énervée. Et puis j'arrivais pas à descendre l'escalier, j'avais les jambes qui tremblaient.

— Tu as tiré au jugé, d'accord, mais tu l'as touché sous une épaule. Il est allé se cacher et il a été retrouvé mort d'hémorragie, à un demi-kilomètre d'ici. Avec un coup pareil, il n'a pas pu aller loin.

Grazia blêmit.

— Qu'est-ce qu'on va me faire ?

— Rin, on peut rin te faire.

— Vous l'avez raconnu ?

— Oui. Dindò, celui du supermarché.

De manière inattendue, Grazia esquissa un sourire.

— Dindò ? J'y crois pas. Allez, dites-moi la vérité.

— Dindò, confirma Galluzzo.

— Tu le connaissais ? demanda Montalbano.

— Bien sûr que je le connaissais. Au moins deux fois par semaine, il nous portait les courses. Mais il avait jamais pris confiance. Dindò ! Mais pourquoi il l'a fait ? Quelle raison il avait ? C'était un pòvre malheureux ! Un misérable ! Et moi, je le tuai !

Tout à coup, elle fondit en larmes, désespérée. Galluzzo se leva, lui passa avec douceur une main dans les cheveux.

Grazia demanda la permission d'aller se jeter sur le lit, elle avait du mal à se tenir debout. Montalbano, lui, monta au bureau de Piccolo, tendit les clés du coffre-fort à Galluzzo qui l'ouvrit. Dedans, il y avait quelques sous en liquide, ça ne montait pas à deux cent mille lires, une grosse enveloppe déformée par les papiers qui se trouvaient à l'intérieur et un petit classeur de métal semblable à une cassette, plein

de fichiers rangés par ordre alphabétique. En haut de chaque fiche, il y avait le nom et le prénom du client, la date du prêt, les échéances, les sommes concernées. Il s'agissait de gros emprunts, à partir de cinquante millions. Dans l'autre classeur, celui qui constituait un petit meuble, les fiches étaient une infinité, mais il s'agissait de petits prêts, de cent mille liras à vingt-trente millions. Le chiffre d'affaires, pourrait-on dire, de Gerlando Piccolo, pinsa Montalbano, devait presque égaler celui d'une petite banque. Et les papiers dans l'enveloppe confirmaient l'idée du commissaire : c'étaient tous des extraits de comptes de banques de Vigàta et de Montelusa et ils contenaient des sommes qui s'élevaient à des milliards.

Ça ne concordait pas.

— On a trouvé des sous dans les poches des vêtements que Piccolo avait retirés pour se coucher ?

— Oh que oui. Trois cent mille liras et quelques.

— Que Dindò n'a pas touchées.

— Peut-être qu'il n'en a pas eu le temps.

Mais comment était-il possible que Gerlando Piccolo garde au coffre moins de deux cent mille liras et qu'il en ait eu sur lui plus de trois cents ?

Trois jours après arrivèrent les premiers résultats de la Scientifique. Rien que trois jours, il leur avait fallu ! Un truc à choper un coup de sang. La bureaucratie, songea le commissaire, est un labyrinthe dans lequel gisent les ossements blanchis de millions de procédures qui n'ont pas eu la possibilité d'en sortir. À peine retombées par défaut d'impulsion, les procédures sont assaillies par des milliers de rats affamés qui se les dévorent. Ces rats qu'il avait quelquefois entrevus en train de passer par bandes dans les souterrains encombrés de dossiers de quelque palais de justice. Très rarement, et pour des raisons tout à fait inexplicables, une procédure sur dix mille aréussissait à parcourir le labyrinthe à la vitesse d'un coureur de cent mètres olympique et arrivait à destination. Comme en ce cas. Des empreintes digitales de Dindò, de son nom officiel Salvatore Trupia, vingt ans, dans la chambre à coucher de Gerlando Piccolo, on en avait trouvé des palanquées, en veux-tu en voilà, *a tinchità* ; le sang de Dindò était le même que celui qui avait formé une petite mare tandis qu'il tentait de démarrer la motocyclette après avoir tué *'u zu Giurlanno*, l'oncle Gerlando. L'arme du crime n'avait pas été retrouvée, très probablement Dindò s'en était débarrassé durant sa fuite vers une mort par hémorragie. Et puis, il y avait eu les déclarations de M. Arturo Pastorino, commerçant, lequel avait déclaré avoir vu, en roulant sur la route provinciale, à l'heure correspondant à celle du crime, s'allumer les lumières qui se trouvaient devant chez Gerlando Piccolo et une seconde après une motocyclette qui partait à toute vitesse sur la même provinciale, venant de chez Piccolo, avait bien failli s'écraser contre son auto.

Au procureur Tommaseo, Grazia répéta le récit de cette nuit une dizaine de fois sans jamais changer une syllabe. Mais ça ne suffit pas au proc'.

— Vous savez, Montalbano, je voudrais faire une reconstitution sur les lieux. Je désire déshabiller cette fille, l'avoir devant moi toute nue.

Il lui en venait quasiment la bave à la bouche. Et comme il interceptait le coup d'œil ironique du commissaire, il tenta d'atténuer :

— Nue du point de vue de l'âme, je veux dire.

La reconstitution sur les lieux ne révéla rien de neuf. Et quant à la lumière allumée devant chez Piccolo, celle que le témoin Pastorino avait vue, Grazia soutint avec force que cette lampe était éteinte. Le proc' dit que le détail était négligeable, le témoin avait probablement

pris le phare de la moto pour la lumière éclairant l'esplanade devant la maison.

Mais, avant d'arriver à la conclusion, Tommaseo voulut être certain d'une chose qu'il s'était mise en tête dès le premier moment.

— Mademoiselle, votre oncle était homosexuel ?

Grazia rit de bon cœur.

— Il allait pas avec les hommes, c'étaient les femmes qui lui plaisaient.

— Au pays aussi, on dit qu'il s'apropriait des femmes, intervint le commissaire.

— La *vox populi* n'est pas toujours *vox dei*, le foudroya Tommaseo et, se tournant de nouveau vers la petite : vous pouvez l'exclure ?

— Moi, j'ai jamais vu qui il recevait la nuit.

— Non, vous ne savez pas si c'étaient des hommes ou des femmes ?

— Je sais pas.

— Donc, vous ne pouvez exclure qu'il y avait aussi des hommes.

— Comment ça, aussi ? demanda Montalbano.

— Vous n'avez jamais entendu parler de bisexualité ? lui demanda, ironique, le proc', tandis qu'il se léchait la lèvre inférieure.

Si c'était ça, Montalbano avait entendu parler de tersexualité, quatersexualité et ainsi de suite jusqu'à carton plein, mais il préféra se rendre.

Et Grazia aussi se rendit.

— Je ne sais que dire.

Et ainsi, le proc' eut la voie libre.

— J'ai deux hypothèses, déclara-t-il une fois resté seul avec le commissaire. La première est que Piccolo avait un rendez-vous au cœur de la nuit avec Trupia qu'il connaissait parce qu'il fréquentait la maison quand il portait les courses commandées au supermarché. L'heure prévue arrivée, Piccolo se lève, descend l'escalier, ouvre avec précaution la porte d'entrée pour ne pas réveiller la nièce qui dort, fait entrer Trupia, referme la porte, mais pas à clé. Une fois le rapport consommé, les deux hommes se disputent. Peut-être que Piccolo ne veut pas payer ce que réclame Trupia. Lequel, perdant la lumière de la raison, lui tire dessus et ensuite tente de rafler ce qu'il peut. Mais l'intervention imprévue de la courageuse jeune fille le contraint à la fuite. Il réussit à ouvrir la porte d'entrée, mais Grazia lui tire dessus. Et Trupia se laisse mourir d'hémorragie. Il ne peut se présenter dans aucun hôpital, il devrait donner des explications qui, inévitablement, le feraient identifier comme l'auteur du meurtre de Piccolo.

Il s'était fait porter une bouteille d'eau minérale, but un demi-verre et recommença à parler.

— Et je passe à la deuxième hypothèse qui aura certainement votre

assentiment, vu votre obstination à ne pas vouloir admettre que Piccolo était aussi homosexuel. Cette nuit-là, Piccolo a un rendez-vous amoureux avec une femme. Il lui ouvre la porte d'entrée, la fait monter dans sa chambre. Ils ont un congrès charnel. À la fin, la femme s'en va, Piccolo lui recommande de fermer la porte quand elle sort, il la fermera lui-même à clé dès qu'il trouvera la force de se lever du lit. Évidemment cette femme a dû le... laissons tomber. Mais la femme ouvre la porte, fait entrer Trupia et s'en va. Celui-ci pense que Piccolo ne réagira pas devant la menace de l'arme. En fait, celui-ci esquisse une réaction et Trupia lui tire dessus. Ce qui suit, nous le savons. Maintenant, il faudrait chercher...

— ... chercher Titine ? demanda très sérieusement le commissaire.

— Je n'ai pas compris, dit Tommaseo, ahuri.

— Je m'excuse, j'étais distrait. Vous me disiez qu'il faudrait chercher...

— ... la complice, Montalbano. Mais où la trouver ? Comment la trouver ?

— Ce serait comme chercher une aiguille dans une botte de foin, dit Montalbano, sachant que les expressions toutes faites mettent un point final qui pèse comme une dalle.

— Eh oui. Laquelle vous choisissez ?

— Laquelle de quoi ?

— De mes deux hypothèses.

— La deuxième que vous avez dite.

— Mais la deuxième nous oblige à tenir l'enquête ouverte pour retrouver la complice mystérieuse !

— Alors, prenons la première.

De toute façon, à quoi bon perdre son temps et son souffle avec Tommaseo ?

Dans les années qui suivirent, quand il lui arriva de repenser au cas Piccolo, il ne réussit jamais à s'expliquer pourquoi, en cet après-midi même, il était allé trouver le père de Dindò. Peut-être un besoin inconscient de soulager sa conscience pour avoir laissé écrire par Tommaseo dans sa conclusion que le pâtre pitchoun « avait l'habitude de se prostituer pour de l'argent ». L'adresse, il l'avait eue d'Aguglia, le directeur du supermarché, lequel lui avait demandé, dès qu'il l'avait vu :

— Quand c'est que je récupérerai la moto ?

Rassuré sur le fait qu'on la lui restituerait dans la journée, M. Aguglia s'était laissé aller à exprimer son opinion sur Dindò.

— Commissaire, avec tout le respect dû à la loi, cette affaire ne me convainc pas du tout.

— En quel sens ?

— Qu'il soit clair que je parle pour ce que j'entends dire au pays. Dindò n'allait ni avec les hommes, ni avec les femmes. Et il était pas capable de voler même un cure-dents. Ici, au supermarché, il pouvait se prendre ce qu'il voulait, et chaque fois qu'il avait abesoin de quelque chose, il le disait et le payait. Un petit honnête, c'était.

La maison où habitait le père de Dindò était à côté du port. Une minuscule construction tellement délabrée qu'on se demandait comment elle faisait à rester encore droite sans étais. Au rez-de-chaussée, il y avait un magasin maintenant fermé, avec une planche clouée sur la porte. Juste devant l'entrée de l'immeuble, il y avait une porte, celle-là aussi fermée, aménagée sous l'escalier. Au premier et unique étage se trouvait Antonio Trupia. Montalbano frappa. Vint lui ouvrir un vieux décrépît, édenté et voûté, encore plus décati que la maison.

— Le commissaire Montalbano, je suis. Vous êtes le grand-père de Salvatore Trupia, dit Dindò ?

— Le grand-père ? Le père, je suis.

Seigneur ! Et à quel âge avait-il engendré Dindò ? Le vieux dut comprendre.

— Je l'ai eu très tard, à mon fils Dindò. C'est peut-être *pi chisto nascì malatu di testa*, c'est peut-être pour ça qu'il est né malade de la tête.

Il l'introduisit dans une chambre qui était un capharnaüm de désordre et de crasse, le fit asseoir sur une chaise de paille bancale.

— Faut m'esscuser, *cummissariu*, commissaire, si je vous areçois comme ça. Mais je suis malade, veuf, je vis avec la petite pinsion et y a personne qui m'aide, à moi.

— Je voulais savoir quelque chose sur Dindò.

— Et qu'esse vous voulez savoir, *cummissariu miu*, mon commissaire ? Moi, poursuivit-il en dialecte, je sais seulement qu'ils me l'ont tué. Mais notre histoire à nous, *puvareddiri*, les pauvres, c'est pas nous qui la faisons, ils la font ceux qui écrivent dans les journaux.

Au fond, se dit le commissaire, il avait parfaitement raison : de plus en plus, les journalistes, d'un jour à l'autre, se faisaient passer pour historiens.

— Pourquoi est-ce qu'il ne voulait plus vivre à la maison avec vous ? Vous vous étiez disputés ?

— Mais comment ça ! Avec Dindò, on pouvait pas se disputer ! Comment on peut se disputer avec un minot ? Oh que non, y a quatre ans, quand il a acommencé à gagner sa vie au supermarché, il me dit qu'il voulait s'en aller à rester seul. Et moi je lui donnai les clés de la pièce sous l'escalier qu'elle est à moi.

— Vous le voyiez souvent ?

— Oh que non. Mais si c'est ça que vous voulez savoir, dans les

deux derniers mois, il avait changé.

— Et comment vous faites à le dire, si vous ne le voyiez pas ?

— Passque je l'entendais. Depuis deux mois, il chantait.

— Il chantait ?

— Oh que oui. *Cu tutta la vuci ca aviva*, avec toute la voix qu'il avait. Le matin quand il s'aréveillait et le soir quand il rentrait.

— Et avant, il ne chantait pas ?

— Jamais.

— Écoutez, je voudrais donner un coup d'œil à cette pièce.

— Prenez-vous la clé.

— Je vous la ramène après.

— Pas besoin. Laissez-la enfilée dans la porte. *Tantu ccà nun veni nisciunu*, de toute façon, là, personne vient.

— Je peux vous demander quelque chose, par curiosité ? Pourquoi on l'appelait Dindò ?

— Il aimait les cloches. Quand elles sonnaient, il faisait ding dong avec la tête.

L'entresol était un espace dans les trois mètres sur trois, avec le plafond en pente, qui recevait de l'air mais pas de lumière d'un fenestron de trente centimètres de côté, protégé par une barre de fer. Le mobilier consistait en un sommier métallique rouillé avec un matelas par-dessus, une couverture toute trouée et un oreiller sans taie, une table minuscule, une chaise de paille. Diverses boîtes de carton faisaient fonction d'*armuar*^[2]. Dans une espèce de réduit, il y avait la cuvette du W-C et un lavabo dont le robinet laissait couler un filet d'eau. Une porcherie, l'avait défini M. Aguglia. Non, c'était quelque chose de pire, une espèce de cellule abandonnée d'un prisonnier d'un pays sous-développé. Chaussettes, slips, tricot sales, feuilles de journaux, bandes dessinées, numéros du *Journal de Mickey* s'entassaient sur le carrelage. Le commissaire se sentit le cœur serré et il lui vint l'envie de refermer la porte et de s'en aller. Mais le corps, comme quelquefois il lui arrivait, s'arefusa d'exécuter l'ordre. Alors, il débarrassa une chaise et s'assit. Comment se faisait-il que, dans cette cellule dégueulasse, était entrée la joie, un contentement tel que Dindò, qui n'avait jamais essayé ça de sa vie, un certain jour s'était mis à chanter à gorge déployée sans jamais s'arrêter jusqu'au moment où on lui avait tiré dessus ? Jusqu'à ce qu'il ait été blessé à mort comme un oiseau touché en plein vol par un chasseur ? Nouvellement, il lui était revenu en tête le titre de ce roman. À l'intérieur de l'entresol, on ne voyait plus rien, il aurait dû ressortir et allumer l'ampoule qui pendouillait du plafond, mais l'envie lui en manquait. Il voulut rester encore un peu seul dans l'obscurité et la puanteur, à essayer de trouver dans cette puanteur les bonnes réponses à ses questions. La première, et certainement la plus importante, était :

pourquoi Dindò était-il allé tuer Gerlando Piccolo ? Le minot était arrivé avec cette intention dedans la chambre où Piccolo était couché. Tout le reste, les tiroirs fouillés, les tableaux cassés pour feindre la recherche haletante de quelque chose à voler, tout cela n'était qu'une comédie, une mise en scène. Et quelqu'un lui avait mis en main un revolver – jamais Dindò n'aurait aréussi à s'en procurer un de lui-même – et l'avait convaincu que l'usurier méritait la mort. Et Dindò avait fait ce qu'on l'avait persuadé de faire. Et comme il était ce qu'il était, quand il s'était retrouvé en présence de Grazia, il ne lui avait pas tiré dessus comme il lui aurait été plus facile, comme au fond il était inévitable, parce qu'il ne lui était même pas passé par l'antichambre de la cervelle que la petite aurait pu réagir, ou bien, si on l'arrêtait, devenir sa terrible accusatrice. Non, tout cela, c'étaient des considérations que la coucourde de ce minot de Dindò n'aurait pas été capable d'élaborer. Lui, il avait simplement essayé de s'échapper, comme on le lui avait appris. La deuxième question était : comment avait-il fait pour entrer chez l'usurier ? Sur la porte d'entrée, il n'y avait pas de signes d'effraction, sans doute avait-il utilisé un double des clés. Mais pour en faire le double, il fallait en prendre l'empreinte et cela signifiait que dans la maison, outre la nièce, il devait y avoir quelqu'un qui pouvait entrer et sortir à son gré, avec une extrême liberté. Qui cela pouvait-il être ? De bonne, il n'y en avait pas, dans cette maison, même pas quelques heures par semaine, c'était Grazia qui s'occupait de tout. On faisait monter les clients par l'escalier extérieur qu'il y avait derrière, ils savaient même pas comment était faite la maison à l'intérieur. Alors ? Il se tracassa la coucourde et tout d'un coup commença à se dégager dans sa tête la silhouette d'un homme sans visage, sans nom. Une pirsonne de laquelle tout le monde au pays avait peur et à laquelle Fazio n'avait pas aréussi à donner une identité : l'homme qui allait récupérer l'argent pour le compte de Piccolo, son encaisseur. Chaque élément, alors, commença à prendre timidement sa raison et sa logique, même si c'était sous forme de trace à peine esquissée.

Il se leva pour rentrer au commissariat, bougea dans l'obscurité, heurta la table qui se renversa. En jurant, il alluma la lumière et s'aperçut que la table avait un petit tiroir qui s'était ouvert. À l'intérieur, se trouvait une bande dessinée, *Zozzo, le chevalier masqué*. Zozzo ?! Il la feuilleta. C'était une version porno de Zorro, une obscène BD de basse qualité.

Dans la marge de chaque feuille, Dindò avait écrit au stylo rouge la même parole : JUSTICE !

Il glissa la BD dans sa poche, alluma la lumière, sortit.

Au lieu d'aller au commissariat, il se rendit chez Galluzzo. Il appuya sur la sonnette, la voix de Grazia répondit immédiatement :

— *Cu è ?* Qui est-ce ?

— Montalbano, je suis.

La petite vint ouvrir et le commissaire s'aperçut tout de suite qu'elle avait le visage blême et les joues rouges. À ce moment, on ne pouvait dire qu'elle était belle.

— Tu es seule à la maison ?

— Oh que oui, Amelia sortit à faire les courses.

— Qu'est-ce que tu faisais ?

— Rin.

— Tu te sens mal ?

— Oh que oui.

— Qu'est-ce que tu as ? Tu veux un médecin ?

— C'est pas une chose pour les médecins. C'est que... j'arrive pas à dormir depuis que j'ai su que j'ai tué ce pauvre... Et puis... je veux retourner chez moi.

— Ici, tu te trouves pas bien ?

— Bien sûr que si, mais la maison, c'est la maison.

— Ça te fait pas peur d'aller y vivre seule ?

— *Iu nun mi scantu di nenti*, moi, j'ai peur de rien.

— Encore quelques jours, trois au maximum et tu pourras rentrer à la maison. Je suis venu te demander une chose qui peut nous aider beaucoup dans l'enquête sur le meurtre de ton oncle.

Grazia s'inquiéta, écarquilla les yeux.

— Mais pourquoi ça continue encore ? Ce fut pas Dindò ?

— Bien sûr que ce fut Dindò. Mais tu t'es demandée comment il a fait, Dindò, pour entrer cette nuit-là ? Ou quelqu'un lui a ouvert ou il avait un double des clés. Dans l'un ou l'autre cas, cela signifie que le petit avait un complice. Et le complice est quelqu'un qui avait la liberté de traîner dans la maison. Maintenant, voilà ma question : il y avait quelqu'un que ton oncle voyait souvent ? Avec qui, peut-être, il parlait longuement ? Que, quelquefois, il invitait à rester à déjeuner ?

Le visage de la petite s'éclaira.

— Bien sûr qu'il y avait quelqu'un ! Un qui s'appelait Fonzio. Et certaines fois, *'u zu Giurlanno* voulait que j'y apporte un café quand ils se mettaient à parler au bureau.

— Tu sais comment il s'appelle, de son nom ?

— Oh que non.

À ce moment, ils entendirent s'ouvrir la porte de la maison, c'était la femme de Galluzzo qui rentrait avec les courses.

— Madame Amelia, Grazia vient avec moi au commissariat. Puis je la fais raccompagner par votre mari. Et toi, tu as besoin de te changer pour sortir ?

— Oh que oui, mais y me faut juste cinq minutes.

Montalbano laissa Grazia installée à côté de Catarella qui lui faisait voir, sur l'ordinateur, les photos de tous les repris de justice de Vigàta et des alentours. Il eut à peine le temps de s'asseoir à sa table que Catarella entra en glissade, arrêté dans sa course folle par Fazio qui l'agrippait au vol. Il haletait.

— *Dottori !* La petite l'a identifricié !

Ils allèrent à côté. Grazia était debout dans un coin de la pièce, elle se tenait le visage entre les mains et pleurait.

— Galluzzo ! Raccompagne-la à la maison.

La fiche disait que Aricò Alfonso, né quarante ans auparavant à Vigàta, était une pirsonne avec laquelle il n'était pas conseillé de partager son pain. Un joueur. Quand il ne jouait pas, vols, extorsions, agressions, violences, dégradations, voies de fait, étaient ses activités quotidiennes. La photo montrait un bel homme à tête de délinquant-né.

— Fazio, passe le mot à tout le monde. Demain matin, ce con, je le veux dans mon bureau.

Il mangea à contrecœur, il n'avait pas de pétit. Il s'assit à table et commença à regarder l'album de bandes dessinées qu'il avait pris dans l'entresol. Des BD comme celles-là, il y en avait une dizaine, jetées à terre, mais à celle-là, Dindò avait donné une importance particulière, il l'avait rangée dans le tiroir de la petite table pour pouvoir se la lire et relire comme l'adémontraient les pages sales et déchirées. À un certain moment, ensuite, Dindò s'était mis à écrire dans les marges ce mot unique, « Justice ». Un mot qui, en soi et pour soi, n'expliquait pas quelle justice Dindò avait l'intention d'administrer ou de réclamer. Il se mit à lire, en s'armant de patience, l'histoire racontée par l'album. Il s'agissait d'un vieux hobereau lubrique qui ordonnait l'enlèvement d'une jeune et belle petite pour la plier à ses désirs. L'enlèvement était mené à terme après diverses vicissitudes, mais à la fin le hobereau pouvait contempler dans sa chambre à coucher Alba, comme s'appelait la jeune fille, nue et suppliante. Les prières, les plaintes, les larmes obtenaient l'effet d'exciter davantage encore le vieux, lequel agrippait Alba et la possédait de toutes les manières possibles et imaginables. Puis il la faisait jeter en cellule en se promettant de répéter la chose après un sommeil réparateur. Mais Zozzo, ayant pénétré en cachette dans la maison du hobereau, le tuait après une série de duels soutenus avec ses truands. Il libérait la petite et celle-ci, heureuse et reconnaissante, elle se mettait à faire avec le chevalier masqué bien pire que ce qu'elle avait subi du vieux. Un prétexte imbécile pour dessins pornographiques. Mais pourquoi Dindò avait-il éprouvé le besoin de ce commentaire obsessionnel, « Justice » ? Peut-être lui était-il arrivé, comme à certains spectateurs populaires qui s'identifiaient tellement à l'histoire qu'ils intervenaient avec des commentaires, des conseils, des suggestions criées aux ombres sourdes de l'écran qui, irréparablement, poursuivaient leur chemin marqué par le destin ou le scénariste. De cette dernière hypothèse, il fut presque convaincu. Il alla s'asseoir dans son fauteuil habituel, alluma la télévision ; il y avait, déjà commencé, un débat politique concentré sur le thème : est-il possible pour un sous-secrétaire en fonction de se mettre à faire des spots publicitaires pour de l'argent ? À mi-parcours, il éteignit, désespéré. Il téléphona à Livia. Et lui parla longuement de Dindò. Il lui décrivit la cellule crasseuse dans laquelle le petit avait habité. Et lui demanda :

— Mais toi, t'y arrives, à me dire pour quel motif un pauvre malheureux comme ce jeune encore en enfance, à un certain moment,

dans toute cette sinistrose, se met à chanter ?

Et de Livia lui vint une réponse simple qui, justement dans sa simplicité, et même dans son évidence, trouvait la force de la vérité absolue.

— Pour quel motif, Salvo ? Par amour.

Un éclair. Il vacilla, réussit à se maintenir droit à grand-peine, en s'agrippant de la main à la table. De manière vertigineuse, toutes les pièces du puzzle se placèrent au bon endroit, formèrent un cadre logique, un dessin parfait.

— Salvo ? Salvo, pourquoi tu ne réponds pas ?

Il n'arriva pas à rouvrir la bouche, à lui dire qu'il était encore à l'appareil. Il raccrocha.

Un à un, au cours de la matinée, ses hommes s'apprésentèrent au commissariat disolés et les mains vides : ils n'y étaient pas arrivés à dénicher Fonzio Aricò, le repris de justice qui était l'encaisseur de Gerlando Piccolo. Les voisins ne le voyaient pas depuis une semaine, ils disaient qu'il faisait souvent comme ça, il était des jours sans pointer le nez. Et chacun d'eux, qui, du fait de l'issue négative de la recherche, s'attendait à une scène de colère folle, s'ébahit de la réponse tranquille et courtoise du commissaire :

— C'est bon, merci.

Ils en furent tellement comme deux ronds de flan qu'ils se demandèrent l'un à l'autre si par hasard on avait coupé les valseuses de leur supérieur.

Ce matin même, Montalbano passa deux coups de fil, le premier au proc' Tommaseo, qui fut fort long parce que les explications que le magistrat lui demanda furent innombrables. Mais à la fin, l'autre fut convaincu. Le deuxième au chef de la Criminelle qui, lui, ne lui demanda aucune explication. Il dit qu'il n'y avait qu'un seul problème. Pour combien de temps aurait-il besoin du matériel ? Le commissaire arépondit que l'affaire serait résolue en quarante-huit heures. Ils se mirent d'accord.

À quatre heures de l'après-midi, un agent de la Criminelle vint lui rapporter les clés de chez Gerlando Piccolo. Une demi-heure plus tard, Montalbano appela Galluzzo et lui communiqua, en lui remettant les clés, que Grazia, si elle le voulait, pouvait rentrer chez elle.

— Même, téléphone-lui d'ici.

Quand il raccrocha, Galluzzo rapporta que la petite voulait rentrer tout de suite, pendant qu'il faisait encore jour, ce n'est pas qu'elle avait peur, mais ça lui ferait moins impression.

— Si vous me donnez la permission, je l'accompagne en voiture. En une heure maximum, je fais l'aller-retour.

— Écoute, pas besoin que tu viennes au commissariat. Après que

tu as aidé Grazia à s'installer, rentre directement chez toi. Le cas échéant, donne-moi un coup de fil pour me dire comment elle a réagi, s'il y a eu des problèmes. Ah, dis-lui aussi qu'elle nous appelle au moindre truc qui l'inquiète.

Galluzzo sourit.

— Commissaire, celle-là, elle s'inquiète de rien. Elle a du courage à revendre. Mais, en tout cas, de quoi elle pourrait s'inquiéter ?

— De Fonzio Aricò, par exemple. Nous n'avons pas réussi à le trouver, mais il n'est pas dit qu'il n'attende pas le bon moment pour réapparaître.

Le sourire de Galluzzo disparut.

— Et qu'est-ce qu'il pourrait vouloir de Grazia, Fonzio ?

— Je ne sais pas. Peut-être les papiers de Gerlando Piccolo. Ces trucs-là, si tu sais t'en servir, ils peuvent te fournir un revenu.

— Vrai, c'est. Vous voulez que je reste avec elle cette nuit ?

— Et qui te dit que Fonzio se présentera justement cette nuit ? Tiens, tu peux dire à Grazia que demain je me fais donner l'autorisation du juge et je saisis tous les papiers, comme ça elle pourra être tranquille. Non, fais comme je t'ai dit.

Galluzzo téléphona à sept heures et demie. Il venait tout juste de rentrer chez lui, il avait laissé Grazia contente de se retrouver dans ses meubles. L'autre coup de fil, celui que Montalbano attendait parce qu'il serait la confirmation que son château de suppositions n'avait pas été bâti en papier de soie, mais à chaux et à pierre, arriva au bout d'une petite heure.

— Commissaire Montalbano ? La personne a appelé. Dès qu'une voix masculine a répondu, elle a dit qu'elle était enfin rentrée chez elle et qu'il n'y avait aucune surveillance. Elle a ajouté qu'elle avait deux choses à lui donner. Alors, l'homme a répondu qu'il viendrait chez elle peu après minuit. Maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— C'est fini pour vous, merci.

Il aurait dû éprouver une autre sensation après cet appel qui confirmait qu'il avait mis dans le mille, mais il fut pris d'une espèce de nausée qui lui pesa sur l'estomac.

— Fazio ! Gallo !

— À vos ordres !

— Allez chez vous manger, puis revenez ici. Avertissez les familles que cette nuit, vous avez à faire.

Les deux hommes se regardèrent, étonnés, puis jetèrent un coup d'œil interrogatif au commissaire.

— Je vous raconte tout quand vous revenez, rien ne presse. Mais ne dites rien à personne, attention.

— Et qu'est-ce qu'on peut dire si on sait pas de quoi il s'agit ?

rétorqua Fazio.

Montalbano aussi sortit du commissariat, il sentait l'air lui manquer. Devant la trattoria San Calogero, il eut un instant d'hésitation, entrer ou pas ? Mais l'accès de nausée se fit sentir plus fort. Alors, il se dirigea vers le port, s'arrêta pour contempler les touristes qui montaient sur le bac pour les îles. C'étaient pratiquement tous des minots étrangers munis de sacs de couchage. C'est sûr, ils n'allaient pas enrichir les îles avec leur argent, mais avec la splendeur de leur jeunesse, oui. Il soupira et entama l'habituelle promenade jusqu'au bout du môle.

— Tout ça, c'est des suppositions à moi, attention, hein, mais on commence à en avoir confirmation. Chez les Piccolo, où elle arrive quand elle a cinq ans parce qu'elle est restée orpheline, Grazia est depuis toujours traitée comme une esclave, c'est elle-même qui me l'a dit et je ne crois pas que ce soit exagéré. Et je suis aussi convaincu que l'oncle Gerlando, qui était ce qu'il était, a profité de la nièce qu'elle était encore minote. Puis, dès que la tante meurt, Grazia devient la maîtresse fixe de l'oncle, quand il a rien de mieux sous la main. Depuis des années, d'une manière au début confuse qui, au fur et à mesure, ne cesse de se renforcer, la petite sent qu'elle le hait, mais elle ne peut se rebeller, elle n'a pas de voie de sortie. Jusqu'à ce qu'entre elle et Fonzio, l'encaisseur, l'homme de confiance, ne naisse une entente, une passion, va savoir. L'oncle ne se rend compte de rien. Lui, il reste dans son bureau au premier étage à sucer le sang des gens, Grazia et Fonzio au rez-de-chaussée font tranquillement leurs petites affaires. Un jour, à Grazia ou à Fonzio, ça, nous l'éclaircirons, vient une idée : se libérer de Gerlando Piccolo et se mettre à leur compte en continuant son activité. L'héritage de Gerlando ira certainement à Grazia, l'homme n'a pas d'autres parents. Mais comment réussir à mener le projet à bien sans être suspectés ? L'idéal serait que, de tuer Gerlando, ce soit une tierce personne qui s'en occupe. Et là, Grazia, et je suis sûr c'est elle qui a eu cette belle pinsée, se rappelle Dindò, le commis du supermarché qui a une vingtaine d'années et la tête d'un minot. Elle commence à être gentille avec lui, lui donne confiance, à chaque rencontre, elle lui démontre une affection toujours plus chaude. Et Dindò marche, il en tombe amoureux. Et alors, Grazia lui avoue qu'elle ne pourra être à lui, qu'elle est prisonnière de l'oncle qui bassement s'aprofite d'elle, la contraint à faire des choses répugnantes. Dindò s'enflamme, se sent un chevalier antique, promet de la libérer en tuant celui qui la tient prisonnière. Il jure et rejure. Pendant quelques jours, Grazia feint de vouloir détourner Dindò de son projet, puis dit que si le jeune est toujours aussi décidé, elle pourrait lui procurer une arme parmi celles qui se trouvent dans la maison. Après

avoir tiré, Dindò devra se l'emmenner.

— Mais les armes qu'il y avait à la maison ont été toutes retrouvées, intervint Fazio. Et aucune d'elle n'a tiré le coup qui a tué Piccolo.

— Et en fait, l'arme appartient à Fonzio Aricò. Mais laisse-moi continuer. La nuit prévue, Grazia, ayant fini de besogner à la cuisine, ouvre silencieusement la porte d'entrée et laisse le revolver que lui a donné Aricò sur la première marche de l'escalier.

— Je peux vous interrompre ? Fonzio, pendant ce temps, il est où ?

— En train de se forger un alibi d'acier. Certainement dans un tripot, avec cinquante autres personnes qui pourront témoigner. Grazia veut être sûre que Dindò tirera. Donc, l'idéal est de se faire surprendre pendant que l'oncle la contraint à faire ces choses qui lui répugnent tant, selon ce qu'elle a raconté au petit. Et en fait, ça se passe exactement comme ça.

— Un moment, dit Gallo. La position du cadavre...

— Je le sais ce que tu penses. Mais toi, Gallo, t'as un petit peu grandi, je crois. Et donc tu sauras que pour faire l'amour, la position du missionnaire n'est pas obligatoire.

Gallo rougit et ne dit rien.

— Dindò tarde, alors Grazia, sans doute après, continue à tenir étroitement serré Gerlando. Enfin Dindò arrive, Grazia crie et se détache, le petit tire, pose le revolver quelque part et commence à mettre la maison sens dessus dessous pour feindre un vol. Mais à ce point, la furie de Dindò cesse d'un coup, il se retourne, regarde le mort, comprend ce qu'il a fait, se transforme en fou furieux, casse les tableaux, la statuette de la Madone. Puis il s'enfuit de la chambre. Grazia se voit perdue. Elle pense, peut-être à raison, que Dindò, tôt ou tard, s'effondrera et racontera tout. Elle ouvre le tiroir de la table de nuit, prend l'arme de l'oncle, repart derrière le garçon et lui tire dessus, le blessant à mort.

— Et ça, c'est un truc que je comprends pas, dit Fazio. S'il avait vraiment l'intention de tout raconter, de se constituer prisonnier, et s'il a eu la force d'arriver jusqu'à l'endroit où il a été trouvé mort, pourquoi n'est-il pas allé dans n'importe quelle maison, la plus proche, demander de l'aide ?

— Parce qu'à l'instant où la balle que lui a tirée Grazia l'a blessé, Dindò devint adulte.

— Je ne comprends pas, murmura Fazio.

— Avant, c'était un minot amoureux qui ne savait pas ce qu'il faisait. Une seconde après, il a compris qu'il était un assassin manœuvré comme une marionnette. Le coup ne le blessa pas à mort seulement dans le corps, mais surtout dans l'âme parce qu'il lui révéla la trahison de Grazia. Il a voulu se laisser mourir.

— Mais Grazia et Fonzio, même si la petite ne lui tirait pas dessus, une ou deux pinsées sur Dindò, ils les auront sûrement eues, dit Fazio.

— Certes. Ils s'en seraient vite débarrassés, peut-être en faisant passer la chose pour un malheur. Je continue. Grazia, en voyant que Dindò continue à fuir, le suit, allume la lumière qu'il y a devant la maison – et un témoin nous l'a rapporté mais le proc' a donné une autre interprétation – mais le garçon a déjà démarré le moteur et a disparu. Grazia voit le sang à terre, mais ignore la gravité de la blessure. Et ça l'inquiète, la rend nerbeuse, lui fait commettre une erreur. La seule, dans un plan parfait. Elle remonte dans la chambre de l'oncle, à nous, elle dira que c'était pour voir s'il y avait encore quelque chose à faire pour lui, laisse tomber le revorber avec lequel elle a tiré, prend les clés du coffre-fort, va dans le bureau, s'approprie de l'argent qu'elle y trouve dedans, et qui devait représenter une belle somme, laisse deux cent mille lires, referme, remet en place les clés et à ce point, s'aperçoit que sur le lit, ou ailleurs, il y a l'arme avec laquelle Dindò a tiré, celle fournie par Fonzio. Elle ne sait que faire, Dindò aurait dû, selon leur plan, l'emporter, c'est Fazio qui se serait occupé de la récupérer et de la faire disparaître. Grazia, craignant que cette arme puisse conduire à Aricò, la cache dans la maison avec l'argent. Cette maison que nous n'avons pas perquisitionnée parce que, à part la chambre à coucher et le bureau, pour le reste, il n'y avait pas de raison.

— Mais vous, cette histoire de l'arme, comment vous faites, pour le savoir ? demanda Gallo.

— Je ne le sais pas, je suppose. Et pour tout vous dire, c'est le point le plus faible de ma reconstitution. Mais si Dindò a craqué quand il se trouvait encore chez Piccolo, la première chose qu'il a faite a été de jeter le revorber loin de lui. En tout cas, une fois l'argent et l'arme cachés, Grazia nous téléphone en disant qu'on a tué son oncle. Elle est morte de frousse parce qu'elle sait rien de Dindò, si ce garçon va trouver la force de la dénoncer, mais réussit à se contrôler très bien. La nouvelle de la découverte du corps du jeune, c'est moi-même qui la lui ai donnée, et elle a très bien joué la comédie.

— Vous, *dottore*, vous nous avez dit que cette reconstitution commençait à avoir quelques confirmations. Lesquelles ? demanda Fazio.

— Dès que Grazia est restée seule chez elle, elle a téléphoné à Fonzio.

— Comment vous le savez ?

— J'ai fait mettre le téléphone sur écoute. Elle lui a dit de venir chez elle parce qu'elle a deux choses à lui donner. Selon moi, le revorber et l'argent. Fonzio a répondu qu'il irait la trouver après minuit.

— Et nous, que faisons-nous ?

— Nous nous postons dans les parages. On prend notre mal en patience, pendant quelques heures, on profite de la fraîcheur de la nuit. Parce qu'il y aura les baisers, les étreintes, une baise pour fêter ça, les récits réciproques. Ensuite, quand Aricò sort, on l'arrête. Si on trouve sur lui l'argent et l'arme, il est foutu. Pour l'argent, il pourra se défendre en soutenant qu'il est à lui, qu'il l'a gagné dans un tripot quelconque, mais quant au revorber, ça va chauffer pour son matricule, il va devoir se taire. Il faudra pas grand-chose pour prouver que c'est l'arme d'où est parti le coup qui a tué Piccolo. Comment va-t-il faire pour justifier le fait qu'on la lui a trouvée dans la poche ?

— Et Grazia ?

— Celle-là, vous allez l'arrêter vous deux, moi, je ne veux pas me salir les mains.

Montalbano mit en plein dans le mille. Fonzio Aricò arriva à minuit et demi, la maison était dans l'obscurité complète, la porte s'ouvrit, Fonzio entra, la porte se referma. Au bout d'une heure, Montalbano, Fazio et Gallo commencèrent à avoir froid et à blasphémer. Ils ne pouvaient pas se réchauffer en fumant une cigarette. À trois heures et demie du matin, le premier à s'apercevoir que la porte s'était ouverte et qu'une ombre était sortie, ce fut le commissaire. Fonzio se dirigea vers la voiture qu'il avait laissée sur la provinciale. Il tenait en main un paquet. Quand il voulut ouvrir la portière, Fazio et Gallo lui sautèrent dessus, le plaquèrent à terre et le menottèrent. Le tout s'était déroulé sans aucun bruit. Dans sa poche, Fonzio avait un revorber. Fazio le prit et le passa à Montalbano.

— Tu le sais, qu'avec ça, t'es foutu ? lui demanda le commissaire.

De manière inattendue, Aricò sourit.

— Je le sais très bien, dit-il.

Dans la boîte de carton, il y avait huit cents millions en diverses coupures. Fonzio Aricò, qui était un bon joueur et donc comprenait quand la partie était perdue, n'essaya même pas de soutenir que l'argent était à lui.

En voiture, il ne parla qu'une fois.

— Pour ce qui compte, commissaire, ça n'a pas été moi qui ai organisé toute cette histoire. Cette très grande radasse, ce fut.

Montalbano le crut sans difficulté. Il se fit laisser au commissariat, prit sa voiture, s'en alla à Marinella.

Une heure plus tard, le téléphone sonna. C'était Fazio.

— On a arrêté aussi la petite.

— Qu'est-ce qu'elle faisait ?

— Qu'est-ce qu'elle devait faire ? Elle dormait comme un ange.

Le lendemain matin, tout le commissariat s'employa à raconsoler Galluzzo qui s'était pris d'affection pour Grazia, il ne voulait pas y croire et, toutes les cinq minutes, il se pointait dans le bureau de Montalbano pour lui demander, l'air désolé :

— Commissaire, vraiment vrai, c'est ?

Au bout d'une heure, le commissaire n'en pouvait plus. Il se leva, sortit et alla trouver Mimì Augello qui avait eu une rechute.

— Mais comment ça se fait, Mimì, qu'avant tu souffrais même pas d'un refroidissement et que maintenant, tu te les chopas toutes ?

— J'arrive pas à me l'expliquer, Salvo.

— Tu veux que je te l'explique, moi ? Tu somatises.

— Je n'ai pas compris.

— C'est le fait que maintenant, tu dois marier Beba, et toi, en te faisant venir toutes les maladies possibles, tu veux éloigner le jour de votre mariage.

— Mais ne dis pas de conneries ! Raconte-moi plutôt cette histoire du meurtre de l'usurier, comment il s'appelait, ah oui, Piccolo.

Et Montalbano la lui raconta. Et il lui parla aussi du fait étrange qui lui était arrivé, quand à la télévision, il avait vu Grazia comme une jeunette d'une extraordinaire beauté, alors qu'en fait, elle ne l'était pas.

— Beh, dit Mimì, ça se voit que la caméra t'a révélé le vrai visage de Grazia. À la façon dont tu l'as décrite, cette petite est vraiment un diable. Et ceux qui s'y entendent parlent toujours de la beauté du diable.

Montalbano ne croyait pas au diable et encore moins aux lieux communs, aux expressions toutes faites, aux idées reçues. Mais cette fois, il ne protesta pas.

Un chapeau plein de pluie

Il n'y avait rien à faire, il les avait toutes essayées, mais plus il trouvait d'excuses, plus il soulevait d'obstacles, et plus M. le questeur Bonetti-Alderighi s'entêtait.

— N'insistez pas, Montalbano. J'en ai décidé ainsi. Ce sera vous qui exposerez au député Sous-Secrétaire votre proposition.

« Mais comment y fait, c't'homme, se demandait le commissaire en l'entendant, à te faire comprendre en parlant que quand il dit Sous-Secrétaire, il utilise le S majuscule ? »

— ... Du reste, c'est vous qui avez soulevé le problème, non ? concluait inmanquablement le questeur.

Mais où était ce maudit problème ? Un malheureux matin, qu'on comprenait pas qu'est-ce qui lui avait pris, il avait répondu à une note de son supérieur en proposant un système pour alléger certaines procédures bureaucratiques concernant l'immigration clandestine. Le questeur avait trouvé la suggestion excellente, il s'était pris d'enthousiasme au point de faire allusion à l'affaire au « député Sous-Secrétaire ».

— Notez bien, monsieur le Questeur, que le député Sous-Secrétaire, il s'en fiche éperdument de l'allégement des procédures, lui, il s'intéresse seulement à comment empêcher l'entrée chez nous de tous les immigrés, qu'ils soient clandestins ou pas. Vous ne les connaissez pas, ses idées politiques ?

— Ne vous permettez pas de critiquer, Montalbano !

Conclusion : le commissaire devait partir pour Rome, y rester au strict minimum trois journées et éclaircir quelques détails avec le député Sous-Secrétaire. Mais ce qui lui faisait venir les nerfs était qu'au fond des yeux de ce très grand cornard de Bonetti-Alderighi, il avait vu briller une lueur amusée : le questeur savait très bien combien Montalbano répugnait à bouger de Vigàta.

— Vous partirez demain. Je vous ai déjà fait acheter le billet.

Et c'était certainement un billet d'avion. Il ne se sentait pas de dire au questeur que, en avion, il lui venait un grand malaise.

« *Supra 'a pasta, minnulichi !* » pensa-t-il avec amertume en prenant le billet que le questeur lui tendait.

Sur les pâtes, des amendes : le comble de tout désastre possible.

À l'aéroport de Fiumicino, tandis qu'il prenait son mal en patience en attendant au tapis à bagages l'apparition de sa mallette que, stupidement, il n'avait pas gardée en main, il s'alluma une cigarette. Une femme élégante le regarda avec mépris, un monsieur ripoliné qui se tenait à côté d'elle siffla :

— À l'aéroport, on fume pas.

Vergogneux, le commissaire éteignit la cigarette. Quand le ruban transporteur eut tourné une demi-heure, tous ses compagnons de voyage, rentrés en possession de leurs bagages respectifs, s'en étaient allés. Puis le tapis, après trois ou quatre tours à vide, s'arrêta, la lumière jaune qui indiquait son fonctionnement s'éteignit et enfin Montalbano se convainquit que sa mallette n'était pas arrivée, peut-être en ce moment même voyageait-elle vers le Burkina Faso ou l'Oural. Au bureau des bagages, après de mystérieux conciliabules et des consultations haletantes et après avoir mis en doute qu'il se soit embarqué à Palerme, ils lui annoncèrent que la mallette avait été chargée sur un vol à destination de Vladivostok, mais ce n'était pas grave, qu'il laisse son adresse à Rome, d'ici trois-quatre jours maximum, il récupérerait son bagage. Montalbano, peu confiant, leur donna son adresse à Vigàta et s'enfuit au-dehors se fumer une cigarette que vraiment, il en pouvait plus.

Le taxi vola sur l'autoroute, mais à peine entré dans Rome, prit le pas d'un solennel autant que névrotique cortège funèbre : deux mètres toutes les cinq minutes, des mouvements désordonnés et asthmatiques, des rues éventrées par d'improbables travaux en cours (on ne voyait pas d'ouvrier besognant), des ponts qui, à force de bordures provisoires, permettaient plus ou moins le passage d'une bicyclette.

— Rome se fait plus belle pour le jubilé et nous on se fait toujours plus vilains, commenta le chauffeur en fixant les visages des autres malheureux au volant.

Le compteur annonçait un chiffre égal à la moitié du salaire mensuel du commissaire. Il paya, descendit, et s'aperçut qu'à peu de distance de l'hôtel, il y avait une boutique pour hommes. Il avait cette habitude, entre autres, que s'il ne se changeait chaque jour de chaussettes, de caleçon et de chemise, il se sentait perdu et malade, il lui semblait que la peau lui devenait collante et suintait du gras.

D'après les vitrines, il évalua le magasin comme peut-être un peu trop cher et élégant, mais il n'avait pas envie de se lancer à la recherche d'un autre. Il entra, acheta trois paires de chaussettes, trois chemises, trois caleçons et quand il baissa les yeux sur le ticket que la souriante caissière lui avait tendu, il comprit qu'il s'était joué l'autre moitié de son salaire mensuel.

Il s'enfuit quasiment de la boutique en courant et alla cogner du nez contre un monsieur qui, lui, entrait en hâte.

— Mille excuses, dit le commissaire.

— Je vous en prie ! dit le monsieur.

Puis, d'un coup, il l'agrippa par un bras, en le regardant fixement.

— Pardonnez-moi, mais... mais vous... vous vous appelez Montalbano ?

Le commissaire le dévisagea. L'homme, grassouillet, distingué,

pouvait avoir son âge.

— Oui.

— Mon Salvuzzo !

Ahuri, il se retrouva secoué entre les bras de l'inconnu, baisé et rebaisé sur les joues. À un certain moment ; l'homme se recula, s'écartant sans lâcher sa proie.

— Lapis^[3], dit-il.

— Je n'en ai pas, mais si vous voulez un stylo... répondit Montalbano encore plus ahuri.

— Toujours plein d'esprit, toi ! Mais comment, tu ne me reconnais pas ?

— Non.

— Lapis, je suis ! Tu te souviens pas ?

Et la lumière fut. Ernesto Lapis ! Maintenant, c'est sûr, qu'il s'en souvenait, même s'il aurait préféré qu'il ne lui soit jamais revenu en tête. Il avait été le classique mauvais camarade de classe, celui qui te pousse sur la mauvaise voie, et à cause de lui, le minot Salvo avait été un jour sur deux bastonné par son père, tantôt parce que Lapis lui avait fait fumer un mégot de cigarette, tantôt parce que Lapis l'avait convaincu qu'il valait mieux « faire lune », c'est-à-dire l'école buissonnière, et aller à voler des pois chiches dans les potagers, tantôt parce que... Et les rares fois où Lapis était réapparu dans sa mémoire, il s'était toujours demandé dans quelle prison il avait fini parce qu'il n'y avait aucun doute, au fur et à mesure qu'il avait grandi, c'était devenu sa demeure principale, fainéant et filou qu'il était.

— Mon petit Salvuzzo, il y a tant d'années ! Qu'est-ce que tu fais à Rome ?

— Je suis venu pour...

— Mais c'est formidable ! Quelle coïncidence ! Tu fais souvent tes courses dans ce magasin ?

— Vu qu'à Fiumicino, ils m'ont...

— Tu as déjà payé ? Oui ? Dommage, si j'étais venu plus tôt, je te faisais avoir une réduction. Parce que ce magasin est un des plus chers de Rome. Mais il y a de la marchandise de classe.

— Tu es un client habituel ?

— Moi ? Non, je suis le propriétaire. J'en ai deux autres comme celui-là.

— Beh... fit Montalbano, entamant timidement les procédures de désengagement.

— Je te laisse partir, mais à une condition. Ce soir tu viens chez moi dîner. On parlera du bon vieux temps.

— C'est que tu vois, Ernesto, je...

— Pas d'excuses. J'habite aux Prati. Voilà l'adresse.

Il lui mit en main une carte de visite, le rembrassa, le rebaisa,

disparut dans le magasin.

L'humeur noire comme l'encre du commissaire vira au gris sombre quand, téléphonant au ministère, il apprit que le député Sous-Secrétaire allait le recevoir à 14 h 47 cet après-midi même.

— J'insiste, soyez ponctuel, tint à ajouter le deuxième secrétaire du premier secrétaire du Sous-Secrétaire, parce que, à 15 h 49, il doit partir pour Bruxelles.

Donc, pas de problème, il y avait bon espoir que dans la soirée, il aréussirait à choper un avion pour Palerme. Il téléphona aux réservations, mais ils lui répondirent qu'ils pouvaient le mettre en liste d'attente pour le dernier vol du soir. La proposition ne lui dit rien, c'était la formule « liste d'attente » qui ne lui plaisait pas, c'était comme si quelqu'un, volontairement, s'inscrivait sur un registre de candidats au désastre, un de ceux dont les journaux parleraient en termes de fatalité et de destin. Enfin, il trouva une place dans un avion qui partait le lendemain à sept heures à l'aube. Et l'humeur, de grise, s'éclaircit encore davantage, virant au rouge sombre. Il mangea bien (pour manger mal, à Rome, il fallait y mettre beaucoup de bonne volonté) et à 14 h 40, il se trouva assis dans l'antichambre ministérielle. Sept minutes plus tard, avec une ponctualité d'infarctus, il fut areçu. Le député Sous-Secrétaire était encore plus 'ntipathique que ne s'y était attendu le commissaire : pendant une demi-heure, il posa des questions, prit des notes, avança des observations. Montalbano sortit de l'entretien avec la certitude absolue qu'il avait fait « nuit perdue et c'est une fille » : ce type restait inébranlable dans son 'pinion : les immigrés étaient une espèce de maladie infectieuse dont il fallait se protéger. Le cœur lourd, il s'aretrouva à rousiner dans les rues de Rome qu'il était presque quatre heures. En un vire-tourne, le ciel était devenu violet, d'ici peu, il allait sûrement se mettre à pleuvoir, mais une lame de soleil aveuglante prenait les immeubles par le travers, les faisait apparaître comme peints par un type de l'école romaine, genre Donghi. Il marcha jusqu'à ce qu'il se sente les jambes coupées. Il arriva à l'hôtel qu'il était presque sept heures du soir, le ciel pendant ce temps était d'un violet encore plus sombre, mais il ne tombait pas encore d'eau. Il s'installa sur le lit, téléphona à Livia, s'endormit. Il était huit heures et demie quand le téléphone sonna. C'était Lapis. Évidemment, le petit malin avait fait travailler la coucourde et compris dans quel hôtel logeait le commissaire, étant donné le voisinage avec son magasin.

— Qu'est-ce que tu fais ? On t'attend. Prends un taxi.

Il raccrocha en jurant. Il s'était repromis de téléphoner à Lapis en s'inventant une excuse quelconque pour annuler l'invitation, mais le sommeil l'avait trahi. Désormais, il était trop tard, il devait s'en aller,

il n'y avait pas d'échappatoire.

Un quart d'heure plus tard, il se fit poser par un taxi place Mazzini. La via Costabella, où il devait aller, n'était plus loin, il fallait suivre la via Oslavia, tourner à droite sur la via Carso et puis prendre encore à gauche. Ce quartier lui avait toujours plu, il aimait les rues larges et bordées d'arbres, avec leurs maisons du début du siècle. Mais il avait à peine fait trois pas sur la via Oslavia qu'il s'aperçut avoir commis une erreur. En fait il commençait à tomber des gouttes de pluie, grosses et rares, mais on comprenait que c'était l'avant-garde, fort malintentionnée, d'une armée sans pitié. Ladite armée passa à l'offensive à la hauteur du feu tricolore de via Montello, compacte et déterminée. En un instant, le commissaire se trouva complètement détrempé, les chaussettes dans les chaussures mouillées. Que faire ? Courageusement, il accéléra le pas, tourna à droite dans le viale Carso, tantôt plongeant dans des mares à peine moins grandes que la Caspienne, tantôt glissant sur de dangereux mélanges de boue, de feuilles et de merdes de chien. Et là descendit dans l'arène un allié de la pluie : un vent froid le prit en traître dans le dos, le poussa en avant. Au coin de la via Asiago, la *coppolicchia*, la casquette qu'il s'était mise sur la tête, bien qu'elle pesât un demi-quintal à cause de l'eau absorbée, décida de s'enfuir, roula à terre, enfilant cette rue dans laquelle, comme Montalbano avait lu quelque part, il y avait les studios de la radio. Instinctivement, il courut derrière la casquette qui finit par s'arrêter. Juste à côté d'un chapeau. Un chapeau renversé, incongrûment abandonné, qui se remplissait lentement de pluie. Eh oui, comme le titre de ce fameux film qui s'appelait justement comme ça : *Un chapeau plein de pluie*. Le commissaire regarda tout autour de lui : en général, un chapeau, ça se trouve sur la tête de quelqu'un, spécialement s'il pleut des trombes. Mais où était ce quelqu'un ? Il se l'entendit d'un coup dans le dos, ce quelqu'un, une voix alarmée et essoufflée qui disait, tandis qu'il se baissait pour prendre par terre casquette et chapeau :

— Ne le touche pas !

Il obéit, se relevant avec sa seule casquette à la main. Le propriétaire du chapeau était arrivé à sa portée. Un garçon d'une vingtaine d'années, barbu, une boucle à l'oreille, qui le regardait d'un air mauvais. Un coup de vent avait maintenant collé le chapeau aux chaussures du commissaire.

— Dégage, dit le jeune.

— Non, dit le commissaire qui, en cas de temps pourri comme celui qui sévissait, devenait prêt à prendre feu et à faire tourner les choses au vinaigre. Tu te baisses, toi, et tu te le prends.

Sans un mot, le jeune barbu lui balança un coup de poing dans le ventre et tandis que Montalbano se pliait en deux sous l'effet de la

douleur, il ramassa le chapeau et se mit à courir, fonçant dans une rue à gauche. Le commissaire poussa un soupir profond et entama la poursuite. Il le laisserait pas s'en tirer comme ça, ce jeune. Putain, qu'est-ce que c'était que cette façon de se comporter ? Un drogué, presque certainement. Il l'aperçut à distance qui marchait d'un pas rapide, maintenant, il était au milieu d'une petite rue, entre une église et l'immeuble de la RAI, celui avec le cheval^[4]. Montalbano se rendit compte qu'il s'éloignait de la via Costabella, mais la fureur à l'intérieur de lui était trop forte. L'autre, évidemment, ne pensait pas être suivi et, malgré l'eau qui tombait toujours en cataractes, il marchait tranquillement, sans hâte.

Une fois le viale Mazzini traversé, le garçon prit une rue qui, sembla-t-il au commissaire, s'appelait via Ruffini. Là, Montalbano se sentit en condition d'affronter la situation. Il pressa le pas et, arrivé dans le dos du jeune, il l'appela :

— Hé, toi !

L'autre s'arrêta, se retourna, l'areconnut, resta ahuri, immobile, juste un instant, mais assez longtemps pour que le commissaire balance en avant la réponse au coup de poing dans le ventre.

Le garçon encaissa le coup, mais trouva la force de réagir en lui envoyant un coup de pied dans la jambe gauche. Suffoquant de douleur, Montalbano lui sauta dessus. L'autre l'agrippa par les cheveux, le commissaire lui enfila un doigt dans un œil. Ils tombèrent à terre, se roulèrent dans la boue et l'eau. Une voix les paralysa :

— Arrêtez ! Police !

Alors seulement, tandis qu'il se débarrassait de l'étreinte du garçon, Montalbano remarqua qu'il était venu se chicorer juste devant un commissariat de Sécurité publique.

Il fut transporté à l'intérieur, on ne peut pas dire gentiment, en même temps que le jeune. À la demande de documents d'identité, le commissaire, tellement vergogneux qu'il aurait voulu disparaître sous le sol, dut se présenter. Alors, ils l'accompagnèrent au bureau du collègue romain, qui s'appelait Di Giovanni et le connaissait de réputation.

— Je ne sais pas comment m'excuser. J'allais rendre service à ce jeune imbécile en lui ramassant par terre son chapeau qui s'était envolé quand il m'a donné un coup de poing, sans aucune raison, crois-moi, Di Giovanni. Je l'ai suivi et je l'ai agressé. Excusez-moi tous, je n'ai pas de justifications...

— Revenons à ce point, dit Di Giovanni. Allons lui demander pourquoi il s'en est pris à toi. Il est sûrement défoncé.

Ils n'eurent pas besoin de bouger. Un inspecteur frappa, entra.

— Vous savez quoi, *dottor* Montalbano ? Vous avez arrêté un dealer qu'on connaît depuis un moment. Il avait la doublure du

chapeau bourrée de drogue. Il s'appelle Antonio Lapis, un débauché, il vit avec ses parents pas loin d'ici, via Costabella.

Montalbano se pétrifia.

— Je crois... je crois connaître le père. C'est un type qui a des commerces de vêtements ?

— Oui, monsieur. Le père est un brave homme, mais le fils est un voyou.

Montalbano prit une rapide décision. La fuite.

— Vous pourriez m'appeler un taxi ?

Arrivé à l'hôtel, il dit au concierge de ne pas lui passer de coups de fil, se glissa dans la baignoire, ferma les yeux. Auprès d'Ernesto Lapis, il n'allait pas se manifester, le courage lui manquait pour lui raconter comment ça s'était passé. Mieux valait rester dans la baignoire, envahi de mélancolie, en attendant l'arrivée des éternuements de refroidissement qui déjà s'annonçaient par la typique démangeaison du nez.

Le quatrième secret

Pourquoi en était-il venu à se retrouver, vers les trois heures de la nuit, caché à l'intérieur d'un porche, à suivre les mouvements de Catarella ? Il avait beau se forcer, il ne réussissait pas à le découvrir, mais de deux choses, en tout cas, il était sûr : d'abord, il savait que Catarella était en train de mener une action incognito qu'il n'aurait pourtant pas dû faire ; en second lieu, il savait que son agent devait rester dans l'ignorance du fait qu'il le suivait. Mais qu'est-ce que ça voulait dire, toute cette affaire ? Cela signifiait que Catarella faisait quelque chose de mal ? En uniforme, plié en deux, l'agent, en attendant, marchait précautionneusement le long du mur d'une maison en ruine, avec des trous noirs à la place des fenêtres. Toujours plus étonné, Montalbano s'aperçut que Catarella tramait la jambe gauche et qu'il tenait à la main un revolver. La rue était complètement déserte, des dix lampadaires qui auraient dû l'éclairer, cinq au moins étaient éteints. L'agent s'apayala d'un coup, regarda autour de lui et ensuite s'adigea vers une voiture garée le long du trottoir. Malgré l'obscurité, à Montalbano, il lui sembla voir un certain mouvement dedans l'automobile. De fait, la portière s'ouvrit et il en sortit un homme. Ce qui se passa aussitôt après parut un truc de film méricain : tandis que Catarella pressait le pas vers lui, l'homme levait le bras et tirait. Ce devait être une arme de gros calibre, parce que l'agent, touché à la poitrine, fut jeté contre le mur, à deux ou trois mètres d'où il se trouvait précédemment. Avant que Montalbano ait pu bouger, l'homme remonta dans l'auto qui repartit sur les chapeaux de roue. En deux bonds, le commissaire arriva sur Catarella, qui était écroulé à terre, une grosse tache rouge sur le torse. Il gardait les yeux fermés et respirait avec difficulté.

— Catarè ! Oh, bon sang ! Catarè !

Catarella ouvrit l'œil, aréussit avec difficulté à distinguer la silhouette du commissaire.

Montalbano s'accroupit à côté de lui.

— Catarè !

— Ah, *dottori* ! Vosseigneurie, vous êtes ?

— Oui, Catarè, moi, je suis. Mais qu'est-ce qui fut ? Qu'est-ce qui se passa ?

Catarella tenta de parler, mais un afflux de sang à la bouche l'en empêcha.

— Catarè, reste calme, maintenant, j'appelle...

— Oh que non, *dottori*, murmura Catarella, n'appellez à personne,

c'est pas nécessaire. C'est tout du semblant. Encore, vous vous en rendîtes pas compte, *dottori* ? Du thriâtre, c'est.

Montalbano se figea : il était clair que l'agent délirait, au seuil de la mort, il divaguait. Mais il ne put se retenir de lui demander :

— Qu'est-ce que ça veut dire, que c'est tout du thriâtre ?

Catarella tordit la bouche. C'était un sourire ou une grimace de douleur ? Montalbano insista :

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Qu'on est à l'intérieur d'un opéra où qu'on chante, *dottori*. Vous n'avez pas vu que le sang dessus ma veste, c'est du jus de tomate ?

Sous les yeux ahuris du commissaire, Catarella appuya les mains à terre, se releva, s'ajusta la casquette d'uniforme qu'il avait de travers, se mit une main sur la poitrine. Et il commença à chanter. Certes, la situation était ce qu'elle était, mais le commissaire ne put faire autrement que de remarquer que Catarella avait une belle voix bien posée.

« ... *l'heure s'est enfuie et je meurs désespéré !...* »

Et il s'écroula à terre. Montalbano comprit tout de suite que Catarella était mort. Il fut pris d'un accès insoutenable de colère.

— Catarè ! cria-t-il.

Et dans son cri, il y avait aussi l'horreur, la frousse, le désarroi.

Ce fut ce cri même qui l'aréveilla, détrempé de sueur. Il peina à rouvrir l'œil, il lui semblait avoir les paupières serrées par un filet de colle dense et pégueuse. Il avait fait un mauvais rêve. Et il s'en expliqua la raison : tout était la faute de ce demi-kilo bien pesé de fèves fraîches qu'il s'était descendu le soir auparavant, assis sur la véranda, en l'accompagnant d'un morceau de fromage *primosale* qu'Adelina lui avait fait trouver au frigo. La beauté de manger des fèves fraîches consiste aussi dans le plaisir du double craquement durant lequel par la pinsée on goûte ce que, d'ici peu, on va faire savourer à la langue et au palais.

Et de fait : d'abord, il faut faire craquer l'écorce externe de la gousse qui, étant légèrement poilue dedans et dehors, est très plaisante au contact, puis il y a le petit craquement de chaque févette particulière qui, tandis que tu lui enlèves la peau, t'envoie un parfum vert qui t'aréjouit le cœur. Et pendant que tu fais craquer, tu pines. Et possible qu'il te vienne la bonne idée, utile pour toute occasion : de comment arésoudre une engueulade avec Livia à comment comprendre le pourquoi et le comment d'un meurtre. Avant de s'endormir nouvellement, il s'arappela qu'une autre fois aussi, il s'était rêvé que Mimì Augello était tué dans une surveillance. Et cette fois-là, il se l'arappelait très bien, c'était la faute d'un demi-cabri au four aux pommes de terre.

Naturellement, la première personne qu'il vit en entrant au commissariat, ce fut justement Catarella qui s'essoufflait au téléphone.

— Oh que non ! Mais comment que je dois vous le dire ? Ici, c'est pas l'entreprise de pompes funièbres Cicalone ! Ici, c'est le commissariat de Vigàta en pirsonne pirsonnellement ! Oh que non, vosseigneurie se trompa de numéro ! Vous voulez que je vous le chante ?

Depuis un moment, Montalbano s'était persuadé qu'à Vigàta devait s'être constituée une association secrète de fils de radasse qui se marraient à téléphoner à Catarella en faisant semblant de se tromper de numéro. Mais ce verbe, « chanter », lui avait d'un coup fait revenir son rêve en mémoire.

— Catarè, mais tu le sais, que tu chantes très bien ?

Catarella, qui était en train de se sécher la sueur du front consécutive au difficile coup de fil à peine conclu, le considéra d'un air ahuri.

— Vosseigneurie parle avec moi pirsonnellement, *dottori* ?

— Et avec qui tu veux que je parle, Catarè ? Dedans ce placard, y a que toi et moi !

— *Dottori*, dit Catarella avec un regard circulaire et un ton conspiratif, mais vosseigneurie, à moi, m'a entendu par hasard chanter ?

— Oui.

— Et quand, *dottori* ? demanda, très inquiet, Catarella.

— Cette nuit.

Catarella eut une expression abasourdie.

— *Dottori*, mais moi, cette nuit dans mon lit à moi de chez moi, je m'atrouvais !

— Vrai, c'est. Mais moi, je t'entendis chanter en rêve.

Le visage de Catarella passa d'un coup de l'ébahissement à l'émotion.

— Sainte mère, *dottori* ! Ah, *dottori dottori*, quelle belle chose vous me dites ! Vosseigneurie, la nuit, elle s'arêve de moi !

Montalbano s'embarrassa.

— Beh, n'exagérons pas... ça m'arrive quand même pas toutes les nuits.

— Mais cette nuit, vous m'avez arêvé ! Et ça, ça veut dire que vosseigneurie, de temps en temps, pinse à moi, même quand je ne suis pas de service !

Montalbano comprit que Catarella allait fondre en sanglots, submergé par l'émotion.

— Mais explique-moi un truc, demanda-t-il pour le détourner de cette pente. Comment ça se fait que ça t'inquiète tant que ça qu'on

t'entende chanter ?

Catarella poussa un soupir profond.

— Ah, *dottori, dottori*, vosseigneurie doit asavoir que quand je chante, je porte malheur. Je chante tellement tant faux, qu'à peine ils m'entendent, les chiens aboient. Vous voulez que je vous raconte quelque chose ? Une fois, j'étais dans la voiture de mon coussin Pepè et tout à coup, il me vient envie de chanter. À peine j'ouvre la vouche que Pepè se prend la frousse, se trompe, sort de la route et va se foutre au fond d'un vallon. Pepè se cassa malheureusement cet os qu'est juste à la pointe du cul, sauf votre respect. Comment qu'il s'appelle ? Ah oui, l'os sacro-saint.

Persuadé que Mimì en serait amusé, il lui raconta le rêve. Mais l'autre se rembrunit.

— Moi, j'y crois, aux rêves, dit-il. Pas à tous, bien sûr, mais il y en a qui finissent par se révéler prémonitoires. À moi, ça m'est même arrivé récemment. J'ai rêvé qu'un mari me découvrait couché avec sa femme. Et ponctuellement, quatre jours plus tard, le cornard allait nous surprendre mais moi, m'arappelant le rêve, j'ai réussi à fuir avant qu'il entre dans la maison.

— Et t'appelles ça un rêve prémonitoire ?

— Et comment je dois l'appeler ?

— Écoute, Mimì, quand j'ai rêvé qu'on te tirait dessus et qu'on te tuait, ça, d'après toi, c'était un rêve prémonitoire ?

— Non, parce que personne ne m'a tiré dessus et ne m'a tué.

— Dommage.

La porte du bureau fut ouverte avec tant de violence qu'elle alla battre contre le mur en faisant tomber un bon paquet du peu de crépi qui résistait encore autour du montant.

— La main t'a échappé ? demanda, désormais résigné, le commissaire.

— Oh que non, *dottori*, cette fois, je glissai.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il est arrivé une enveloppe en express avec l'atresse de vosseigneurie pirsonnellement en pirsonne.

— Beh, donne-moi-la.

— Je vais la prendre.

— Tu sais, demanda Montalbano à Mimì, pourquoi Catarella est bon à l'ordinateur ? Parce qu'il a la tête faite de la même manière. Il me communique qu'une enveloppe est arrivée pour moi, mais si moi je lui clique pas sur OK, il ne me la remet pas.

Catarella revint, posa l'enveloppe sur la table, tourna le dos et se dirigea vers la porte. Montalbano, d'un coup, adevint une statue avec la vouche entrouverte.

— Catarella !

L'interpellé s'arrêta, se retourna.

— À vos ordres, *dottori*.

— Pourquoi tu traînes la jambe gauche ?

— Elle me fait mal, *dottori*.

Il fallait cliquer sur une autre commande.

— Et pourquoi elle te fait mal ?

— Passque cette nuit, j'ai fait un mauvais rêve et tellement je me suis retourné que je tombai du lit, *dottori*.

Montalbano ne se sentit pas le courage de demander quel genre de mauvais rêve avait fait Catarella. Il éprouva un désagréable fourmillement dans l'épine dorsale, ressentit une inquiétude soudaine. Mimì Augello avait observé la scène, manifestant toujours plus d'intérêt. Mais pour parler, il attendit que Catarella eût refermé la porte.

— Salvo, tu peux me dire un truc ? Dans le rêve que t'as fait, Catarella boitait comme maintenant ?

Quel bon flic, Mimì Augello !

— Non.

Pour aucune raison au monde, Montalbano ne lui aurait donné satisfaction.

Fazio arriva, qui tenait sur ses bras essténueés une pile branlante de papiers à signer.

— Non ! hurla le commissaire en blêmissant.

— Désolé, dit Fazio, mais dans la journée, ces papiers doivent disparaître. Y a pas à tortiller.

Il posa la pile dessus la tablette. La lettre à peine arrivée fut enterrée. Elle ne remonta à la surface qu'au moment où l'obscurité gagnait. Mais Montalbano, à ce moment, était trop fatigué et écoeuré par ses nom et prénom : rien qu'à lire l'adresse, il lui vint une envie de vomir. Il l'ouvrirait le lendemain.

— Tu veux que je te raconte un truc marrant, Livia ? La nuit dernière, j'ai rêvé de Catarella !

De l'autre bout du fil, ne lui parvint aucune réaction.

— Allô ? Allô ?

— Je suis toujours là.

— Ah. Je te disais que la nuit dernière...

— J'ai entendu.

La voix, c'était clair, ne provenait plus de Boccadasse, faubourg de Gênes, mais d'une banquise polaire durant une tourmente.

— Livia, qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Tu as dit que tu as rêvé de Catarella, ça te suffit pas ?

— Livia, *ma sì nisciuta foddri*, tu as perdu la tête ?

— Ne me parle pas en dialecte.

— Ne me dis pas que tu es jalouse de Catarella !

— Salvo, certaines fois, tu es insupportablement crétin. Il ne s'agit pas de jalousie.

— Alors, de quoi s'agit-il ?

— Tu ne m'as jamais dit, jamais, que tu avais rêvé de moi.

Vrai, c'était. Il avait rêvé d'elle et continuait à en rêver, mais ne le lui avait jamais dit. Pourquoi ?

— Maintenant que tu m'y fais penser...

Mais à l'autre bout, il n'y avait plus personne. Un instant, il pensa la rappeler, puis laissa tomber. Livia s'était ce jour-là décidément levée du pied gauche, elle prendrait chaque mot de travers, déclenchant de nouvelles disputes. Il s'installa devant la télévision, il faisait un temps à regarder le dernier journal de Retelibera. Après le sigle, apparut son ami Nicolò Zito, lequel annonça qu'il consacrerait l'ouverture des infos à un événement survenu le matin même, à savoir la chute mortelle d'un maçon tombé d'un échafaudage. De cet accident, Retelibera avait donné la nouvelle au journal de huit heures du matin et l'avait répétée dans celui de treize heures. La station, en revanche, ne l'avait plus communiquée dans celui de dix-neuf heures. Pourquoi ? Parce que dans le rythme toujours plus haletant, convulsif, de notre vie, poursuivait Nicolò, cette nouvelle n'en était plus une, elle avait vieilli en quelques heures. S'il la repropoait, expliqua-t-il, c'était parce qu'il avait fait une enquête rapide pour savoir à quel nombre s'élevait, dans la province de Montelusa, au cours du dernier mois, ce qu'on appelait, par euphémisme, « accidents du travail ». Ils avaient été au nombre de sept. Six morts provoqués par le manque total de respect, de la part des patrons des entreprises, des normes de sécurité les plus élémentaires. Au visage de Nicolò se substituèrent sans crier gare les images glaçantes des morts déchiétés, écrasés. Sous chaque image, la date de l'accident et le lieu où il avait survenu. Montalbano se sentit l'estomac retourné. Zito reparut pour dire que ces images, que d'ordinaire on autocensurait, il les avait diffusées exprès, pour provoquer chez le spectateur un mouvement d'indignation.

— Ces employeurs sont des assassins en liberté, conclut Nicolò. Quand vous les rencontrerez dans la rue, rappelez-vous ces images.

Sur Televigàta, au contraire, il y avait le député et sous-secrétaire Carlo Posacane qui inaugurait une œuvre publique, une espèce d'autoroute qui menait à son village natal, Sancocco (313 habitants), grâce à une forêt de piliers de ciment dont on ne spécifiait pas la fonction. En présence des 300 compatriotes (les 13 absents votaient peut-être à gauche), le sous-secrétaire dit qu'il n'était en rien d'accord, et il en était profondément désolé, avec le ministre, qui était aussi son camarade de parti, lequel avait affirmé qu'il fallait cohabiter avec la

mafia. Non, la mafia devait être combattue. Sauf qu'il fallait distinguer, ne pas généraliser, ne pas mettre tout le monde dans le même sac. Il y avait des hommes, des gentilshommes exemplaires, dit, vibrant d'indignation, le député sous-secrétaire, qui s'étaient toujours battus pour la justice, se substituant carrément à l'État quand il faisait défaut, et qui avaient été récompensés par une soi-disant justice par la marque infamante du mafieux ! Cela, avec le nouveau gouvernement, n'arriverait jamais plus, termina le député au milieu de tonnerres d'applaudissements. À côté de lui, Vincenzo Scipione, dit 'u zu Cecè, l'oncle Cecè, homme de respect, grand électeur du sous-secrétaire et titulaire de l'entreprise constructrice, s'essuya, ému, une larme.

— Catarella !

En un éclair, sur le seuil de la porte heureusement ouverte, Catarella se matérialisa.

— À vos ordres, *dottori*.

— Catarella, où est passée l'enveloppe qu'à hier soir, j'avais laissée sur la table ?

— Je sais pas, *dottori*. Mais étant donné qu'à ce matin, tôt, il est venu les services, c'est possible qu'ils la sortirent de votre bureau à vous, l'enveloppe.

Les services ?! Les services secrets ?! Tu veux voir que ce très grand cornard de questeur a réussi à lui faire perquisitionner le bureau ?

— Quels services, Catarè ? demanda-t-il, changeant de tête.

— Les services qui font le nettoyage le lundi, le mercredi et le vendredi, *dottori*. Les services habituels.

Montalbano jura. Chaque fois que venaient les gens du nettoyage, sur sa table on n'atrouvait plus rien. Entretemps, Catarella s'était baissé et relevé avec l'enveloppe en main.

— Tombée à terre, elle était.

Pendant que l'agent rejoignait la porte, le commissaire s'aperçut qu'il boitait pire que la veille.

— Catarè, pourquoi tu vas pas chez le médecin lui faire voir ta jambe ?

— Passque, parti, il est.

— Va chez un autre.

— Oh que non, *dottori*, moi j'ai confiance qu'en lui. C'est mon coussin du côté de mon père, c'est un très bon vitirinaire.

Montalbano s'étonna.

— Et tu te fais soigner par un vétérinaire ?

— Pourquoi, *dottori*, quelle différence ça fait ? Tous, on est des animaux. Mais si ça continue à me faire mal pour de bon, je vais chez une petite vieille qui aconnaît les bonnes herbes.

C'était une lettre anonyme écrite en caractères d'imprimerie. Elle disait :

LE MATIN DU 13, LE MASSON ALBANÉ IRA DANS UNE VIE MAILLEURE EN TOMBANT DES CHAFAUDAGES. ÇA AUSSI PEUTÊTRE ÇA SERA UN AXIDENT DE TRAVAIL ?

DEUX

Tandis que son front se trempait de sueur, il prit l'enveloppe et regarda le timbre. La lettre avait été expédiée de Vigàta le 10. Une pensée soudaine le glaça : peut-être que s'il l'avait lue la veille, au lieu de s'en foutre et de perdre du temps, il aurait réussi à éviter l'accident ou le meurtre ou quoi que c'était. Aussitôt après, il y repensa : même s'il avait ouvert tout de suite l'enveloppe, il ne serait pas arrivé à temps. À moins que Catarella n'eût tardé à la lui remettre.

— Catarella !

— À vos ordres, *dottori*. Qu'est-ce qui se passa ! Blême, vous m'avez l'air !

— Catarella, la lettre que tu as trouvée à l'instant sous la table, tu te souviens à quelle heure elle a été remise, à hier matin ?

— Oh que oui, *dottori*. Un express, c'était. La poste spéciale. À peine plus de neuf heures, il était.

— Tu me l'as amenée tout de suite dès qu'elle est arrivée ?

— Bien sûr, *dottori*. Tout à fait de suite.

Et il ajouta, un peu vexé :

— Moi, je laisse pas à attendre vos choses à vous.

Et donc, il n'y serait pas arrivé. La lettre était arrivée en retard, elle avait mis trois jours à parcourir moins d'un kilomètre, parce que telle était la distance entre le bureau de poste et le commissariat. Et ils appelaient ça un express ! Sur l'enveloppe, toujours en majuscules, il était écrit l'adresse de l'expéditeur : ATTILIO SIRACUSA, 38, RUE MADONE-DU-ROSAIRE. Il passa un coup de téléphone à Nicolò Zito. Il n'était pas encore au bureau, lui dit la secrétaire. Il le chercha chez lui. Il parla avec sa femme, Taninè, laquelle lui communiqua que son mari était heureusement sorti à sept heures de l'aube.

— Pourquoi heureusement ?

— Parce qu'il avait mal aux dents et qu'il a gardé toute la maison réveillée. Une nuit de Noël, on aurait dit.

— Mais pourquoi il va pas chez le dentiste ?

— Parce qu'il a la trouille, Salvo. Ce type est capable de mourir d'infarctus dès qu'il voit une roulette.

Il dit au revoir, raccrocha, appela Catarella, l'envoya acheter le journal qui consacrait quotidiennement deux ou trois pages à la province de Montelusa. Il trouva tout de suite la nouvelle :

Accident mortel du travail

Hier matin, vers sept heures trente, un maçon albanais de trente ans, Pashko Puka, collaborateur avec permis de travail régulier de l'entreprise

Santa Maria d'Alfredo Corso, dégringolait d'un échafaudage dressé pour la construction d'un bâtiment au quartier Tonnarello, entre Vigàta et Montelusa. Les collègues de travail, aussitôt accourus, se sont malheureusement rendu compte tout de suite que pour Puka, il n'y avait plus rien à faire. La magistrature a ouvert une enquête.

Et bien le bonjour chez vous. Neuf lignes, titre compris, au bas de la dernière colonne à droite. L'entrefilet suintait la plus totale indifférence envers cette mort malheureuse, perdue au milieu des nouvelles de la crise à la municipalité de Fela et de la crise à la municipalité de Poggio, de l'annonce que l'eau ne serait plus distribuée tous les quatre jours, mais tous les cinq, aux préparatifs de la fête de saint Isidore à Gibilrossa. Il avait bien fait, le soir précédent, Nicolò Zito, de montrer les images des morts au travail. Mais, parmi les téléspectateurs, combien étaient restés à se les regarder et combien d'autres avaient changé de chaîne pour se rincer l'œil sur le cul d'une danseuse ou se faire remplir l'oreille des paroles venteuses des puissants du nouveau gouvernement ?

Mimì Augello n'était pas encore arrivé. Montalbano appela Fazio et lui tendit le journal en lui montrant la nouvelle. Fazio la lut.

— Le pôvre ! dit-il.

Sans parler, Montalbano lui tendit la lettre anonyme. Fazio la lut.

— Merde ! dit-il.

Puis lui aussi eut la même pînsée que le commissaire.

— Quand est-ce qu'elle est arrivée ? demanda-t-il, la mine lugubre.

— Hier matin. Et je ne l'ai pas ouverte. Mais même si je l'avais lue, je n'aurais abouti à rien. La chose était déjà arrivée.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Fazio.

— Pour commencer, dis-moi un truc. Tonnarello est plus proche de Montelusa que de chez nous. Nous, de cet accident ou comme on voudra l'appeler, nous n'avons rien su, donc, je voudrais savoir qui est intervenu.

— Commissaire, là, dans les parages, il y a une caserne de carabiniers. Ils sont commandés par l'adjudant Verruso. Une brave personne. Sûr comme la mort qu'ils se sont adressés à eux.

— Tu peux t'informer quand même ?

— Deux minutes, je vais passer un coup de fil.

Juste pour passer le temps, parce qu'il était sûr que le nom de l'expéditeur sur l'enveloppe était faux, il prit l'annuaire.

De Siracusa Attilio, il n'y en avait qu'un, mais il habitait via Carducci. Il composa le numéro.

— Merde de merde, on peut savoir qui c'est, merde, qui appelle dans ce téléphone de merde ?

Réduit, le vocabulaire de M. Siracusa Attilio, mais sans aucun doute d'une efficacité certaine.

— Le commissaire Montalbano, je suis.

— Et qu'est-ce que ça peut me foutre, merde, *a mia*, à moi ?

Montalbano décida de combattre à armes égales.

— Écoutez, Siracusa, me faites pas chier et répondez à mes questions, autrement je viens chez vous et je vous casse la tronche.

La voix de M. Siracusa se fit d'un coup gentille, cérémonieuse, légèrement reconnaissante de l'honneur.

— Ah, commissaire, vous êtes ? Excusez-moi, mais je viens de rentrer chez moi il y a juste deux heures, j'ai passé toute la nuit réveillé, en vol sur un maudit avion qui venait de l'Inde. Écoutez, vous me croirez pas, mais à dix heures du matin, je me suis embarqué à Bombay et... Mais excusez-moi, quand je me mets à parler... Qu'est-ce que vous voulez de moi ?

— Rien.

— Et qu'est-ce que ça veut dire, merde ! fit M. Siracusa tandis que le commissaire raccrochait.

Fazio revint.

— C'est comme je pensais, commissaire. Sur les lieux, c'est Verruso qui y est allé.

— Ça veut dire que nous, on est hors du coup.

— Si on veut.

— Explique-toi mieux.

— On est à moitié dedans et à moitié dehors, *dottore*. Dehors parce que l'enquête n'est pas la nôtre, dedans parce que nous savons une chose que Verruso ne sait pas. À savoir que ce n'est pas un accident, mais un meurtre. À moins qu'il se soit agi vraiment d'un accident et que ce M. Siracusa soit du genre à voir les choses dans la boule de verre.

— Alors ?

— Nous n'avons que deux voies : ou on prend la lettre, on la brûle et on fait semblant de l'avoir jamais reçue, ou on s'arme de courage, parce qu'il en faut du courage, pour faire un truc pareil, et on envoie la lettre aux carabinieri avec les hommages de la police.

Montalbano demeura pinsif et silencieux. À ce moment, entra Augello, lequel tout de suite s'aperçut que quelque chose ne tournait pas rond dans cette pièce.

— Vous me dites ce qui vous arrive ?

Montalbano lui raconta tout. La conclusion fut qu'Augello, lui aussi, adevint silencieux et pinsif. Mais au bout d'un petit moment, il s'arésolut à parler.

— On peut prendre notre temps sans le faire perdre à Verruso. Il faut que nos rapports avec les carabinieri soient empreints de la loyauté maximum.

— Et comment ? demanda Fazio.

— On commence nous, à bouger, on fait quelques enquêtes, on voit comment ça tourne. Si ça tourne bien, c'est-à-dire si nous comprenons que nous avons quelques cartes en main, on continue, et puis que Dieu pourvoie à éclaircir nos rapports avec la gendarmerie. Mais si, au contraire, on se cogne le nez à un mur...

Il s'interrompt. Montalbano poursuivit pour lui :

— On passe la procédure aux carabinieri qui s'en démerdent eux-mêmes. Mimì, tu m'expliques quel sens a pour toi le terme « loyauté » ?

— Le même sens précis qu'il a pour toi, rétorqua Mimì.

Alors, le commissaire répartit les tâches. L'affaire devait être traitée seulement par eux trois, ce n'était pas le moment de faire du ramdam, il fallait procéder sur la pointe des pieds, sans que le moindre bruit arrive aux oreilles de l'assassin, ou pire, des carabinieri. Fazio devait aller 38, rue de la Madone-du-Rosaire et voir s'il y habitait ou si on y connaissait un certain Attilio Siracusa. Fazio tenta de dire quelque chose, mais le commissaire le coupa.

— Je sais que c'est perdre son temps. C'est un nom inventé, comme l'adresse. Mais il faut le faire.

Quant à Mimì, qu'il se prenne l'enveloppe et aille au bureau de poste. Il ne devait pas y en avoir tant que ça, des gens qui utilisaient l'express de Vigàta pour Vigàta. Il devait se faire donner le reçu, celui rempli par l'expéditeur, et voir si l'employé s'appelait qui s'était présenté au guichet. En passant et en toute amabilité, il devait se faire expliquer comment ça se faisait, putain, qu'une lettre soi-disant express mettait trois jours pour parcourir même pas un kilomètre.

— Et toi ?

— Je vais à Montelusa. Je veux parler avec Pasquano.

— Qu'est-ce que vous faites, maintenant ? Vous vous mettez à casser les burnes aux morts des autres, aussi ?

— Docteur Pasquano, écoutez, non, c'est pour une étude statistique qui m'a été demandée par le ministère et donc...

— Sur le nombre de maçons albanais qui tombent d'un échafaudage chaque année en Italie ?

— Non, docteur, l'étude concerne...

— Écoutez, Montalbano, moi je vais pas me faire baiser par vous. Si vous voulez que je vous dise quelque chose, il ne faut pas me raconter des calembredaines. Parlez clair.

— Écoutez, docteur, nous, à Vigàta, on faisait une enquête sur un vol dans une bijouterie auquel il semble, je dis bien il semble, que Puka était mêlé. Il nous est venu le soupçon qu'il ait pu être éliminé par ses complices, voilà.

Ça marcha. Le Dr Pasquano ne parut plus enragé.

— Bah ! Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Le corps de ce pauvre malheureux ne présentait que des fractures et des blessures compatibles avec une chute d'une vingtaine de mètres. Si ensuite, la chute n'a pas été accidentelle, mais que quelqu'un l'a provoquée, ça, aucune autopsie ne pourra l'établir. J'ai été clair ?

Il émit un petit rire.

— Par ailleurs, pour plus d'informations, pourquoi est-ce que vous vous adressez pas à l'adjudant Verruso ? Vous voulez que je le prévienne que vous enquêtez ?

— Merci, dit brusquement Montalbano en lui tournant le dos pour s'en aller.

La voix de Pasquano le fit se retourner :

— Il y a une chose qui m'a frappé. Et je la dirai aussi à Verruso. Il allait régulièrement chez le pédicure.

Montalbano eut une expression ahurie. Le Dr Pasquano écarta les vras pour signifier que c'était comme ça et qu'il n'y pouvait rien.

Il pensa que, si ça se trouvait, vu l'heure qu'il était maintenant, Nicolò Zito avait grimpé dans son bureau. Montalbano n'avait pas de portable, il s'arrêta donc devant une cabine ou du moins devant une de ces installations découvertes que si tu dois téléphoner pendant qu'il pleut, tu te trempes comme une soupe, à laquelle étaient accrochés deux téléphones. Naturellement occupés. D'un côté, était en train de parler une Noire qui criait comme une folle dans une langue incompréhensible. De l'autre, se trouvait un péquenaud sexagénaire à casquette qui se tenait le combiné collé à l'esgourde et ne parlait pas, ne disait ni oui ni merde, il écoutait seulement. Au bout de cinq minutes, les cris de la Noire devenaient toujours plus enragés, le péquenaud dit « Beh » et continua à écouter. C'était pas mal parti. Montalbano remonta en voiture et s'arrêta devant un autre édicule. Les deux téléphones étaient libres. Il se précipita vers le premier et vit que la petite lumière rouge s'était allumée, l'appareil était hors service. Le deuxième, en revanche, fonctionnait, sauf que le commissaire, après une recherche haletante, s'aperçut qu'il n'avait pas de carte. Tandis qu'il regardait autour de lui pour voir si dans les environs, il y avait un tabac, un type s'approcha de l'autre téléphone et se mit tranquillement à parler. Montalbano se sentit assailli par une rage irrépressible. Pourquoi est-ce qu'il lui en voulait, ce téléphone ? Pourquoi, un instant plus tôt, il disait qu'il ne pouvait pas fonctionner et un instant plus tard, avec un autre, il se mettait à très bien fonctionner ? Il raccrocha le combiné sur la fourche avec tant de force que ledit combiné rebondit, se décrochant. En jurant, le commissaire le raccrocha à sa place et monta en voiture. Il allait démarrer quand il vit que le type qui téléphonait auparavant penchait maintenant le

visage à la hauteur de la vitre. Un quinquagénaire à lunettes, très maigre, une boule de nerfs, l'air sévère.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Que vous soyez mieux élevé.

— Pourquoi, qu'est-ce que j'ai fait ?

— À moi, rien. Mais vous avez failli abîmer un service d'utilité publique. Vous auriez pu le démolir, le téléphone.

Il avait certainement raison. Mais à Montalbano, le prêche ne convint pas. Si ce type voulait chercher querelle, querelle il y aurait. Il rouvrit la portière, descendit lentement de la voiture, se disposa bien solidement sur les jambes, regarda dans les yeux son contemporain.

— Je vous avertis avant que vous fassiez un quelconque geste irréfléchi. Je suis adjudant des carabinieri, dit l'autre.

Montalbano fut atterré. Il manquait plus que ça, une chicorée entre un commissaire de la police d'État et un adjudant des carabinieri. Et pour les séparer, qui est-ce qui interviendrait, les douanes ? Mieux valait clore l'incident.

— Je vous prie de m'excuser, j'étais très nerveux et...

— C'est bon, c'est bon, allez-y maintenant.

— Je peux vous demander quelque chose par curiosité, adjudant ?

— Allez-y.

— Comment vous avez fait, pour parler dans le téléphone cassé ?

— Parler ? Moi, je parlais pas. Je jurais parce que le téléphone ne donnait pas la tonalité. C'est après seulement que j'ai remarqué la lumière rouge.

— Donc, vous aussi, vous étiez énervé ?

— Oui, mais moi, je n'ai pas essayé de casser l'appareil.

— Oui, commissaire, le *dottor* Zito est venu au bureau, il a cassé un vase à fleurs, a jeté à terre quelques papiers et s'en est allé. Quand il lui vient le mal de dents, il devient pire que le Roland furieux.

— Il a dit où il allait ?

— Oui, se jeter à la mer. Il dit toujours pareil. Je crois pas qu'il réapparaisse, parce qu'il s'est fait remplacer par le *dottor* Giordano pour les journaux. Mais, si je puis vous être utile, moi...

La secrétaire de Nicolò était un délice : une belle petite trentenaire qui avait beaucoup de sympathie pour Montalbano.

— Écoutez, à hier soir, Nicolò a fait une belle émission sur les accidents du travail.

— Vous voulez que je vous fasse avoir une cassette ?

— Oui, mais ma demande est un peu plus complexe. Nicolò a monté les images de tous les accidents en les sélectionnant à l'évidence dans un matériel plus ample qu'il avait à sa disposition. C'est ça ?

— Oui, commissaire.

— Maintenant, moi, j'aurais besoin de tout le matériel rassemblé et pas seulement de celui transmis hier soir. Je sais que ce sera long et...

— Mais pas du tout ! sourit la secrétaire. Ce travail de réunion de toutes les émissions sur les accidents du travail, Zito l'avait déjà fait, justement pour choisir les images les plus choquantes. La cassette est aux archives. Il suffit de la copier.

— Il faut longtemps ?

— Dix minutes.

Quand il arriva au commissariat, Fazio et Augello l'attendaient dans son bureau.

— Avant qu'on commence à parler, je dois passer un coup de fil.

Il composa un numéro.

— Docteur Pasquano, Montalbano, je suis. Docteur, je vous en prie, ne vous mettez pas en boule. Juste une question et je vous laisse libre d'éventrer un autre cadavre. Les autres morts d'accidents de travail, ils avaient les pieds propres ?

Tandis que Fazio et Augello le regardaient d'un air ahuri, Montalbano écouta la réponse hululée du docteur, remercia, raccrocha.

— Je vous explique après, dit-il. Fazio, vas-y, toi.

— Il y a pas grand-chose à dire. Le numéro 38 de la rue Madone-du-Rosaire n'existe pas. La rue se termine au 36, c'est une cordonnerie, le propriétaire est...

Il s'interrompt, sortit de sa poche un bout de papier.

— ... Formica Vicenze né de feu Giovanni et Elisabetta...

— Fazio, merde !

Arrêté au milieu de cette crise d'état civil aiguë qui de temps en temps le prenait, Fazio rougit, se remit le papier en poche.

— Personne le connaît, Attilio Siracusa. Ils ne l'ont même pas parmi leurs clients. Je suis allé au numéro d'en face, impair, le 31. Un coiffeur. Ils n'ont jamais entendu le nom de ce Siracusa.

— Et toi, Mimì ?

— Au guichet des envois express, il n'y a qu'une seule employée. Vous voyez ce que c'est, une sorcière ? Dès que je l'ai vue, j'ai eu envie de m'enfuir. En fait, c'est une créature gentille et très douce.

— T'en es tombé amoureux, Mimì ?

— Non, mais on n'en finit jamais de s'étonner en constatant à quel point les apparences sont trompeuses. C'est toi qui avais raison, Salvo, il y en a pas tant que ça, des gens qui utilisent les envois express de Vigàta à Vigàta. Je lui ai fait voir l'enveloppe. Elle s'en souvenait très bien. La lettre a été expédiée par un minot qui était arrivé avec le formulaire déjà rempli et l'argent.

— Et comme ça, on se la fait mettre où je pense, commenta Fazio.

— Et elle t'a expliqué comment ça se faisait que la lettre était arrivée en retard ?

— Ah oui, dit Mimì, il y a eu une grève des Cobas^[5].

— Et qui a expédié la lettre, elle ne le savait pas, dit Montalbano. Donc, une chose est sûre. Le faux M. Siracusa, le crime, parce qu'il s'agit d'un crime, il voulait l'éviter.

— Et l'histoire des pieds, c'était quoi ? demanda Mimì.

Montalbano la leur raconta. Et ajouta :

— Pasquano m'a dit que les pieds des autres étaient normaux, tantôt propres, tantôt sales. Il n'y avait que Puka qui allait chez le pédicure.

— Moi, je le vois pas, un maçon, albanais ou pas, qui aurait l'habitude de...

— ... à moins que, l'interrompit Montalbano, il ne fasse semblant d'être maçon. Qu'a dit à l'instant l'éminent *dottor* Augello ici présent, dans un accès d'originalité bouleversante ? Que les apparences sont trompeuses. Ou mieux : que tout ce qui brille n'est pas d'or. Ou mieux encore : que l'habit ne fait pas le moine.

TROIS

Il s'empiffra d'une énorme assiette de rougets frits, aréussissant à rejoindre une concentration de brahmane hindou, celle qui permet la lévitation, sauf que sa concentration allait en sens contraire, vers l'enracinement plus profond dans le terrain, c'est-à-dire dans le parfum piquant, dans la saveur pâteuse de ces poissons, à l'exclusion totale de tout autre pensée ou sentiment. Même le bruit extérieur de voitures, de voix, de radios et de télévisions à leur volume maximum, il fut capable de le faire disparaître, se créant une espèce de bulle de silence absolu. À la fin, il se leva, pas seulement repu, pas seulement satisfait, mais avec un sentiment de complète euphorie. À peine franchie la porte de la trattoria San Calogero, il manqua être écrasé par une auto qui fonçait, il l'évita à grand-peine en sautant sur le trottoir. Mais l'harmonie entre lui et le chant des sphères célestes s'était brisée d'un coup. Pour se faire passer les nerfs qui lui étaient venus à son premier retour dans le monde après la parenthèse paradisiaque, il adécida de se faire son habituelle promenade le long du môle jusqu'au phare. Là, il s'assit sur son rocher habituel, s'alluma une cigarette et commença à pinser. Bon, toute l'affaire avait commencé avec une lettre anonyme qui annonçait un meurtre qui, ensuite, avait ponctuellement eu lieu. Il était clair qu'il ne s'agissait pas d'un défi de l'assassin à la police, genre « empêchez-moi de le faire si vous en êtes capables », non, l'anonyme non seulement n'était pas l'assassin, mais il avait essayé d'éviter l'homicide. Il n'avait pas eu de chance, sa lettre n'était pas arrivée à temps. Beaucoup plus malchanceux, tout compte fait, avait été le pauvre Albanais, Puka. Qui, à lui, Montalbano, lui semblait pas très catholique. Pourquoi ? Seulement parce qu'il allait chez le pédicure ? Mais ça, c'était une pensée raciste ! Les Albanais devaient être obligatoirement laids, sales et méchants ? Non, il avait été impressionné par le fait qu'un maçon, albanais ou finlandais, aille chez le pédicure. Mais ça, c'était pire : une pensée classiste !

— Mais pourquoi tu ne vas pas chez un pédicure ? lui avait demandé voilà peu Livia en voyant que les ongles de ses gros orteils avaient trop épaissi et se dirigeaient l'un vers le Christ et l'autre vers saint Jean.

Lui, il n'avait pas voulu y aller, il estimait qu'il s'agissait d'un truc de riches ou d'hommes efféminés. Alors, en conclusion, une belle enquête qui naissait d'un préjugé collé par-dessus un autre préjugé !

L'envie de rentrer au commissariat lui passa. Il se sentait comme

creusé de l'intérieur. Il décida que ce n'était pas honnête de faire ce qu'il était en train de faire, à savoir cacher à l'adjudant de carabinieri un élément aussi important que la lettre anonyme. Mais sa nature de flic était comme celle d'un chien, difficile de lui faire lâcher la prise sur l'os qu'il avait mordu. Que faire ?

Il glanda longuement, jetant des graviers contre un bouchon de bouteille qui flottait, mais il n'aréussit pas une fois à le toucher, il s'était levé un petit vent froid qui mettait des dentelles sur la mer. Du cap Rossello arrivaient des nuages noirs, chargés de mauvaises 'ntentions. Il sentit qu'il devait faire quelque chose avant que se déchaîne le déluge, c'était une pénible sensation d'urgence, de hâte. La seule chose à faire était de s'abandonner aux suggestions que son instinct lui avait faites, de se laisser guider par soi-même, de suivre ses propres pas. Il rentra au commissariat et appela Fazio :

— Tu peux te renseigner pour savoir si le chantier est encore sous scellés ?

Il l'était. Donc, il n'y avait pas d'ouvriers au travail, au maximum, ils pourraient rencontrer un gardien.

— Qu'est-ce que vous faites ? Vous y allez ?

— Oui, avant que l'eau arrive.

— *Dottore*, attention de pas vous faire reconnaître. Si Verruso vient à apprendre que vous traînez dans le coin, ça va déclencher un ramdam d'enfer, garanti sur facture.

Pour arriver au lieu-dit Tonnarello, il mit une vingtaine de minutes. Le dernier kilomètre de route était de terre battue, pleine de nids-de-poule. Du haut d'une collinette, il vit un chantier, l'immeuble, ou autre chose qu'ils construisaient au milieu d'une vallée solitaire, sombre, sans un minimum de paysage alentour. Il n'y avait même pas d'autres constructions, il n'y avait pas dans les environs de cultures d'aucune sorte, on voyait des pierres blanches, les épées des agaves, les pieux des figuiers de Barbarie. Qu'est-ce qu'il leur était venu en tête, merde, de bâtir une maison, ou quoi que ce fût, au centre d'une pierraille désolée ? Le lieu paraissait très adapté à un pital pour maladies hautement infectieuses ou une prison de haute sécurité. Le chantier était complètement entouré d'une palissade, haute de plus de deux mètres et faite de planches horizontales clouées sur des poteaux disposés à intervalles réguliers. Au centre du côté qui s'offrait à la vue de Montalbano, il y avait une interruption dans la palissade, très grande, évidemment, il s'agissait d'un accès pour les camions et les ouvriers. Il plissa les yeux pour mieux voir : il y avait bien une ouverture, mais d'un bout à l'autre de cet espace étaient tendues des bandes de Nylon blanc et rouge pour indiquer que l'entrée était interdite. C'étaient les scellés mis sur le chantier, mais ça ne

constituait pas un obstacle. À l'intérieur, juste à côté de l'entrée, il y avait une baraque de tôle, pitchoune, ça devait être une espèce de bureau. Une autre baraque surgissait, elle, sur le côté gauche, appuyée au bâtiment, elle était grande et longue, sans doute un vestiaire pour les maçons. Il resta un moment immobile à observer, mais il ne vit rien bouger, le chantier était certainement désert, à moins que quelqu'un ne se soit mis à dormir dedans une des baraques. Les nuages noirs s'étaient accumulés dans le ciel, au loin il tonnait. Montalbano monta en voiture, suivit la descente, s'arrêta devant l'entrée. Il y avait un grand écriteau expliquant qu'il s'agissait de la construction d'un immeuble à « usage d'habitation » et que le propriétaire était un certain Di Gennaro Giacomo. Suivait le numéro du permis de construire, le nom de l'entreprise chargée du chantier, la Santa Maria d'Alfredo Corso, l'indication du responsable des travaux, l'architecte Mario Mattia Manfredi. Il sortit de la voiture, leva un ruban d'une main et en abaissa un autre du pied, se retrouva à l'intérieur de l'enceinte. Il s'approcha de la porte de la petite baraque, elle était fermée au cadenas, un autre cadenas fermait aussi la porte de la baraque plus grande, sauf que dans celle-ci, il y avait deux fenêtres et l'une était à demi ouverte. Il se mit à marcher tout autour de l'échafaudage et s'aperçut tout de suite de l'endroit où était allé s'écraser le pôvre Puka parce qu'à terre, ils avaient dessiné la forme d'un corps et la poussière, du côté de la tête, était devenue noire de sang.

Il leva les yeux : pile au-dessus, à la hauteur du cinquième étage, une des planches de la passerelle, celle de l'extérieur, manquait. Il baissa de nouveau les yeux et vit la planche brisée en deux morceaux près de la forme du corps. Il s'accroupit, fixa attentivement la ligne de fracture : elle était déchiquetée, irrégulière, ne présentait aucun indice donnant à penser qu'elle avait été faite exprès. Du reste, la planche était vieille. Donc, la scène était censée signifier que comme Puka marchait sur la passerelle, tout à coup, une planche s'était accidentellement cassée et Puka était tombé.

Un moment, raisonna le commissaire, si les choses devaient apparaître comme ça, est-ce qu'ils n'avaient pas imaginé que Puka aurait dû se retrouver sur la plateforme d'en dessous et s'en tirer avec une grande frousse et quasi aucun mal ?

La susdite dynamique avait dû être différente, l'assassin avait sûrement pîné à ce problème, mais il n'y avait pas moyen de le savoir sans monter comme un singe le long de l'échafaudage jusqu'au cinquième. Vous voulez galérer ? « Je vais essayer de savoir ce que les témoins ont raconté aux carabiniers, à travers Fazio qui doit disposer de quelque bon espion chez les gendarmes », songea-t-il.

Ce fut la dernière pensée. Le déluge se déchaîna, brutal, sous forme

d'une chute de grêlons tellement gros que, sur la tête, ils arrivaient comme des caillasses. En jurant, il courut vers la voiture, renjamba les rubans des scellés, ouvrit la portière, entra, mit en marche. Et ne partit pas. Il ne partit pas parce que ses pieds s'arefusèrent d'appuyer sur les pédales, le cul lui pesait sur le siège comme une masse de ciment, tout son corps se rebellait, il ne voulait pas laisser les lieux. « C'est bon, c'est bon », se dit-il à lui-même. Et comme pour montrer à ses pieds et à son cul les intentions qu'il avait, il tourna légèrement le volant vers l'entrée. Aussitôt, il se sentit redevenir normal. La grêle avait augmenté, inutile de mettre en marche les essuie-glaces, ça n'aurait servi à rien. Il avança à l'aveuglette, brisa les scellés avec l'auto, arriva à la hauteur du fenestron à demi ouvert dans la grande baraque. Il se rangea le plus près qu'il put, s'arma de courage, sortit, monta, en glissant et jurant et se salissant, droit sur le capot et se catapulta dedans le fenestron. Il atterrit en se cognant très fort une épaule. De douleur, les larmes lui vinrent aux yeux. Il se releva, complètement trempé. À l'intérieur régnait une obscurité épaisse, l'orage avait fait descendre la nuit à cinq heures de l'après-midi. Voilà, maintenant qu'il avait obéi, que lui suggérait d'autre son corps ? Son corps ne lui suggérait rien de rien. Alors, pourquoi l'avait-il fait arriver là ? Il lui semblait se trouver à l'intérieur d'un tambour sur lequel tapaient des centaines de tambourinaires, c'était la grêle sur le toit de tôle. Assourdi, aveuglé et endolori, les vras tendus devant lui comme un somnambule, il fit trois pas et se convainquit, va savoir pourquoi, que l'intérieur de la baraque était vide. Alors, il marcha rapidement vers la porte et alla cogner violemment la jambe gauche contre le coin d'un banc de bois. Au même endroit exactement où il s'était fait mal, deux jours plus tôt, en glissant dans la salle de bains. La douleur, très aiguë, lui monta au cerveau. À sa grande horreur, il constata qu'il était devenu sourd. Mais comment était-il possible qu'un coup à la jambe fasse perdre l'ouïe ? Puis il se rendit compte que le silence d'aquarium à l'intérieur duquel il s'était retrouvé d'un coup, était dû à un fait très simple : la grêle avait cessé. Il arriva à la porte d'entrée de la baraque, chercha l'interrupteur, le trouva, alluma la lumière. Il ne courait pas le risque que querqu'un la voie filtrer des fenestrons, par un temps si dégueulasse, personne ne s'aventurerait jusqu'à cette horrible pierraille où se dressait le chantier. La baraque était propre, en ordre. Il y avait une longue table, deux bancs, quatre chaises. Au fond, trois petites pièces, qui étaient un retrait et deux douches. Le long du mur sans ouverture était clouée une longue planche munie de portemanteaux. À cinq d'entre eux étaient accrochés des salopettes et des vêtements blancs de plâtre, au-dessus de chacun un clou supportait un casque jaune, les chaussures de chantier étaient à terre au-dessous des vêtements correspondants. Il y avait cinq

portemanteaux occupés, en effet, mais entre le troisième et le quatrième, il y en avait un sans rien accroché, sans casque au-dessus ni chaussures au-dessous. Montalbano songea que ce devait être la place réservée à Puka, les carabiniers devaient s'être emmené toutes les affaires personnelles de l'Albanais. Maintenant, du toit, tombait une espèce de musique légère, il avait certainement commencé à pleuvoir des filets d'eau, des cheveux d'ange. Il alla jeter un coup d'œil dans les deux douches, ne trouva rien. À peine entré dans le cabinet, très propre et net, il lui vint une forte envie de pisser. Par réflexe conditionné, il ferma la porte. En se tournant pour sortir, il vit que la lumière de l'ampoule qui pendait bas au bout du fil électrique produisait un curieux reflet d'arc-en-ciel sur le métal de la porte. Il s'immobilisa un instant pour regarder, assez longtemps pour s'apercevoir que, un peu au-dessus de la hauteur de la tête d'un homme de taille moyenne, il y avait quelques taches marron qui se répartissaient autour d'un creux en demi-lune, creux provoqué par quelque chose de métallique qui avait frappé violemment contre la porte. Il approcha son visage jusqu'à presque les toucher du nez, n'eut plus de doute, c'étaient des taches de sang figé, restées intactes sur la surface de fer troué, si la porte avait été en bois, elle les aurait absorbées. Il s'agissait de taches assez grosses, qui suffisaient pour n'importe quelle analyse. Comment les recueillir ? Il lui fallait forcément retourner dedans la voiture. Il approcha une chaise du fenestron par lequel il était entré, y grimpa, regarda. Apparemment, c'était fini, il ne pleuvait plus. Il se hissa et quand il eut passé la moitié du corps, la grêle reprit, plus fort qu'avant. Le mauvais temps, ou ce qui était derrière celui-ci, lui avait tendu un piège. De nouveau trempé comme une soupe, il monta dans la voiture, il prit dans la boîte à gants un couteau de poche et une vieille enveloppe de plastique qui avait contenu le reçu de l'assurance. Il se les glissa dans la poche, attendit, en fumant, que la grêle passe. Il réussit à se mettre miraculeusement en équilibre sur le capot mais à peine inclina-t-il le corps en avant pour saisir le fenestron de ses mains que les pieds, d'un commun accord, glissèrent et il alla cogner de sous le menton contre le châssis. Tandis qu'il tombait la tête la première entre le capot et les parois de la baraque, il pinça, pour se consoler, que ça se passerait mieux pour lui que pour le pôvre Puka.

Quand il arrêta devant le commissariat ce qui était un curieux amas de boue en mouvement, et non une auto, Montalbano était épuisé. La remontée de la vallée où se trouvait le chantier, le long de la route de terre transformée en marécage, le véhicule tantôt se déportant, tantôt s'envasant, lui avait coûté une peine énorme et en plus, s'étaient aggravées les douleurs à l'épaule et à la jambe. À peine

eut-il reconnu le commissaire dans le débris qui venait d'entrer que Catarella se mit à pousser des cris, on aurait dit une poule qu'on égorgeait.

— Sainte mère, *dottori* ! Sainte mère ! Qu'est-ce qui se passa ? Tout boueux, vous êtes ! Même dans les chiveux, vous avez de la boue !

— Calme-toi, ce n'est rien, maintenant, je vais me laver.

Il n'y eut pas moyen. Catarella courut prendre sous le bras le commissaire qui, inutilement, se dégageait. Ils avancèrent dans le couloir en parfaite harmonie car tous deux, ayant la jambe gauche atteinte, quand ils faisaient un pas, s'inclinaient à gauche en synchronie. En les voyant de dos, Fazio eut du mal à se retenir d'éclater de rire.

Dans les toilettes, pendant qu'il se lavait, Catarella tenait aux épaules Montalbano qui, ne parvenant pas à se faire lâcher la grappe, commença à sentir qu'il lui venait les nerfs.

— *Dottori*, tout trempé, il est votre costume à vous ! Un malaise, il va vous venir ! *Dottori*, je vais vous prendre un cognac ?

— Non.

— *Dottori*, s'il vous plaît, faites-le *pi mia*, pour moi, abuvez-vous une aspirine ! Dans le tiroir je me la garde !

— C'est bon, amène-la-moi.

Il alla dans son bureau, suivi par Fazio.

— Je commençais à m'inquiéter.

— Tu as dit à quelqu'un que j'étais allé au chantier ?

— À personne. Mais si vous aviez tardé encore une demi-heure, je venais vous chercher. Vous avez trouvé quelque chose ?

Il allait le lui dire, mais Catarella arriva avec un verre et l'aspirine dans une main, un biscuit à l'anis dans l'autre.

— Je veux pas du biscuit.

— Oh que si, *dottori* ! D'obligation absolue, c'est ! Si vosseigneurie ne se met pas querque chose dans votre ventre à vous, possible que quand vous vous abuvez l'aspirine, il vous vient un mal de ventre dans votre ventre !

S'armant d'une sainte patience, Montalbano obéit. Ce n'est qu'à la fin de toute l'opération que Catarella s'en fut, rassuré.

— Augello, il est où ?

— *Dottore*, il y a eu une tentative de braquage dans la bijouterie Melluso. Le propriétaire s'est mis à tirer comme un fou, les deux braqueurs se sont enfuis parce qu'ils avaient des faux pistolets, d'après les descriptions des présents, il apparaît que c'étaient deux petites frappes. Conclusion : deux blessés parmi les passants.

— Le bijoutier avait le port d'armes ?

— Oui, malheureusement.

— Les braqueurs étaient des étrangers ?

— Non, heureusement.

En pensée, Montalbano approuva aussi bien le « malheureusement » que le « heureusement ». Ces adverbes étaient plus clairs que n'importe quel long raisonnement.

— Alors ? demanda Fazio qui ne tenait plus de curiosité.

— Alors, je suis arrivé à une première conclusion, dit le commissaire, mais je n'ai aucune envie de te la dire.

— Et pourquoi ? demanda Fazio.

— Parce qu'après, je devrai la répéter à Mimì et ça me fatigue.

Fazio le regarda, alla fermer la porte, revint, se plaça devant le bureau, parla en dialecte pur :

— *Pozzu parlari da omu a omu*, je peux parler d'homme à homme ?

— *Certu*, bien sûr.

— Vous ne devez pas profiter, continua-t-il en dialecte, du fait qu'ici tout le monde vous aime bien et qu'on se met à quatre pattes devant vos caprices. Je suis clair ?

— Oui.

— Alors, vosseigneurie se fait passer la mauvaise humeur due au fait que vous avez dû manger un biscuit à l'anis et vous me racontez ce que vous avez trouvé au chantier. Et si vosseigneurie en a marre de raconter deux fois les choses, ça veut dire qu'au *dottor* Augello, je les dirai moi.

Montalbano se rendit. Il lui fit un compte rendu minutieux de ce qui lui était arrivé, de ce qu'il avait fait, de ce qu'il avait trouvé.

À la fin, il tira de sa poche le sachet de plastique, le tendit à Fazio. Le sang s'était désagrégé et réduit à une ligne de poussière sombre presque invisible le long du bord inférieur de l'enveloppe.

— Garde-la-toi, Fazio. Elle est précieuse. Si le sang appartient, comme j'en suis convaincu, à Puka, c'est une preuve fondamentale.

— De quoi ?

— De la façon dont l'Albanais a été tué. Tu vois, selon moi, Puka a été surpris et frappé par l'assassin pendant qu'il se trouvait aux toilettes à pisser. Puka, déjà en habit de travail, mais encore sans casque de protection, laisse la porte des toilettes ouverte, l'assassin arrive et lui balance un grand coup d'un bout de tube de fer sur la tête. Mais à l'instant où il brandit l'objet contondant, il se referme la porte dans son dos.

— Pourquoi ?

— Parce que l'intérieur du cabinet peut être vu par n'importe qui se trouve à passer devant la porte de la baraque. C'est une sage précaution. Puka tombe mort sur la cuvette, l'assassin le porte dehors pour la mise en scène. Il devait avoir au moins un complice. Avant de donner l'alarme pour le faux accident, ils nettoient soigneusement les toilettes, mais ne voient pas les taches sur la porte, parce qu'ils la

tiennent ouverte durant le nettoyage.

— Mais comment se fait-il que le sang est allé finir là ?

— N'oublie pas que je l'ai trouvé par hasard, attiré par un effet de lumière. L'assassin donne le premier coup et relève en l'air le morceau de tube pour un deuxième coup. Mais il y a peu d'espace, le fer cogne contre la porte fermée, produisant un creux en demi-lune et, sous le choc, le sang qui se trouve sur le tube gicle et va tacher tout autour. Mais d'un deuxième coup, il ne sera pas besoin, Puka a la tête complètement éclatée.

La porte se rouvrit, Augello entra.

— Fazio m'a dit que tu es allé au chantier. Qu'est-ce que tu as trouvé ?

Montalbano se leva.

— À demain, dit-il.

Et il sortit.

QUATRE

Six morts au travail en un mois dans la seule province de Montelusa, ça faisait un beau chiffre. Mais si tu vas par là, il y avait combien d'accidents dans toute l'Italie ? On le savait ? Oui, de temps en temps, quelqu'un les comptait et après se pointait la face compassée du journaliste de la télé qui disait à l'urbi et à l'orbi que ce chiffre était élevé, certes, mais qu'il restait à l'intérieur de la moyenne européenne. Et là-dessus, passons aux nouvelles sportives. Bonjour chez vous. Mais quelle était la moyenne européenne, on pouvait savoir ? Oh que non, monsieur, ça n'était pas dit. Passque cette histoire de la « moyenne européenne » était advenue non seulement un bel alibi, mais aussi un élément de grande consolation. Le chômage avait augmenté de quatre pour cent ? Rien de préoccupant, parce qu'il était juste un peu plus haut, une bêtise, que la moyenne européenne. Les accidents de la route, ça, en revanche, non, là, ils étaient moins nombreux que la moyenne européenne, mais ne vous inquiétez pas, le gouvernement y pourvoierait et donc il y avait un ministre qui avait en tête de faire foncer les voitures minimum à cent cinquante pour que l'Italie devienne aussi compétitive par rapport aux autres pays de cette belle Europe voulue par les banques. Mais d'autre part : pourquoi en était-on venu à les appeler des accidents ? Non, avait bien dit Nicolò Zito : c'étaient des meurtres et c'est comme ça qu'il fallait les considérer. Toutes ces pînées lui passèrent par la tête tandis qu'il s'empiffrait d'un plat de petits poulpes très tendres que lui avait préparé Adelina et le petit peu à peu lui manqua, pour disparaître à la fin complètement. Il se leva de table, débarrassa, se but un café pour faire passer le goût amer qui lui était monté à la bouche. Puis il mit la cassette que lui avait donnée la secrétaire de Nicolò, s'assit et commença à la regarder.

La première mort prise en considération était celle d'un pauvre malheureux tombé dedans un puits noir. La deuxième était celle d'un père de trois minots brûlé vif. La troisième avait été causée par la rupture d'un câble qui tenait une poutre de fer, laquelle avait écrabouillé qui se trouvait dessous. La quatrième était, comment dire, une mort moins imaginative, c'est-à-dire l'habituelle, banale chute d'un échafaudage. Avec la cinquième, il y avait une pointe de fantaisie : un maçon enterré dans une coulée de ciment par un de ses camarades qui ne l'avait pas vu. Comment s'appelait ce roman de l'écrivain italo-américain Pietro Di Donato où était raconté un événement semblable ? Ah, oui, *Christ chez les maçons*. On en avait fait

aussi un beau film. La sixième mort était celle de Puka.

À voir cette espèce de massacre, l'estomac lui était advenu une peste. Il avait besoin d'une pause. Il sortit sur la véranda, la soirée était de toute beauté. Il alla à la plage, se mit à marcher sur le bord de mer, lentement, un pied après l'autre. Il se promena une bonne demi-heure, l'air salé peu à peu lui changea les idées. Il revint chez lui, ralluma la télévision, regarda encore et encore les plans qui montraient Puka mort. Mais, durant la promenade, il devait avoir pris froid parce que l'épaule maltraitée acomença de lui envoyer des élancements de douleur. Il vit et revit une dizaine de fois la scène, en allant en avant et en arrière, s'arrêtant, accélérant, jusqu'à ce que les yeux commencent à se fermer tout seuls. Tout collait parfaitement. Ça devait passer pour un accident ? Et alors, ça ressemblait à un accident. Il confronta la séquence consacrée à Puka avec celle de l'autre maçon tombé lui aussi de l'échafaudage, qui s'appelait Marchica Antonio. Voilà, si on pouvait dire quelque chose, c'était que le corps de Puka, la disposition de ses jambes et de ses bras était tellement comme on s'y attendait que ça semblait faux. Puka était disposé comme peut se l'imaginer un cinéaste pour le tournage d'un plan. Les bras de Marchica, par exemple, étaient invisibles, tous deux sous le corps. En revanche, le bras droit de Puka formait un bel arc au-dessus de la tête et le bras gauche était aligné le long du corps, mais légèrement détaché. Le visage de Marchica n'apparaissait pas parce qu'il était enfoncé dans la terre, Puka lui, se trouvait de profil et on voyait une bonne part de la blessure à la tête. Montalbano n'aurait pas été étonné d'entendre la voix de quelqu'un qui disait : « Silence ! On tourne ! » Mais il se demanda : s'il n'avait pas reçu la lettre anonyme qui le prévenait, aurait-il éprouvé la même sensation de mise en scène, de théâtre ? À la question, il ne sut répondre. Il jeta un coup d'œil à sa montre, il était deux heures. Il éteignit le téléviseur et gagna la salle de bains. L'épaule maintenant lui faisait très mal et il chercha longuement dans l'armoire à pharmacie la pommade qu'un jour Ingrid lui avait passée justement sur la même épaule et qui lui avait fait du bien. Naturellement, il ne la dénicha nulle part. Il alla se coucher et après avoir viré et tourné pour trouver la position la moins douloureuse pour son épaule, il finit par s'endormir.

Ils se trouvaient, Livia et lui, tout au bord d'un précipice, à regarder la mer en dessous. Tout à coup, on entendit un « crac » violent.

— Qu'est-ce que c'était ? se demanda Livia, effrayée.

Et au même moment, ils s'apercevaient qu'ils n'étaient pas sur le bord d'un précipice, mais bien sur un échafaudage de tubes de métal et de planches. Et c'était la planche sur laquelle ils posaient les pieds

qui avait fait ce bruit sinistre.

— Craaaac ! refit la planche en se cassant.

Ils commencèrent à tomber dans le vide. Ils tombaient et tombaient interminablement. Une fois le premier effroi passé, et vu qu'ils étaient précipités dans quelque chose qui ne semblait pas avoir de fond, à la chute, en quelque manière, ils s'habituerent. C'était une descente lente, freinée, comme si la force de gravité avait diminué de moitié.

— Comment ça va ? demanda Montalbano.

— Jusqu'à maintenant, bien, arépondit Livia.

Comme ils étaient côte à côte, ils se prirent par la main. Puis s'étreignirent. Puis s'embrassèrent. Puis acommencèrent à s'enlever leurs vêtements qui continuaient à flotter à leur hauteur. Au bout de cinq minutes qu'ils faisaient l'amour, ils allèrent finir dessus un filet de cirque et continuèrent à le faire en riant jusqu'à ce que querqu'un crie :

— Menottes ! Menottes ! Ces choses ne se font pas en public ! Vous êtes en état d'arrestation !

Celui qui poussait des cris, c'était le même type, cet adjudant qui l'avait réprimandé à Montelusa parce qu'il avait cogné le téléphone. Et il s'aréveilla, en le maudissant.

Une pinsée folle lui vint à l'esprit. Il était quatre heures du matin. Il se leva, passa dans l'autre pièce, composa un numéro de téléphone. La voix endormie et pâteuse de Livia arépondit à la sixième sonnerie, quand déjà le commissaire acommençait à se prioccuper de ce qu'à cette heure, elle ne soit pas encore rentrée chez elle.

— Mais qui est-ce ?

— Salvo, je suis. Tu sais qu'à l'instant, j'ai rêvé de toi ?

— Mais va te faire foutre, sale connard !

Il s'était trompé en faisant le numéro, ce n'était pas la voix de Livia. Mais cela suffit à lui passer l'envie d'appeler le bon numéro. Il gagna la cuisine pour se faire un café et s'aperçut, avec horreur, que dans le bocal, il ne restait qu'un peu de poudre insuffisante même pour une tasse. En jurant, il s'habilla. À chaque mouvement, correspondait une douleur lancinante à l'épaule. Il monta en voiture, conduisit jusqu'au port, où il y avait un bar nocturne. Il descendit, s'envoya un double express serré, s'acheta à tout hasard un hecto de café moulu, alla vers la voiture et se pétrifia. Il l'avait garée à côté de deux poteaux qui soutenaient un grand écriteau, placés à côté de la porte d'un enclos de bois. Comme celui du chantier où il était entré. Et là, c'était aussi un chantier. Il regarda l'écriteau. L'idée qui lui était venue à l'improviste résista au deuxième et au troisième examen. Pourquoi ne pas contrôler ? Ça pouvait être une voie.

Le bras gauche lui pendouillait, inerte, le long du flanc parce que, dès qu'il le bougeait, l'épaule se mettait à lui faire si mal qu'il en poussait des cris de rage. Conduire de Marinella jusqu'au commissariat avait été dur, il descendit de la voiture avec difficulté et Catarella qui, par hasard, se trouvait devant la grande porte, courut à sa rencontre.

— Ah, *dottori, dottori* ! Encore des douleurs, vous avez ? demanda-t-il, en essayant pratiquement de se le charger sur les épaules. Appuyez-vous ! Appuyez-vous ! A *mia*, à moi, les douleurs à la jambe me passèrent ! Maintenant, je suis bien !

— À hier soir, tu es allé chez la vieille ?

— Oh que oui, *dottori* ! Elle me fit faire un cataplasme nocturne de nuit et ce matin de santé parfaite, j'étais !

Qu'est-ce que ça voulait dire ? Le commissaire regarda autour de lui d'un air de conspirateur. Il parla à voix basse.

— Ce soir, tu m'y emmènes ?

Catarella, il en eut le souffle coupé.

— Sainte mère, *dottori*, quel bonheur vous me faites !

— Attention, Catarè, personne doit le savoir.

— Une tombe, je suis, *dottori*.

Il raconta à Fazio l'enregistrement qu'il avait vu. Puis lui dit que, manquant de café chez lui, à quatre heures du matin, il s'était levé et était allé se le prendre au bar du port.

— Et ça, quel rapport ? demanda Fazio.

— Il y en a un. J'avais garé la voiture à côté de deux poteaux qui soutenaient le grand écriteau d'un chantier, tu sais celui où il y a écrit le nom de l'entreprise qui fait les travaux, le permis et le reste ?

— Oh que oui, monsieur. Eh bè ?

— Dans l'enregistrement des, appelons-les comme ça, accidents, ces données n'étaient pas précisées. Tu dois me les procurer, toi.

Il tira de sa poche une feuille, la tendit à Fazio.

— Là, je t'ai transcrit les endroits où ont eu lieu des accidents du travail et les noms des victimes. Je veux tout savoir, les noms des entreprises et des commanditaires des travaux, le numéro des permis de construire... Je me suis bien expliqué ?

— Vous vous êtes expliqué. Mais à quoi ça vous sert ?

— Je veux voir s'ils ont quelques points en commun.

— Ils en ont un, dit Fazio.

— Lequel ?

— La mort.

La porte du bureau fut ouverte avec violence, mais au lieu d'aller battre contre le mur, elle frappa une pile de papiers à signer que Fazio avait placée à terre et rebondit avec la même violence en tentant de se

refermer. Mais la porte n'y arrivait pas, parce que sur le trajet, elle rencontra un obstacle : la face de Catarella. Lequel émit une espèce de hennissement très aigu en se cachant le visage dans la main.

— Sainte Mariiiiiiii ! Le nez je me bugnai !

Quoi ? Un commissariat, ça ? C'était un laboratoire de gags cinématographiques que Charlot ou Ridolini auraient enviés. Montalbano attendit avec une sainte patience que Catarella se tamponne le nez cogné avec un mouchoir.

— *Dottori*, je vous demande pirdon. Mais il arriva un adjudant des carabinieri qui veut parler avec vous pirsonnellement en pirsonne. Il dit que de nom, il s'appelle Verruso.

Verruso ? Mais il s'appelait pas comme ça, l'adjudant chargé de l'enquête sur la mort de Puka ? Et qu'est-ce qu'il voulait, merde ?

— Dis-lui que je suis pas là.

Il s'en repentit immédiatement.

— Non, Catarè, fais-le entrer.

L'adjudant, en uniforme, béret militaire sous le bras gauche, apparut sur le seuil, bras droit tendu.

— Ah, c'est vous ?

Le commissaire, qui s'était levé, resta bloqué à moitié dressé, le bras droit tendu. Parce que l'adjudant était la même personne qui l'avait admonesté à Montelusa pour l'histoire du téléphone. Et c'était le même personnage – mais cela Verruso ne le savait pas – qui lui était apparu en rêve et l'avait aréveillé pendant qu'il faisait l'amour avec Livia.

Puis le photogramme se remit en mouvement, Montalbano contourna le bureau, l'adjudant avança de quatre pas, les deux mains enfin se serrèrent. Chacun des deux exhiba un sourire authentique comme une Rolex fabriquée à Naples.

Ils s'assirent.

— Je peux vous offrir quelque chose ?

— Non.

Et il se passa bien dix secondes avant qu'il ajoute :

— ... Merci.

Sainte mère, qu'il était grossier, cet homme ! Montalbano adécida de ne pas poser de questions, qu'il se fasse chier, l'autre, à commencer la discussion.

— Excusez-moi, *dottore*, mais vous êtes en train d'enquêter sur Pashko Puka ?

— Sur qui ?

Il se félicita, l'ébahissement lui était venu juste comme il faut. Mais ce fut peut-être une erreur, parce que l'adjudant le fixa et passa à l'attaque directe.

— Monsieur le commissaire, je vous en prie. J'ai parlé avec le

Dr Pasquano, lequel m'a dûment informé que vous êtes venu le trouver, vous lui avez demandé les résultats de l'autopsie et vous lui avez dit aussi que Puka était peut-être impliqué dans certains vols.

Montalbano se vit perdu. Ce très grand cornard de Pasquano l'avait trahi. Et maintenant, qu'est-ce qu'il lui racontait, à l'adjudant ?

— Voilà, il nous est arrivé des rumeurs, mais seulement des rumeurs, attention, selon lesquelles cet Albanais, avec d'autres éléments de la pègre locale, aurait participé...

— Je comprends, l'interrompit Verruso sèchement.

Montalbano se sentit la bouche asséchée comme s'il avait mangé un fruit vert. Il crevait les yeux que l'adjudant s'énervait, il ne le croyait pas.

— Rien que des rumeurs ?

— Oui, adjudant, rien que de vagues rumeurs.

— Et du courrier, non ?

Si ce type lui avait tiré dans la tête, Montalbano aurait été moins surpris. Qu'est-ce que ça voulait dire, cette question ? Où est-ce qu'il voulait en venir ? En tout cas, Verruso se révélait très dangereux. Tandis qu'il se pressait la coucoude pour trouver une réponse, le carabinier avait ouvert une poche de sa veste, en avait tiré une lettre et l'avait posée sur la table. Montalbano la fixa et se pétrifia : c'était exactement la même que celle qu'il avait reçue.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il, feignant l'étonnement mais cette fois, l'interprétation fut dans le registre comique.

Mais l'adjudant n'avait manifestement pas envie de perdre son temps.

— Vous devez le savoir. Vous avez reçu la même.

— Excusez-moi, mais à vous, qui vous l'a dit ? Est-ce que, par hasard, vous auriez une taupe dans mon commissariat ? demanda Montalbano en élevant la voix.

— Je vous conseille de lire la lettre.

— C'est inutile, si vous soutenez que j'ai reçu la même, rétorqua le commissaire en tentant de donner à ses paroles une intonation sarcastique.

— Dans celle-ci, il y a un post-scriptum.

Il y en avait bien un. Et il disait comme ça :

JE VOUS AVERTIS QUE J'ENVOYAI LA MAÎME LETTRE AU COMMISSAIRE MONTALBANO SI JAMAIS VOUS VOUDRIÉ FAIRE LE MALIN.

Le silence tomba.

— Alors ? demanda Verruso.

Le commissaire soupesa la situation. Il ne faisait aucun doute qu'il avait mal agi, son devoir était de remettre la lettre aux carabiniers et de se retirer. Mais, s'il admettait l'avoir reçue, il se pouvait que

l'adjudant le dénonce au questeur et alors, ça déclencherait un ramdam de tous les diables.

Et Bonetti-Alderighi, M. le Questeur, ne perdrait pas l'occasion d'avoir sa peau, de le faire radier de la police. Il avait commis un délit, y avait pas à tortiller. Et bon, s'il devait payer, il paierait.

— Je l'ai reçue, dit-il à voix si vasse que quasiment, il ne s'entendit pas lui-même.

L'adjudant, lui, l'avait très bien entendu.

— Vous auriez dû la faire parvenir immédiatement à mes supérieurs, vous le savez ?

Il prenait le même ton de voix 'ntipathique que quand il l'avait réprimandé pour le téléphone. Le même qu'il avait utilisé dans le rêve en l'empêchant de finir de faire l'amour avec Livia. Ce fut surtout ce souvenir qui lui fit monter le sang à la tête.

— Je le sais, je n'ai pas besoin qu'on m'apprenne mon métier.

Il ouvrit un tiroir, prit la lettre, la jeta sur celle de Verruso.

— Prenez-la-vous et lâchez-moi tout de suite la grappe.

Verruso ne bougea pas et ne parut pas même vexé.

— Et il n'y a rien d'autre ?

— Qu'est-ce que vous voulez qu'il y ait ?

— Pardonnez-moi, *dottore*, mais je ne suis pas convaincu.

— Et pourquoi ?

— Parce que ça ne cadrerait pas avec votre manière d'agir. J'ai beaucoup entendu parler de vous, de ce que vous avez l'habitude de faire, de votre façon de penser. Et donc, je suis convaincu que vous, dès que vous avez reçu la lettre, vous ne vous êtes pas limité à la mettre dans un tiroir. Et même, étant donné qu'on est sur ce sujet...

Il s'interrompit, se pencha en avant, prit l'enveloppe adressée à Montalbano, la lui tendit.

— Faites-la disparaître. Il vaut mieux que mes supérieurs ne sachent rien de cette histoire.

Et cela voulait dire que Verruso voulait jouer à cartes découvertes, sans tricheries et sans pièges. Cet homme méritait confiance et respect.

— Merci, dit-il.

Il prit l'enveloppe, la remit dans le tiroir.

— Vous me dites ce que vous avez trouvé dans le chantier ? balança à brûle-pourpoint l'adjudant.

Montalbano le fixa, admiratif.

— Comment vous faites pour savoir que je suis allé au chantier ?

— J'y étais, moi aussi, dit Verruso.

CINQ

La première sensation que Montalbano éprouva à ces paroles fut d'affront, carrément de vergogne. Pas pour avoir été découvert pendant qu'il faisait une chose contre la loi, mais parce que si ce type avait vu tout le ramdam qu'il avait combiné, jusqu'à tomber la tête dans la boue, sûrement, il s'était roulé par terre de rire à ses dépens. Il fixa l'adjudant dans les yeux, mais n'y découvrit ni ironie ni amusement. La deuxième sensation fut une espèce de somatisation par laquelle l'épaule lui infligea, dans une succession rapide, des élancements très aigus.

— Vous m'avez suivi ?

— Je me serais jamais permis. Le fait est qu'il m'était venu en tête de faire un examen sérieux du chantier, mais j'ai vu votre auto et...

— Comment vous avez fait pour savoir que c'était mon auto ?

— Parce que je l'avais déjà vue à Montelusa quand nous avons eu cette... en somme, cette discussion. Et moi, un numéro de plaque, je me l'oublie jamais.

Une bonne nature de flic, ça, c'était hors de discussion.

— Mais comment se fait-il que je ne vous aie pas vu ?

— J'ai garé ma voiture hors de la clôture, de l'autre côté du chantier. Je vous ai vu entrer dans la baraque par le fenestron. Et je me suis caché.

— Excusez-moi, mais pourquoi ? Vous pouviez très bien vous présenter devant moi comme vous avez fait cette nuit et...

— Moi ?! Cette nuit ?! le reprit Verruso, complètement ahuri.

Montalbano se reprit à temps.

— Non, excusez-moi, je voulais dire ce matin et pas cette nuit.

— Parce que je ne voulais pas vous déranger. Je ne voulais pas vous distraire. À un certain moment, je suis monté sur le coffre de votre auto et j'ai regardé dedans la baraque. Excusez-moi pour la comparaison, mais vous aviez l'air d'un chien, un chien de chasse à l'arrêt.

On frappa. Fazio entra et s'arrêta sur le seuil, déconcerté.

Il ignorait la visite de Verruso.

— Bonjour, dit-il, très, très froid.

— Bonjour, répondit l'adjudant sans enthousiasme.

— Je repasse plus tard, dit Fazio.

— Attends, dit Montalbano. Amène-moi cette enveloppe que je t'ai donnée à garder. Je veux la montrer à l'adjudant.

Fazio blêmit comme si on l'avait offensé à mort, il ouvrit la

vouche, la referma, tourna le dos, disparut. Le commissaire raconta à Verruso ce qu'il y avait à raconter. Il y mit une dizaine de minutes et Fazio n'était toujours pas revenu. Puis, enfin, on entendit frapper et Fazio apparut, la mine désolée. Il écarta dramatiquement les vras, secoua la tête.

— Je ne la trouve plus, dit-il. J'ai remué ciel et terre.

Et puis, tourné vers l'adjudant :

— Je suis désolé.

— Je comprends, dit Verruso.

Montalbano se leva.

— Allons par là, je vais t'aider à la chercher. Excusez-moi, adjudant.

À peine hors de la pièce, il agrippa Fazio par un bras, le soulevant quasiment de terre, le poussa en avant.

— Qu'est-ce qui te prend, merde ? dit-il à voix basse.

— *Dottore*, moi, à ce type, je la lui donne pas. L'enveloppe est à nous !

— Tu as cinq minutes, juste pour donner à Verruso l'idée que nous l'avons cherchée pour de bon. Moi, je vais me fumer une cigarette devant l'entrée.

Il était furieux contre Fazio. Mais d'un autre côté, si l'adjudant ne s'était pas arévéélé un homme vrai, est-ce que, lui, il n'aurait pas réagi de la même manière, en niant aussi avoir reçu la lettre anonyme ?

— La voilà, dit Fazio, et il s'en retourna, lugubre, dans son bureau.

Montalbano se finit la cigarette et puis alla chez l'adjudant.

Ce dernier prit l'enveloppe que lui avait tendue le commissaire et se la mit en poche sans même la regarder, presque comme une chose sans importance.

— Attention, adjudant, que s'il se démontre que le sang est de Puka, ça veut dire que...

— Soyez tranquille, *dottore*. Je vais le faire examiner en même temps que l'autre.

L'autre ?!

— Vous voyez, *dottore*, daigna expliquer Verruso, quand vous avez quitté le chantier, moi, j'ai fait venir deux de mes hommes. Nous avons regardé avec attention dans le cabinet et dans la partie postérieure de la cuvette, nous avons trouvé des taches de sang qui avaient échappé au nettoyage des assassins. Parce que, à tuer Puka, il n'y a pas eu qu'un seul homme, vous n'êtes pas d'accord ?

— D'accord, consentit Montalbano, l'air concentré.

Cet adjudant Verruso voulait jouer avec lui au chat et à la souris. Mais Verruso était-il si sûr d'être le chat ? Et où était-il arrivé, dans l'enquête ? Quel *patangelo*, quelle avance avait-il pris ? *Patangelo*, avance ? Et qu'est-ce que c'était, une compétition entre la police et les

gendarmes ? Mais que le problème, ils se le démerdent, les carabiniers, qu'ils se le tapent, eux !

— Bien, dit Montalbano d'un air de liquider l'affaire. Maintenant, si vous permettez, je dois m'occuper...

Il se leva, lui tendit une main. L'autre la fixa comme s'il n'avait jamais vu de main de sa vie et resta assis.

— Peut-être que vous n'avez pas compris, dit-il.

— Qu'est-ce que j'aurais dû comprendre ?

— Que je suis là pour vous dire... pour vous demander si vous voulez bien me donner un coup de main... pas officiellement, s'entend.

Montalbano ne put s'empêcher de rigoler. Quel malin, l'adjutant. Lui, Montalbano, il allait résoudre l'affaire, et c'est l'autre qui s'en prendrait le mérite.

— Et pourquoi, je devrais ?

— Parce que je suis en train de mourir.

Comme ça, simplement.

— Vous galéjez, hein ?

— Non. J'ai un cancer qui est en train de me manger vivant. Moi, je suis seul, ma femme est morte voilà trois ans, nous n'avons pas eu d'enfants. L'unique raison de mon existence est ce que je fais, envoyer en prison ceux qui se le méritent.

— Vos supérieurs sont au courant ?

— Non. Mais les médecins m'ont dit que je pourrai tenir comme ça encore un peu, disons, une à deux semaines, puis il va falloir m'hospitaliser, je vais devoir me soumettre... En somme, je crains qu'avec le peu de temps qui me reste, je n'arriverai pas à faire grand-chose. Mais si vous... En tout cas, quelle que soit votre décision, je vous prie de ne parler à personne de ma maladie.

— Vous avez un motif particulier d'intérêt pour cette affaire ?

— Absolument pas. Mais je n'aime pas laisser les choses pas terminées.

Admiration. Non, beaucoup plus : respect. Pour le courage serein, pour la tranquille détermination de cet homme. Une fois, il avait lu un vers qui, plus ou moins, disait que la pensée de la mort aide à vivre. Bon, la pensée peut-être, mais la certitude de la mort, sa présence quotidienne, sa manifestation journalière, son tic-tac atroce – oui, parce qu'en ce cas, la mort était un réveil qui sonnerait non l'heure de se lever, mais celle du sommeil éternel –, tout cela n'aurait-il pas provoqué en lui, Montalbano, une terreur indicible, insupportable ? De quoi était fait l'homme qui se trouvait devant lui ? Non, réfléchit-il, il est fait de chair, comme *a mia*, comme moi. Parce que, arrivé à la conclusion, au point final, il n'y avait pas d'homme qui ne se retrouvait une force inespérée et miséricordieuse.

— D'accord, dit-il.

Et il se rassit.

— Merci, dit l'adjudant Verruso.

Montalbano se releva aussitôt.

— Excusez-moi un instant.

D'un coup, en traître, il s'était senti se bloquer la gorge, encore un peu et les larmes allaient lui venir. Il alla aux toilettes, se but une gorgée d'eau, se lava le visage. En revenant, il se présenta sur le seuil de Fazio.

— T'en es où, de ces recherches ?

— Je suis en train de les faire, arépondit Fazio, revêche et le visage sombre.

L'histoire de l'enveloppe, il n'avait pas aréussi à se l'avalier.

« Et encore, tu sais pas ce qui t'attend », rigola intérieurement le commissaire. Il s'assit au bureau. Verruso, depuis qu'il était entré, se trouvait toujours dans la même position, les chaussures l'une à côté de l'autre et parfaitement alignées.

— Vraiment, vous ne voulez rien ? Un café, une boisson ? demanda Montalbano, surtout pour voir s'il réussissait à le secouer de cette immobilité.

— Non, merci.

Au moins, cette fois, il avait dit tout de suite « non ». Montalbano attaquait sans plus tarder.

— Vous, vous avez quoi, comme cartes en main ?

— Pas grand-chose. Pashko Puka habitait à Montelusa dans une maison de quatre étages qu'on comprend pas comment elle s'est pas encore écroulée. Un nid à punaises. Y dorment des Albanais, des Kurdes, des Arabes, des Kosovars. Au moins quatre par chambre.

— Ils l'ont squattée ?

— Mais jamais de la vie ! La maison appartient au conseiller communal Quarantino Francesco, qui est de droite et contre l'immigration. Mais comme c'est un homme généreux, ainsi qu'il le répète à chaque occasion, sa maison, il l'a cédée à ces malheureux jusqu'à ce qu'ils soient chassés. À trois cent mille lires mensuelles par personne. Mais Puka payait la chambre un million et demi, parce qu'il y restait seul et il avait des toilettes privées, avec une espèce de douche rudimentaire. Et c'est très étrange, il s'accordait un luxe qu'il n'aurait pas pu se permettre avec la paie qu'on lui donnait.

— Si c'est ça, il s'accordait d'autres luxes. Le pédicure, juste pour donner un exemple.

L'adjudant devint pinsif.

— Eh oui. J'ai pu voir le cadavre nu. Très propre. Cette partie du corps qui d'habitude n'est pas exposée au soleil était très blanche, de même que les zones du torse et des épaules protégées par le tricot. J'ai

ressenti une impression curieuse.

Il parut un peu perdu, ne poursuivit pas.

— Dites-la-moi.

— Vous savez, *dottore*, moi, je ne me fie pas à mes impressions.

Et moi, oui, pensa Montalbano.

— Dites-la-moi, répéta-t-il.

— Je ne sais pas, il m'a semblé que ce cadavre était formé de morceaux appartenant à deux hommes différents.

— Et peut-être s'agissait-il de deux hommes différents.

L'adjudant comprit au vol.

— Vous pensez que Puka n'était pas ce qu'il voulait sembler ?

— Exactement. Que disent ses papiers ?

— Nous ne les avons pas trouvés. Ni dans sa chambre, ni dans les vêtements qu'il portait le jour où on l'a tué.

— Donc, ils les ont emportés. Ils ne voulaient pas qu'on l'identifie.

— Mais nous l'avons identifié !

— À moitié. Le maçon. À propos, vous êtes sûr, par exemple, qu'il s'appelait comme ça ?

— La seule chose sûre, c'est la mort.

Ça lui avait échappé. Il sourit, Verruso, de lui-même. Un sourire sans lèvres, une fente dans le visage. Il poursuivit :

— Le propriétaire de l'entreprise pour laquelle il travaillait, qui, par ailleurs, est sans antécédents judiciaires et jouit d'une excellente réputation, a enregistré les renseignements d'identité d'après ses permis de séjour et de travail. Mais il se souvient que le jour où Puka s'est présenté, il avait en main un passeport.

— Et combien ils sont, les immigrés qui arrivent avec un passeport en règle ? Il doit pas y en avoir beaucoup.

— En effet. Mais Puka était l'un d'eux.

— Vous avez interrogé quelqu'un qui le connaissait ?

— Pour interroger, j'ai interrogé. Mais personne ne m'a dit avoir échangé avec lui plus qu'un simple bonjour. Il ne se confiait à personne. Non qu'il ait été désagréable ou arrogant, pas du tout. Mais il était comme ça, de caractère. Dans sa chambre, quand même, il y avait quelque chose qui ne collait pas. Ou plutôt, il n'y avait pas.

— C'est-à-dire ?

— Il n'y avait pas une lettre de son pays. Pas une photographie. Se pouvait-il qu'il n'ait personne en Albanie ?

— Vous savez s'il avait une femme, ici ?

— On ne l'a jamais vu s'emmener une femme dans sa chambre, ni de jour ni de nuit.

— Il pouvait être homosexuel.

— C'est possible, certainement. Mais tous ceux avec qui j'ai parlé l'ont exclu.

La question lui partit non de la tête, mais directement des lèvres, comme suggérée.

— Comment parlait-il ? Ses collègues de travail ont compris d'après l'accent de quelle partie de l'Albanie il était ?

L'adjudant lui lança un regard admiratif.

— D'après les documents présentés à l'entreprise, il devait être natif de Valona. J'ai aussi demandé aux autres Albanais quel accent il avait et ils n'ont pas su me le dire. Du reste, le même Puka, une des rares fois où il a échangé quelques mots avec ses compatriotes, a dit qu'auparavant, sous le gouvernement communiste, il avait longuement séjourné en Italie.

— D'après ce que je me rappelle, à cette époque, l'Albanie ne donnait pas d'autorisations ni d'entrée ni de sortie.

— Je m'en souviens aussi. À moins que ce Puka n'ait été membre du corps diplomatique, habitué à une certaine aisance. Puis il tombe en disgrâce et est contraint d'émigrer pour se gagner son pain. Et ceci explique que j'aie trouvé dans sa chambre deux costumes élégants, des chaussures de marque et des sous-vêtements de bonne qualité.

— Mais les sous, comment il se les gagnait ?

— Certainement pas en faisant le maçon.

— Nous sommes à un point mort.

— Du décès de Puka, j'ai averti le consulat et l'ambassade pour communiquer la nouvelle aux parents éventuels en Albanie. Le consulat m'a envoyé un fax ce matin même. Ils font des recherches et me tiendront au courant. Peut-être que pour finir, quelque chose apparaîtra.

— Espérons-le. On vous a dit comment l'accident est arrivé ?

— Il n'y a pas de témoins.

— Comment ?!

— Le directeur des travaux, l'architecte Manfredi, m'a dit que, ce matin-là, on avait prévu une équipe de six hommes. Quand trois d'entre eux, et précisément...

Il tira un bout de papier de sa poche.

— ... Cavaleri Amadeo, Dimora Stefano et Micciché Gaetano, sont arrivés au chantier, la première chose qu'ils ont vue, ça a été le corps de Puka qui, manifestement, était arrivé en avance. Ce qui a été confirmé par le gardien.

— Il a vu autre chose, le gardien ?

— Rien. Il est allé dormir parce qu'il n'avait pas fermé l'œil à cause d'un mal aux dents.

— Comment il était arrivé, l'Albanais ?

— Sur la motocyclette que nous avons retrouvée sur les lieux : les trois maçons, eux, sont venus dans une seule auto, celle de Dimora.

— Il en manque deux.

— Exact, un Roumain, Stefanescu Anton, et un Algérien, Ahmed ben Idris, se sont présentés au travail cinq minutes après sur la même motocyclette.

— Qui vous avertit ?

— Dimora, il est venu avec sa voiture.

— Eux, les maçons, quelle explication ils donnent ? Parce que Puka, si la planche s'était brisée sous ses pieds, aurait dû tomber à l'intérieur de l'échafaudage, c'est-à-dire sur la passerelle du dessous, sans se faire très mal.

— Moi aussi, j'ai raisonné comme vous. Mais ils m'ont expliqué que Puka, probablement, à ce moment, était penché vers le monte-charge, le ventre appuyé à la rambarde. En entendant la planche céder, il s'est poussé instinctivement de tout le corps en avant, se déséquilibrant et se précipitant hors de l'échafaudage. Il ne devait même pas avoir le casque attaché parce qu'il l'a perdu pendant la chute. Et c'est une reconstruction logique.

Montalbano remarqua que le front de l'adjudant avait pris une curieuse luminosité. Ce type commençait à suer, il ne bougeait pas, ne faisait pas un geste.

— Les autres maçons de l'équipe, ils sont sans antécédents judiciaires ?

— Tous. Mais ça, *dottore*, vous le savez mieux que moi, ne signifie absolument rien de rien.

— Eh oui. Je vois que cet entrepreneur... comment s'appelle-t-il ?

— Corso Alfredo.

— Ce M. Corso embauche beaucoup d'immigrés. Dans ce cas précis, sur six maçons, trois sont étrangers.

— Tous en règle. C'est un homme charitable et scrupuleux. Il m'a expliqué que lui aussi a été émigré, en Allemagne, et donc il comprend certaines situations.

Il se leva d'un coup. Maintenant son visage était trempé de sueur.

— Vous vous sentez mal ?

— Oui.

Montalbano se leva lui aussi.

— Je peux faire quelque chose ?

— Non, merci. Écoutez, il vaut mieux que moi, je ne me montre plus ici, et il ne me paraît pas opportun que vous veniez chez nous. Téléphonez-moi, demain même, et nous fixerons un rendez-vous. Je vous remercie pour tout.

Il lui tendit la main, le commissaire la lui serra. Mais à peine eut-il fait un pas vers la porte, qu'il chancela, perdit l'équilibre. Montalbano bondit, le prit par l'épaule.

— Vous n'êtes pas en mesure de conduire. Je vous emmène, moi.

— Non, merci, dit fermement Verruso. Il suffira que vous

m'accompagniez à la voiture.

Il s'appuya au bras du commissaire. Ils sortirent de la pièce, traversèrent le couloir, se dirigèrent vers la porte d'entrée. Catarella, à se les voir passer devant lui, ouvrit grands la bouche et les yeux et laissa tomber le combiné qu'il tenait en main. On aurait dit le ravi de la crèche, l'inévitable berger qui lève les bras au ciel devant la grotte où est né l'Enfant Jésus. Montalbano attendit que l'adjudant monte en voiture et parte. Puis il rentra. Catarella ne s'était pas encore repris, c'était une statue de sel.

SIX

L'heure de manger était arrivée et Fazio ne s'apprésentait toujours pas. Étant donné que la porte du bureau était restée ouverte, il l'appela à grand cri. Fazio arriva en courant, mais s'arrêta sur le seuil, passa seulement la tête dedans la pièce de son supérieur et regarda tout autour de lui précautionneusement, comme si l'adjutant s'était caché et pouvait réapparaître d'un coup. À Montalbano vint en tête de lui lancer la fameuse réplique des frères De Rege :

« Avance, crétin ! »

Mais il se retint, ce n'était pas le moment d'en rajouter des louches sur la mauvaise humeur de Fazio.

— Alors ? Tu n'as toujours pas fini ?

— Oh que oui, *dottore*, je finis voilà une demi-heure.

— Et pourquoi t'es pas venu avant ?

— J'avais peur de faire de mauvaises rencontres.

Quel parti prendre ? L'insulter ? Ou faire mine de rien et attendre une autre occasion ? Il choisit cette seconde route, comme si l'autre n'avait pas fait le malin. En attendant, Fazio avait placé sur la table le bout de papier qu'il lui avait donné.

— Regardez-vous-le.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— *Dottore*, en général, regarder, ça veut dire regarder. En ce cas, c'est pareil.

Fazio l'avait décidément mauvaise. Mais cette fois, le commissaire réagit.

— Si tu me présentes pas tes excuses d'ici cinq secondes, je te prends à coups de pied au cul. Et je m'en fous si tu me dénonces au questeur, au syndicat, au président de la République et au pape.

Il le dit à voix vasse et Fazio comprit qu'il avait poussé mémé dans les orties.

— Je vous présente mes excuses.

— Allez, parle, ne me fais pas perdre mon temps.

— Il y a un point de contact entre deux des six accidents. Celui qui est mort écrasé par la poutre de fer et l'Albanais travaillaient pour la même entreprise, la Santa Maria de Corso Alfredo.

— Il y avait le même directeur des travaux ?

— Oh que non.

Et il n'ajouta rien d'autre. Il était très, très froid, Fazio. Au bout d'un instant, il demanda :

— Vous avez d'autres ordres ?

— Non. Je voulais t'avertir que nous ne nous occupons plus de la mort de l'Albanais. Cette affaire revenait à l'adjudant et nous avons eu tort de nous en mêler. D'accord ?

— Comme vous voulez. Et de ce bout de papier, qu'est-ce que j'en fais ? dit-il en reprenant le feuillet sur la table.

— Tu t'en torches le cul. Je vais manger.

Catarella courut derrière lui, l'arrêta à la porte, parla d'un air de conspirateur.

— Qu'est-ce que c'est, un de vos parents à vous, *dottori* ?

— Qui ?

— L'adjudant.

— Mais qu'est-ce que tu vas chercher !

— Alors, je dimande pardon, pourquoi que vous étiez avec votre bras à vous dans celui de lui ?

— Catarè, moi, ce matin, en descendant de la voiture, je me suis pas appuyé à toi ?

— Vrai, c'est.

— Et alors, on est parents, nous deux ?

— Sainte Marie ! Vrai, c'est ! *Dottori*, personne au monde essplique les choses aussi bien que vous les savez esspliquer bien, vosseigneurie !

Mais il y repinsa tout de suite.

— Mais, *dottori*, l'adjudant descendait pas de sa voiture à lui ! Là, c'est une histoire différente !

Il se levait de table, repu et satisfait, quand il se vit apparaître Mimì devant lui.

— Je t'ai pas vu de toute la matinée.

— Cette nuit, il y a eu un cambriolage avec effraction, mais ce n'était ni un cambriolage ni une effraction.

— Et qu'est-ce que c'était ?

— Une tentative d'escroquer l'assurance.

— Tu es venu pour me dire ça ?

— Non, pour manger. Mais je veux approfiter.

— Alors, parle parce que j'ai envie d'air marin.

— Je suis passé au commissariat.

— J'ai compris. Fazio t'a parlé de l'adjudant.

— Oui.

— Mimì, j'ai essayé de lui expliquer la situation, mais il ne veut pas entendre. Ce maréchal Verruso est venu me voir, il avait appris du Dr Pasquano que je m'occupais de l'Albanais. J'ai essayé de lui raconter la petite histoire que nous le pensions impliqué dans certains vols, mais il n'a pas marché. Alors, je lui ai dit la vérité, la lettre anonyme, tout. Il ne m'a pas fait d'histoires, ne s'est pas mis en colère,

n'a pas menacé, il m'a juste prié gentiment de me retirer. Et je le lui ai promis. Voilà tout. Et fais attention qu'il pouvait nous emmerder sérieusement. C'est nous qui avons tort, Mimì, et il n'en a pas profité. Essaie de le faire comprendre à cette tête de Calabrais de Fazio.

Tandis qu'il commençait sa promenade méditative et digestive vers le phare, il pensa que maintenant, il était seul à mener l'enquête, en la cachant même à Mimì et Fazio. Il ne pouvait risquer de trahir ce que Verruso lui avait confié. Il resta une petite demi-heure sur un rocher à réfléchir. Puis il rentra à son bureau, consulta l'annuaire et passa un coup de fil. On lui arépondit que M. Corso était au bureau et qu'il pouvait lui accorder un quart d'heure, s'il y allait tout de suite, étant donné qu'après, il devait foncer à Fiacca.

Alfredo Corso était un sexagénaire à grosse face rougeaude, sans une ride. Il avait l'œil bleu clair et devait être pirsonne d'humeur raisonnable. Il ne devait pas aimer Montalbano parce qu'il l'agressa dès qu'il fut entré.

— Qu'est-ce que vous voulez de moi ? Je n'ai pas le temps de parler.

— Moi non plus, répondit le commissaire. Je viens pour cet Albanais mort sur votre chantier.

— Et où sont les douaniers, hein ? Et la garde forestière, hein ?

— Je n'ai pas compris.

— Mais comment, de l'accident, c'est pas les carabiniers qui s'occupent ? Maintenant, la police s'y met ?

— Non, écoutez, je ne viens pas pour l'accident, mais parce que Pashko Puka était suspecté de vol.

Alfredo Corso le fixa et éclata de rire.

— Vous trouvez ça amusant ?

— *'Un ci criu*, j'y crois pas.

— Vous avez parfaitement le droit de ne pas y croire... pourquoi vous n'y croyez pas ?

— Parce que moi, mon cher, les personnes, je les acomprends au premier coup. Il me suffit de les fixer une fois et je sais même ce qu'elles pensent. Et Puka, pôvre, ce n'était pas un homme qui se serait mis à voler.

— Votre intuition ne vous a jamais trompé ?

— Jamais. Ceux qui veulent besogner avec moi, je me les choisis en personne d'homme à homme. Je n'ai jamais failli.

— Même avec les étrangers ?

— Les étrangers, mon cher, qu'ils aient la peau noire ou qu'ils l'aient jaune, c'est toujours des hommes, comme *a mia*, moi, et comme vous. Il n'y a pas de différence.

— À propos, vous faites travailler beaucoup d'immigrés et...

Le visage de Corso s'alluma comme une allumette.

— Il faut qu'ils meurent de faim ?

— Non, monsieur Corso, moi...

— Il faut les obliger à voler ? À dealer ?

— Écoutez, monsieur Corso...

— À vivre sur les radasses ?

Montalbano garda le silence, il avait compris qu'il n'y avait pas moyen, il fallait le laisser se soulager.

— À vendre leurs enfants ? Dites-moi, vous.

— Vous êtes croyant ?

La question du commissaire prit Corso par surprise.

— Qu'est-ce que ça vient faire, putain, si je suis croyant ou pas ? Non, je suis pas croyant. Mais il m'a suffi de vivre comme émigré presque trente ans en Belgique et après en Allemagne pour comprendre ces gens qui partent de leur terre parce qu'ils ont pas le choix.

— Comment vous les embauchez, les immigrés ?

— On me les signale.

— Qui, « on » ?

Montalbano remarqua une très légère hésitation chez son interlocuteur.

— Qui ? Beh, la Caritas, des organisations humanitaires comme ça, la préfecture...

— Et Puka, en particulier, par qui il vous a été signalé ?

— Je me l'arappelle pas.

— Faites un effort.

— Catarina !

La porte de la pièce voisine s'ouvrit d'un coup et surgit une trentenaire grande, belle, élégante. Une secrétaire de grande classe.

— Catarina, qui nous l'a signalé, Puka ?

— Je vois tout de suite dans l'ordinateur.

Elle disparut et reparut.

— La questure.

Corso prit feu, se mit à pousser des cris.

— La questure ! Vous avez compris, commissaire ? La questure ! Et vous vous présentez pour me raconter des conneries !

Alors, la secrétaire fit une chose qu'elle n'aurait pas dû faire en présence d'étrangers. Elle passa derrière le bureau, entoura d'un bras l'épaule de Corso, lui donna un baiser sur sa tête chauve.

— Ne fais pas comme ça, que ça te fait monter la tension.

Et elle s'en retourna dans sa pièce. Ils ne cachaient certes pas leurs relations.

— Vous êtes... commença Montalbano.

Il allait dire « veuf », mais s'arrêta à temps. Quelque chose dans l'œil de l'homme lui fit comprendre la vérité.

— Qu'est-ce que vous me demandiez ? dit Corso, retrouvant son calme.

— Rien. C'est votre fille, pas vrai ?

— Oui, je l'ai eue tard. Donc, mon cher, comme vous voyez, il est très difficile que la questure m'ait signalé un voleur, ça ne vous semble pas ?

Montalbano écarta les bras. Il devait faire en sorte de rester seul avec la fille secrétaire. Le coup d'œil qu'elle lui avait lancé, un éclair, tandis qu'elle se relevait après avoir embrassé son père, avait été clair comme si elle avait utilisé des mots : « Je dois te parler. »

— Je sais que vous n'avez pas le temps, dit-il en prenant une mine désolée, mais je suis contraint de vous demander d'autres informations sur...

— Hors de question ! Je suis déjà en retard ! hurla M. Corso.

Il se leva.

— Catarina !

— Oui, fit la petite en réapparaissant en une seconde.

Mais quoi, elle était toujours derrière la porte, dans l'attente qu'on l'appelle ?

— Catari, tu l'aides, toi, le monsieur. De toute façon, nous n'avons rien à cacher. Bonne journée.

Et il sortit sans laisser au commissaire le temps de répondre à son salut.

— Je vous en prie, dit Catarina en lui ouvrant la porte de son bureau et en se mettant de côté pour le laisser passer.

La pièce était spacieuse et les meubles étaient à l'ancienne, sans métaux chromés ou formes indéchiffrables. Faisaient exception l'ordinateur et les deux téléphones, de ceux qui font tout, du fax au café express. Dans un coin, il y avait une espèce de petit salon. La petite fit asseoir le commissaire dessus le divan, elle s'installa dans un fauteuil. Visiblement, elle était un peu embarrassée.

— Vous voulez vraiment avoir d'autres informations ou vous avez compris que je désirais...

— J'ai compris que vous vouliez me parler mais pas en présence de votre père.

— C'est justement ce qui me met mal à l'aise.

— C'est-à-dire ?

— Je n'aime pas parler de mon père sans qu'il le sache, mais c'est pour son bien. Si j'avais sorti devant lui le discours que je vais vous faire, il aurait été trop mal. Il a la tension très élevée et il a déjà eu un infarctus.

Montalbano avait remarqué sur le bureau de la jeune femme deux

sous-verres : sur l'un, il y avait la photo d'un petit de cinq ans, sur l'autre, un quadragénaire qui semblait le portrait d'Alfredo Corso d'une trentaine d'années plus jeune. Il arrive que certaines femmes se marient avec des hommes qui sont le portrait craché de leur propre père.

— Madame Catarina, commença-t-il.

— Caterina, s'il vous plaît. C'est papa qui m'appelle Catarina, va savoir pourquoi.

— Madame, je puis vous assurer que M. Corso ne saura jamais que nous deux, nous nous sommes parlé.

— Excusez-moi, je crains que vous n'ayez pas compris. Il ne s'agit pas que papa vienne à le savoir ou pas, mais que je sois en train de faire quelque chose dans son dos.

Montalbano tendit l'oreille : quelle chose ?

— Je suis mariée, j'ai un enfant qui s'appelle Alfredo comme papa. Mon mari, lui, s'appelle Giulio. Giulio Alberganti.

Elle regarda Montalbano comme si elle attendait une réaction, mais le commissaire n'avait jamais entendu ce nom. Et puis quoi, qu'est-ce que ça venait faire, ça, avec l'histoire de Puka ? Qu'est-ce qu'elle était en train de lui vendre, Mme Catarina, pardon, Caterina ?

— J'en suis enchanté, dit Montalbano d'une voix teintée d'un peu, d'une légère touche d'ironie.

Que la jeune femme, cependant, remarqua immédiatement. Elle était belle et forte.

— Je commence pas de loin, en vous disant ça, je suis entrée en plein dans le problème. Mon mari est un de vos collègues. Ou presque. Je vis ici avec l'enfant parce que je ne veux pas laisser seul papa. Giulio travaille à Rome. On se voit quand on peut, malheureusement.

Montalbano ne souffla mot, mais il ne comprenait toujours pas où la femme voulait en venir.

— Quand vous avez voulu savoir qui avait signalé Puka à papa, moi, j'ai répondu que c'était la questure. C'est ce que je lui avais dit aussi, à lui, et c'est ce qui apparaîtrait sur l'ordinateur. Mais ce n'est pas vrai.

— Le nom de Puka, c'est votre mari qui vous l'a donné, dit Montalbano. Et il vous a suggéré de dire à votre père que c'était la questure.

Caterina le fixa d'un air admiratif, fit un signe de tête affirmatif.

— Vous avez averti votre mari de l'accident ?

— Je n'ai pas réussi. Au bureau, on m'a dit qu'il était en mission extérieure, à la maison, personne ne répond et lui, il n'a pas téléphoné. Mais je ne m'inquiète pas, parce que c'est déjà arrivé d'autres fois. Vous savez, mon mari est...

— Je ne veux pas le savoir, dit Montalbano. Je peux l'imaginer.

— Mais il y a autre chose, dit à voix basse Caterina.

— Je vous écoute.

— C'est une affaire très délicate. Vous connaissez un constructeur qui s'appelle Vincenzo Scipione ?

— Celui qu'on surnomme *'u zu Cecè* ? Oui.

— Cet homme est depuis toujours le rival de mon père. C'est un mafieux, ce n'est pas moi qui le dis, mais les condamnations qu'il a eues jusqu'à récemment. Mais maintenant, ça a changé, le député Posacane est sa créature. Papa, avec la mafia, il n'a jamais voulu cohabiter, bien que certains soutiennent la nécessité de cette cohabitation^[6]. Et il a payé : appels d'offres truqués à ses dépens, engins de chantier incendiés, refus de prêts de certaines banques, menaces téléphoniques, lettres anonymes et ainsi de suite. Puis, voilà quatre mois, il y a eu le premier accident dans un de nos chantiers à Gibilrossa.

— Je ne savais pas, dit Montalbano. Moi, j'en connais deux, celui de l'ouvrier écrasé par une poutre de fer et celui de Puka. Comment ça s'est passé ?

— Je dois faire une remarque, d'abord. Avant, il n'y avait pas eu un seul accident dans nos chantiers, papa est très respectueux des règlements sur la sécurité au travail. Et il a été profondément blessé de s'entendre traiter d'assassin par un journaliste de Retelibera. Bien sûr, certains patrons sont de véritables assassins, d'autres non. En tout cas, deux maçons sont tombés de l'échafaudage. Ils s'étaient appuyés à la rambarde de protection et celle-ci a cédé. Papa se dit certain que les boulons avaient été dévissés exprès. Un sabotage. Sur les deux maçons, un s'en est tiré avec quelques contusions, l'autre est resté invalide. Trois jours après l'accident, j'ai reçu un coup de téléphone. Une voix m'a dit : « Vous voyez, madame, tous ces malheurs qui arrivent ? Vous devez faire attention à votre enfant. » Je fus atterrée, mais je ne dis rien ni à papa ni à mon mari. Une dizaine de jours après, vint dîner chez nous un autre entrepreneur du bâtiment, très ami de papa. Il dit qu'il avait tout vendu à Scipione, à perte. Il nous a expliqué que deux accidents lui avaient suffi pour comprendre comment ça se présentait et qu'il ne voulait pas avoir d'autres morts sur la conscience. Alors, je suis allée à Rome trouver mon mari et je lui ai tout raconté. Peu après, il m'a téléphoné pour me dire d'embaucher Puka. Papa a raison, commissaire. Puka ne peut être un voleur, vous êtes complètement à côté de la plaque.

Il décida de parler avec elle sans rien lui cacher, sincérité pour sincérité. Et puis, c'était une femme forte.

— Madame, c'était un prétexte pour en savoir plus de Puka.

— Pourquoi vous intéressez-vous à lui ?

— Parce qu'il ne s'agit pas d'un accident. Il a été tué. L'adjutant

Verruso, que vous avez certainement connu, et moi, nous en sommes absolument sûrs.

— Mon Dieu ! s'exclama Caterina en se prenant le visage dans une main. C'est ma faute !

Montalbano ne voulut pas lui laisser le loisir de pleurer.

— Ne dites pas de sottises et répondez-moi. Quand il y a eu l'ouvrier écrasé par la poutre, voilà un peu plus d'un mois, Puka était dans le même chantier ?

— Non, dans un autre.

— C'est un fait normal que la questure vous signale le nom d'immigrés ?

— C'est déjà arrivé deux ou trois fois.

— Bien, dit Montalbano en se levant. Vous n'avez pas idée à quel point vous m'avez été utile. Et je suis très honoré d'avoir connu une femme comme vous.

Ils se regardèrent. Montalbano dit :

— Oui.

Mais comment faisaient-ils pour se comprendre comme ça ? Elle, en silence, elle lui avait demandé :

« Ce serait pas mieux si j'emmenais mon fils loin d'ici ? »

— À Rome, chez mes beaux-parents, dit-elle pour répondre à son tour à la question muette du commissaire.

Ils se serrèrent la main. Puis elle s'approcha de Montalbano, se serra contre lui, posa la tête contre sa poitrine.

— Merci.

Elle se détacha, ouvrit la porte pour le faire sortir.

— Vous savez quand on va rouvrir le chantier ? demanda-t-il en passant devant elle.

— Ils ont recommencé à travailler à deux heures cet après-midi.

Et donc, l'affaire s'était embrouillée et simplifiée à la fois. Simplifiée parce que maintenant, il savait que l'Albanais n'était pas albanais, qu'il s'appelait sûrement pas Pashko Puka et qu'il était représentant de la loi, peut-être de la Digos^[7] ou de l'Antimafia, infiltré en se faisant passer pour maçon. Il devait découvrir et en fait, il avait été découvert. Et tué. Mais l'affaire s'embrouillait parce que si Puka était un flic, maintenant, à enquêter sur sa mort, dès qu'ils en auraient connaissance, si ce n'était pas déjà fait, il y aurait ceux de la Digos ou de l'Antimafia, l'adjudant Verruso et lui-même. Trois chiens autour d'un os. Il fallait se dépêcher, avant que ceux de Rome enlèvent l'enquête des mains du pôvre Verruso, lui refusant la seule satisfaction qu'il aurait pu s'offrir. Il regarda la montre, il s'était fait cinq heures et demie. Avant qu'il arrive au quartier Tonnarello, au chantier, ils auraient fini de travailler depuis un moment. Et de fait, du haut de la collinette, il n'aperçut pas âme qui vive. Tu veux voir que c'est un voyage pour rien passqu'y a pas même le gardien, alors que c'est lui qui t'intéresse ? Il attendit un peu et eut de la chance. La porte de la baraque la plus pitchoune s'ouvrit, un homme en sortit qui se déboutonna la braguette et se mit à pisser. Ensuite, il rentra dans la baraquette, ferma la porte. Montalbano monta en voiture et attaqua la descente vers le chantier. La route était une masse de boue glissante. Il s'arrêta à l'entrée du chantier, entra dans l'enceinte, leva la main pour frapper à la porte de la baraque, mais resta le vras en l'air. Dans le silence de la campagne, on entendait parfaitement ce qui était en train de se passer dans la baraque.

— Ah ! Ah ! Encore ! Toute ! Mets-la-moi toute ! lançait une voix de femme haletante.

C'était une voix étrange, aiguë, presque infantile.

Ça, il ne s'y attendait pas. Tant pis pour le gardien.

Il frappa si fort que ça parut une brève rafale de mitraille.

À l'intérieur de la baraque, le silence se fit.

— *Cu è ?* Qui est-ce ? demanda cette fois une voix masculine.

— Ami.

Le commissaire perçut un bruit de pas, l'homme s'était manifestement levé. Mais il n'approcha pas de la porte, il marcha encore un peu, ouvrit un tiroir, le referma.

« Clic. »

Montalbano s'alarma, ce bruit, il l'aconnait bien. L'homme avait fait monter une balle dans le canon d'un pistolet. Un instant, il

pinsa courir à la voiture et prendre le pistolet qu'il gardait dans la boîte à gants. Et puis quoi, le gardien et lui allaient jouer *Règlement de comptes* à O.K. Corral ? L'œilleton minuscule à côté de la porte s'ouvrit.

— *Chi vò ?* Qu'est-ce que vous voulez ?

— *Ti vogliu parlari.* Je veux te parler. Montalbano, je suis.

— *'U commissariu ?* Le commissaire ?

— Oui.

— Faites-vous mieux voir.

Montalbano recula d'un pas. L'œilleton se referma et en même temps, la porte s'ouvrit.

— Entrez.

La première chose qu'il regarda, ce fut le lit à une place, une couchette rouillée avec juste un matelas couvert de taches de diverses couleurs. De la femme, pas l'ombre. Et la baraque n'avait ni toilettes ni aucune espèce de remise.

— Où est la femme ?

— Quelle femme ?

— Celle avec qui t'étais en train de baiser.

— *Dutturi*, baiser, moi ? Plût à Dieu ! À moi, même les radasses, elles me veulent pas ! Un film, c'était !

Et il lui indiqua le téléviseur et le magnétoscope dont dépassait une cassette, manifestement porno, à moitié sortie. Bien que le fenestron latéral fût ouvert, il régnait une puanteur à vomir. Depuis quand il s'était pas lavé, cet homme ? C'était un sexagénaire édenté, la main gauche n'avait que trois doigts, une cicatrice énorme lui traversait le visage. Chaque paroi était littéralement couverte de culs, de chattes et de fesses appartenant à des starlettes ou soi-disant telles. L'homme gardait l'œil fixé sur le commissaire.

— Tu le poses, le pistolet, oui ou non ?

Le gardien regarda l'arme qu'il avait encore en main.

— Excusez, je me le suis oublié.

Il ouvrit le tiroir de la table, y mit dedans le pistolet, le referma en hâte. Mais le commissaire eut le temps de voir qu'il y avait dedans un paquet de photos.

— Tu vas toujours ouvrir pistolet au poing ?

— Avant non, maintenant, oui.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

L'homme arépondit par une autre question.

— Qu'est-ce que vous voulez de *mia*, de moi ?

« Si tu veux jouer au jeu des questions, je sais y jouer, moi aussi », pinsa le commissaire.

— Comment tu t'appelles ?

— Peluso Angelo.

— Combien de fois t'as été en taule ?

Il avait joué à coup sûr.

L'homme leva la main gauche, montrant les trois doigts qui lui restaient.

— Et pourquoi ?

— Violences, vol, vol avec effraction.

— Tu es un voleur et M. Corso a confiance en toi au point de te faire faire le gardien ? Comment ça se fait ?

— Qu'est-ce qu'y a à voler, dans un chantier ?

— Beh, si on veut, y a tant de choses.

— M. Corso m'adénonça ?

— Non. Je suis venu pour l'Albanais mort.

Angelo Peluso le regarda, surpris.

— *Ma comu* ? Mais comment ça ? C'est pas l'adjudant qui s'en occupe ?

— Oui, mais...

— Alors, moi, avec vosseigneurie, je parle pas.

D'une poussée dans la poitrine, Montalbano l'envoya valdinguer contre la litière. Le gardien y tomba dessus.

— Mais putain qu'est-ce que...

Montalbano ouvrit le tiroir, écarta le pistolet, prit un paquet de photos. Des gamines et des gamins nus, dans des poses obscènes. Il referma le tiroir, se dirigea vers le magnétoscope, y enfonça la cassette.

— Non ! Non ! gémit le gardien.

— Tu as le port d'armes ?

— Oh que oui.

— Mets-toi ta veste et viens avec moi au commissariat.

— Mais si je vous dis que j'ai le port d'armes !

— Je t'y emmène pas pour le pistolet, mais pour les photographies et pour la cassette. Tu le sais, ce que ça veut dire, pédophilie ?

L'homme s'agenouilla.

— *Dutturi*, par pitié ! Moi, je regarde seulement ! Je regarde ! Jamais, jamais j'y ai été avec un minot ou une minote ! Je vous le jure !

— On verra.

— *Dutturi*, vosseigneurie veut ma peau ! M. Corso, dès qu'il l'apprend, il m'arenvoie !

— Ne t'inquiète pas, de toute façon, en taule, ils te donnent à manger. Tu le sais, non ?

L'homme se mit à chialer, en se prenant le visage dans les mains. À Montalbano revint à l'esprit le même geste qu'il avait vu faire par Caterina Corso et il fut saisi d'une crise de rage. D'un saut, il se plaça devant le gardien, lui écarta la main, lui balança une mornifle avec

force et méchanceté, une par joue. L'homme en resta passablement assommé. Puis il se releva, s'assit sur le lit, la tête vasse.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ? murmura-t-il.

— Pourquoi tu disais qu'à un certain moment tu as éprouvé le besoin d'avoir une arme ?

— Passque dans ce chantier, il y a trop de gens étrangers, des Arbanais, des Turcs, des nègres... c'est des gens capables de tout, y faut se protéger.

Il racontait des calembredaines, le commissaire en était sûr. Il préféra ne pas insister.

— Tu as dit à l'adjudant que quelquefois, Puka arrivait avant les autres.

— Oh que oui, vrai c'est. C'est arrivé trois ou quatre fois.

— Combien de temps avant ?

— Bah... une demi-heure.

— Et qu'est-ce qu'il faisait ?

— J'en sais rien, ce qu'y faisait. Moi, j'y ouvrais la grande baraque, il entraît et je revenais ici.

— Et comment tu expliques que le jour de l'accident, au lieu de rester dans la baraque, il s'est monté seul sur l'échafaudage ?

— Et qu'esse vous voulez que j'essplique, moi ? Mais il était déjà monté une fois. Je le vis, moi.

— Et qu'est-ce qu'il faisait ?

— Il tilifonait avec le portable. Il m'expliqua qu'en bas, dans la baraque, le portable marchait pas.

L'explication pouvait passer, s'il était vrai qu'en bas, ça prenait pas. Mais ce cellulaire était en mesure de révéler bien des choses.

— Qui c'est qui se l'est pris, le portable ?

— Bah... moi, je l'ai pas vu à côté du mort. Peut-être que l'adjudant l'emporta.

— Écoute, le matin de l'accident, quand Puka est tombé, toi, tu étais où ?

— *Ccà dintra*, ici dedans, commissaire. J'avais pas fermé l'œil de la nuit, un mal de dents que...

— Et tu n'as pas entendu un cri ?

— Oh que non.

— Même pas le bruit de la chute ?

— Rin de rin.

Il continuait à mentir, ce ver puant. Montalbano se retenait à grand-peine de le prendre à coups de poing dans la gueule, cet homme provoquait chez lui une telle envie de violence physique que le commissaire se faisait peur à lui-même. Mieux valait s'en aller de cette baraque dès que possible.

— Quand tu l'as vu sur l'échafaudage, en train de téléphoner,

comment il était habillé ? Pour la besogne ?

— Il me semble qu'il s'était changé d'habit... oh que oui, maintenant que vous m'y faites penser, j'en suis sûr, il était vêtu pour la besogne.

— C'est bon, dit le commissaire en allant vers la porte.

— Qu'est-ce que vous faites ? Vous m'arrêtez pas ?

— Pas aujourd'hui.

L'homme se leva d'un bond, coupa la route à Montalbano, se baissa, lui prit la main, commença à la baiser, la mouillant de salive sur le dos. Dégoûté, le commissaire leva un genou et frappa le menton de l'autre de toutes ses forces. Le gardien tomba en arrière, assommé. Montalbano l'enjamba et sortit enfin à l'air libre.

Pendant qu'il refaisait la maudite montée qui, du chantier, menait à la cime de la collinette, ce que venait juste de lui raconter le gardien acommença de lui tourner dans la coucourde. Il y avait au moins une chose étrange, à condition qu'elle corresponde à la vérité. Pour quel motif Puka se hissait-il jusqu'au sommet de l'échafaudage pour téléphoner ? Le gardien avait dit que dans la baraque, ça prenait pas, bon d'accord. Mais quelle était la nicissité de téléphoner à ce moment et de cet endroit ? Il ne pouvait pas utiliser le cellulaire avant d'arriver au chantier ? Il aurait pu passer le coup de fil de chez lui ou d'un point quelconque sur le trajet Montelusa-Tonnarello, qu'il faisait à moto. En attendant, il était arrivé au sommet de la colline et il se retourna pour observer le chantier. En un éclair, il comprit pourquoi Puka, bien qu'obligé de se mouvoir avec précaution pour ne pas éveiller de soupçons chez ses camarades de besogne, avait agi de cette manière apparemment inconsidérée. Il y avait été contraint, le malheureux, il n'avait pas d'autre choix.

Il était sept heures et demie. Il fonça vers Montelusa mais quand il arriva devant l'entrée de l'immeuble où se trouvait le bureau d'Alfredo Corso, il le trouva fermé. Il sonna à l'interphone mais personne ne répondit. Il se mit à jurer, il n'avait pas le numéro du domicile de Corso et de toute façon, ce coup de fil, il ne l'aurait pas passé parce qu'il risquait de tomber sur l'entrepreneur lui-même, revenu de son bref voyage. Que faire ? De ces informations, il en avait besoin comme de l'oxygène.

Il était là, planté devant la porte de l'immeuble quand celle-ci s'ouvrit et Caterina Corso apparut.

— Commissaire !

Il s'en fallut de peu que Montalbano l'étreigne et l'embrasse.

— Quel plaisir de vous voir ! lui échappa-t-il.

Elle était bien femme, Caterina. Et donc le visage s'ouvrit sur un sourire rayonnant.

— Vous m’attendiez ?

— Oui. Je vous prie de m’excuser, mais je me suis rendu compte que je ne pouvais pas faire autrement.

Le sourire de Caterina augmenta de voltage.

— Croyez-moi, j’ai vraiment un besoin absolu de quelques informations. Je sais que vous étiez en train de rentrer chez vous, mais...

Le sourire de Caterina s’éteignit d’un coup, comme une ampoule grillée. Elle se mit de côté.

— Ne vous inquiétez pas, venez.

Dans l’ascenseur, elle dit :

— Mon mari m’a téléphoné.

— Vous lui avez dit, pour Puka ?

— Ça n’a pas été nécessaire. Il m’a fait comprendre qu’il était déjà au courant. Il parlait par monosyllabes, je crois qu’il téléphonait de l’étranger.

Sur le palier, tandis qu’elle farfouillait avec la clé dans la serrure, elle ajouta qu’elle lui avait aussi fait part de son intention d’amener leur fils à Rome, chez leurs autres grands-parents.

— Et lui ?

— Il s’est déclaré complètement d’accord. Le plus difficile, ça va être de le dire à papa. Il va beaucoup souffrir de l’éloignement de son petit-fils.

Quand ils furent entrés dans le bureau, elle s’assit derrière la table, alluma l’ordinateur.

— Quelles informations désirez-vous ?

Montalbano lui expliqua ce qu’il voulait.

— Donnez-moi dix minutes. Puis je vous les transfère sur une disquette, comme cela, vous pourrez les étudier tranquillement dans votre ordinateur.

Disquette ?! Ordinateur ?! Le commissaire fut envahi par la panique. Il faillit lui demander d’imprimer les données, mais réfléchit qu’il ferait perdre encore du temps à la femme qui s’adémontrait si gentille avec lui. Puis il pinça que Catarella pourrait lui résoudre le problème et cela le rassura. Mais le nom de son agent lui remit à l’esprit qu’il avait un rendez-vous pour aller chez la vieille. Cela suffit pour que l’épaule, jusqu’à présent distraite par les événements, se manifeste à nouveau par quatre coups de poignard l’un après l’autre. Un gémissement lui échappa et il jeta un coup d’œil à Caterina. Mais la jeune femme ne l’avait pas entendu, absorbée qu’elle était dans sa recherche. Et là, il arriva que le commissaire n’aréussit pas à détacher ses yeux. Elle était vraiment belle, y avait pas à tortiller. Belle et claire. En la fixant, on avait l’impression de se retrouver en pleine mer, à respirer le bon air. Et une autre chose arriva, qui lui secoua le

système. Caterina, perdue dans sa recherche, tira la pointe de la langue et la posa sur sa lèvre supérieure.

« Glouglouglou », lui fit le sang dedans les veines.

À un certain moment, Caterina se sentit regardée. Elle leva l'œil de l'ordinateur et regarda à son tour le commissaire. Le regard dura un demi-millionième de plus que le nécessaire.

— Si vous voulez fumer, dit Caterina en lui tendant un cendrier.

— Non merci, dit Montalbano. Je préfère cet air de la mer.

Caterina recommença à le regarder. Ses yeux demandèrent :

« Quel air de la mer ? »

« Le tien », répondirent les yeux de Montalbano.

Elle arougit.

À la fin, elle glissa la disquette dans une enveloppe, la tendit au commissaire. Ils se dressèrent ensemble.

— Merci. Vous partez quand ?

— D'ici trois jours, j'espère.

— Vous serez partie longtemps ?

— Non. Le matin, je prends l'avion pour Rome et le soir, je rentre.

Dans l'ascenseur, ils gardèrent le silence. Montalbano l'accompagna jusqu'à la voiture. Ils se dirent au revoir. La pression sur la main dura un dix millionième de seconde de plus que le nécessaire.

— Carabiniers de Tonnarello. Qui est à l'appareil ?

— Salvino Montaperto, je suis. L'adjudant Verruso est là ?

— Je vous le passe.

Trente secondes de silence, puis la voix de Verruso.

— Commissaire ? Je vous écoute.

C'était un vrai flic, il n'y avait pas à dire, il avait compris au vol.

— Comment allez-vous ?

— Mieux, maintenant, mais j'ai dû rester chez moi tout l'après-midi.

— Vous avez du neuf ?

— Moi non. Et vous ?

— Oui, pas mal de neuf. Je suis en train de me faire une idée. Demain matin, il faudrait que je vous voie, où et quand vous voulez.

L'adjudant réfléchit quelques instants.

— Vous vous souvenez de cette cabine téléphonique où nous nous sommes vus la première fois ? Là, ça ira, à neuf heures et demie ?

Au commissariat, il n'y avait que Catarella.

— *Dottori*, faut attendre un quart d'une petite heure... un quart d'heure, que Galluzzo, y vienne prendre mon tour.

— D'accord. Faisons comme ça.

Il tira de sa poche la disquette.

— Le temps que Galluzzo arrive, imprime-moi ça. Mais te fais voir par personne, attention. Moi je vais prendre un café et je t'attends dans la voiture.

Catarella se présenta que Montalbano s'était déjà fumé trois cigarettes et qu'ils lui étaient venus les nerfs.

— Je vous demande pirdon, *dottori*, mais le fait est que ce fut Galluzzo qui vint tard.

Il lui tendit une liasse de feuilles.

— Tout, je vous imprimai.

— Alors, où est cette vieille ? demanda Montalbano en mettant en marche.

— Que vosseigneurie se prenne la route pour Marinella, dit Catarella en poussant un soupir, le visage heureux.

— Qu'est-ce que t'as ?

— Sainte Marie, *dottori*, que je suins acontenté ! Maintenant vosseigneurie a secrètement deux secrets avec moi pirsonnellement en pirsonne !

— Deux ?

— Oh que oui, *dottori*. La vieille et les papiers que je vous ai imprimés. Ça fait pas deux ?

HUIT

Avec l'aide de Catarella, il aréussit à se faire le bandage à l'épaule pour tenir bien serré le cataplasme que la vieille des herbes lui avait fourni, en le faisant payer au prix d'un médicament rare. La chose la plus difficile fut d'aréussir à renvoyer Catarella chez lui : il avait carrément proposé de dormir sur le divan.

— Comme ça, *dottori*, si dans la nuit vous avez un besoin besognant, je suis prêt à vous aider.

Resté enfin seul, il s'aperçut que le petit lui était venu, mais dans le frigo il ne trouva pas grand-chose : du vieux *caciocavallo*, des olives noires et des olives vertes. Toujours mieux que rien. Adelina, la bonne qu'avec beaucoup de bonne volonté on pouvait aussi appeler gouvernante, depuis une semaine, ne brillait pas par ses inventions culinaires, le fait était que ses deux fils dilinquants avaient été nouvellement arrêtés et qu'elle devait s'occuper des petits-enfants.

Il décida de manger en besognant. Il apporta à table le *caciocavallo*, les olives noires et les olives vertes et du vin, et les plaça à côté des papiers imprimés par Catarella. Il prit aussi dans le tiroir cinq feuilles blanches et un crayon.

À la fin des deux heures de besogne, les cinq feuilles étaient toutes couvertes d'écriture et adémontraient que ce qu'il avait pinsé se trouvait confirmé. Il s'étonna que, au fond, tout ait été assez facile : il suffisait d'y pinser. Et se faire venir en tête la bonne pinsée, ça, c'était de loin le plus difficile. Prouver ensuite la consistance de ce que les papiers voulaient dire n'était pas sa tâche mais celle de l'adjudant. Au grand maximum, il pouvait lui donner un coup de main.

Avant d'aller se coucher, il téléphona à Livia. Il fut tendre, affectueux, compréhensif. À un certain point, Livia n'y tint plus :

— Vendredi soir, je prends un avion et je viens.

Recroquevillé dans le lit, il lut quelques pages d'*Au cœur des ténèbres*, de Conrad, livre que de temps en temps il reprenait. Quand le sommeil lui vint, il éteignit la lumière. La dernière image qui lui passa devant les yeux était celle de Caterina Corso. Et alors, il comprit pourquoi il avait été aussi bassement, lâchement amoureux avec Livia. Il n'avait pas le nez propre. Il s'insulta.

Le lendemain matin, il ôta le bandage, la douleur lui était complètement passée, l'épaule, il pouvait la bouger tant qu'il voulait. C'était une journée claire et sereine. Avant d'aller à Montelusa, au

rendez-vous avec l'adjudant, il passa au commissariat. Catarella lui sauta dessus, l'agrippa par un bras, porta l'oreille du commissaire à la hauteur de ses lèvres, susurra :

— Qu'est-ce que vous en dites ?

— De quoi ?

— De cette chose qu'on fit ahier soir ensemble, dit-il sur un ton allusif, le sourire béat.

Heureusement qu'il y avait personne dans les parages, autrement, on pourrait soupçonner que Catarella et lui, le soir précédent, avaient fait des cochonneries.

— Tout va bien.

— Ça vous passa ?

— Complètement.

Catarella hennit de bonheur. À peine Montalbano entré dans son bureau, Fazio se présenta à lui avec un air mortifié.

— *Dottore*, je dois vous présenter des excuses.

— Pour quoi ?

— Pour la façon dont je me suis comporté. Le *dottor* Augello m'a parlé et il m'a fait comprendre que j'avais tort.

— N'en parlons plus. Du neuf ?

— Oh que oui. À hier soir tard et ce matin tôt, il y a eu deux braquages sérieux. Le premier à...

— Dis-le à Augello et occupez-vous-en vous, coupa Montalbano. Moi, je dois finir quelque chose.

Fazio le fixa. Et Montalbano comprit que Fazio avait compris que ce qu'il devait faire, quoi que ce fût, c'était en accord avec les carabiniers.

— Bon, d'accord, dit Fazio, résigné, en écartant les bras.

Verruso, vêtu en bourgeois, était déjà là à l'attendre près des téléphones. Il avait le visage jaune de la maladie.

— Comment ça va, adjudant ?

— Comme ci, comme ça. Écoutez, *dottore*, si on allait au bar là, à côté ? Ce sont des amis, j'y vais souvent, là nous pourrions parler tranquillement.

Tandis qu'ils marchaient, l'adjudant dit :

— Ce matin, j'ai reçu un étrange coup de fil de la brigade. Ils m'ont annoncé que pour toutes les procédures qui concernent la dépouille de Puka, c'est la préfecture qui va s'en occuper et que donc, je ne dois plus avoir de contacts avec la représentation albanaise. Je n'en comprends pas la raison.

— Parce que Puka, ou comme il s'appelait, n'était pas un maçon, et ça nous l'avions compris, mais un des nôtres.

— Des nôtres ? fit Verruso, s'immobilisant si brusquement qu'un

type qui lui marchait derrière alla lui cogner contre le dos.

— Digos, Antimafia, ROS^[8], je ne sais pas. Ils l'ont envoyé parce qu'ils soupçonnaient que, derrière certains de ces accidents, il y avait des meurtres. Lui, il a réussi à s'infiltrer, mais d'une manière ou d'une autre, il a dû se trahir. Et ils l'ont tué.

— Quand avez-vous su que Puka était...

— Hier après-midi. Et la personne qui me l'a appris est digne de la plus grande confiance.

Et avec ça, il avait envoyé à l'adjudant un message clair : il ne donnerait pas le nom de la personne.

Sur l'arrière du bar, il y avait une minuscule pièce avec deux tables. Pas même de fenêtres. Avant de fermer la porte, l'adjudant dit au caissier qu'il ne voulait pas être dérangé.

— Je peux vous porter quelque chose ? demanda l'homme.

— Rien, dit Montalbano.

— Non, dit Verruso.

— Hier après-midi, attaquas-tu Montalbano, je suis allé rendre visite au gardien du chantier, Angelo Peluso.

— Un homme ignoble, commenta l'adjudant.

— Parfaitement d'accord. Il m'a dit que Puka arrivait au chantier une demi-heure avant les autres.

— Et qu'est-ce qu'il faisait ?

— Peluso m'a dit qu'il l'a vu au moins deux fois sur le niveau le plus élevé de l'échafaudage.

— Et qu'est-ce qu'il faisait ? répéta Verruso.

— Il téléphonait avec son cellulaire.

— Mais quel besoin avait-il de...

— Je me le suis demandé moi aussi. La réponse est qu'au niveau du sol, ça passait pas. Mais Puka faisait seulement semblant de téléphoner, en réalité, il inspectait, il contrôlait l'échafaudage pour voir si, pendant la nuit, on n'avait pas préparé un faux accident. Et en même temps, d'en haut, il pouvait observer qui étaient les maçons qui arrivaient les premiers. Il devait s'être fait une idée. Et il était sur ses gardes. Mais il a commis une grave erreur.

— Laquelle ?

— Il a cru que s'ils tentaient quelque chose contre lui, ils le feraient pendant le travail, sous les yeux de tout le monde, pour conforter l'idée de l'accident. Mais cette fois, ils l'ont tué avant et ensuite, ils ont organisé le faux accident. Et on y aurait tous cru si n'était pas arrivée la lettre anonyme.

— Qui peut l'avoir envoyée ?

— Je me suis fait une opinion, je vous la dirai après. Pendant que j'allais au chantier, j'ai deviné la démarche que Puka avait suivie dans l'enquête. Alors, je me suis présenté au bureau de Corso et je me suis

fait remettre les noms des membres des équipes de maçons et d'ouvriers qui besognaient dans les trois chantiers de l'entreprise où ont eu lieu les accidents.

— Trois ? le reprit Verruso, étonné.

— Trois. Le premier, survenu voilà quatre mois à la suite de la rupture d'une rampe de sécurité, provoqua l'invalidité permanente d'un maçon. M. Corso soutient que les boulons du garde-fou avaient été dévissés.

— Je n'en ai rien su, dit l'adjudant.

— C'était hors de votre juridiction. C'est arrivé à Gibilrossa. Le deuxième accident est survenu voilà un peu plus d'un mois. Une poutre de fer est tombée de la grue qui la soulevait et s'est abattue en plein sur un maçon.

— Ça, je l'ai su. L'adjudant Cosimato, qui a fait l'enquête, m'en a parlé. Il n'avait pas de doutes : il s'agissait d'une fatalité.

— Et il était de bonne foi. Le troisième accident est celui de Puka.

— Mais dans quel but, bon sang ?

— Obtenir que Corso cède ses sociétés pour quatre sous et se retire de la région. Ça ne vous paraît pas un bon motif ? Et vous voyez, j'ai su que, déjà, un entrepreneur s'est retiré après le premier accident dans son chantier. Il a saisi l'allusion, comme on dit. Il y a un plan précis de quelqu'un qui, en se servant de couvertures politiques, veut avoir le monopole des entreprises de construction.

— 'U zu Cecè, dit presque pour lui-même l'adjudant.

— Dites-moi, par curiosité, demanda le commissaire. Mais dans les chantiers d'u zu Cecè, il est déjà arrivé des accidents ?

— Que je sache, jamais.

— J'en étais sûr. Il ressemble à ceux qui s'enfuient avec l'argent après le braquage d'une banque mais roulent doucement pour éviter d'être arrêtés pour excès de vitesse. Revenons aux listes.

Il tira de sa poche les feuillets qu'il avait noircis le soir précédent. Les consulta brièvement.

— De l'équipe qui était sur le chantier quand arriva le premier accident, faisaient partie Cavaleri Amadeo et Dimora Stefano. Dans l'équipe du deuxième accident, il y avait Cavaleri, Dimora et Micciché Gaetano. Dans celle de Puka, il y avait encore Cavaleri, Dimora et Micciché. Même, dans ce dernier cas, ce sont eux qui ont dit avoir découvert le corps de Puka. Tous les noms des autres membres des équipes sont différents.

L'adjudant resta un moment pinsif.

— Ça, ça prouve tout et rien, dit-il à la fin.

— Eh oui. Mais je veux vous dire que j'ai découvert que le gardien des trois chantiers a toujours été le même : Peluso Angelo. Eux, pour agir, avaient besoin d'un complice qui leur ouvre les portes du

chantier sans poser de questions. Peluso est l'anneau faible de la chaîne.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai l'impression que, dans cette histoire, Peluso a été entraîné à son corps défendant. Ce n'est pas un complice volontaire. Les assassins ont découvert que c'était un pédophile et l'ont fait chanter. Et lui, quand il a compris qu'ils se préparaient à tuer aussi Puka, a essayé de se sortir de ça.

— Comment ?

— En nous écrivant une lettre anonyme.

— Lui ?!

— J'en suis plus que convaincu. C'est déjà arrivé.

Le silence s'installa.

— Bien, s'arésolut enfin Verruso, maintenant, je vais avertir mes supérieurs et...

— ... et vous allez faire une erreur grosse comme une maison, continua Montalbano.

— Pourquoi ?

— Parce qu'avant de vous donner l'autorisation de procéder, ils vous feront perdre du temps précieux. Et votre problème, c'est le temps, non ?

— Qu'est-ce que je devrais faire, d'après vous ?

— Vous avez combien d'hommes à Tonnarello ?

— Trois.

— Et des voitures ?

— Une.

— Pas de quoi pavoiser, dit Montalbano, mais ça peut suffire. Vous, aujourd'hui même, cinq minutes avant la fin de la journée au chantier, vous arrivez à toute blinde, sirènes hurlantes. Vous devez faire le plus de barouf, le plus de bruit possible. Vous mettez un des vôtres à l'entrée, en annonçant que personne ne doit sortir du chantier. Puis vous allez dans la baraque du gardien et vous vous y enfermez avec lui. La baraque, vous la faites garder par votre autre homme. En somme, vous devez donner l'impression de mener l'interrogatoire final. Les trois assassins doivent se prendre la frousse. Au pied du mur, vous menottez Peluso et vous faites semblant de l'emmener. De la comédie, cher adjudant.

— Je n'aime pas ça.

— Vous n'aimez pas la comédie ? Attention, que vous vous trompez, la comédie, c'est...

— Je ne parlais pas de la comédie. Mais de ce que vous me demandez de faire.

Alors Montalbano décida de mettre le paquet.

— Vous voulez savoir ? Demain, vous allez recevoir un autre coup

de fil de vos supérieurs. Ils vont vous décharger de l'enquête. Et vous allez rester planté à mi-chemin, les mains vides.

— Mais qu'est-ce que vous dites ?

— Je pourrais le jurer. L'enquête, ce sont les supérieurs de Puka qui vont se la prendre, directement.

L'adjudant appuya le front sur une main, resta un moment ainsi, puis poussa un soupir profond.

— Bon d'accord. Mais si j'arrête Peluso, de quoi je l'accuse ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? De vente de boissons périmées.

— Et puis ?

— Vous verrez qu'il va arriver quelque chose. Dites à vos hommes de rester sur leurs gardes, parce que ces gens-là sont dangereux. Ils savent que Peluso est, comme j'ai dit, le chaînon faible. Vous verrez qu'ils vont réagir, qu'ils vont faire quelque bêtise.

— Je me le souhaite.

— Écoutez, adjudant, vous me tenez au courant ? Moi, je serai au commissariat, à attendre des nouvelles, dit Montalbano en se levant.

— Certainement, dit l'adjudant.

Et comme il le dit, le commissaire eut la certitude que Verruso s'était définitivement convaincu. Ils se saluèrent devant la porte du bar.

Montalbano ouvrit la portière de l'auto et son regard tomba sur la cabine téléphonique. Il ne sut résister.

— Montalbano, je suis.

— Je suis contente de vous entendre.

Pause.

— Il y a du neuf ? demanda ensuite Caterina.

— Oui. Vous pouvez parler ? Vous êtes seule, au bureau ?

— Oui.

— Vous avez déjà dit à votre père que vous avez l'intention de...

— Non. Je n'ai pas trouvé le courage.

— Ne lui dites rien.

— Pourquoi ?

— Je crois qu'il n'y aura plus besoin que vous partiez avec l'enfant.

— Vous parlez sérieusement ?

— Bien sûr, que je parle sérieusement.

— Vous ne pouvez pas me donner d'autres détails ?

— Il vaut mieux attendre demain.

Autre pause, cette fois un peu plus longue.

— On pourrait se voir, dit Caterina.

— Comme et quand vous voulez.

— Demain soir, à dîner ?

— D'accord.

— En tout cas, demain matin, donnez-moi un coup de téléphone.

— Bien sûr.

La pause, cette fois, fut très longue, aucun des deux n'avait envie de raccrocher. Puis Caterina se décida.

— Merci.

— Je vous en prie, dit Montalbano.

Et il se sentit un parfait imbécile.

Content et mécontent. Content passqu'il était plus que convaincu que la voie indiquée était la bonne, celle qui menait là où il fallait ; mécontent passque la voie ne serait pas suivie par lui, mais par un autre. Tant pis. Ça arrive, dans la vie, que certaines choses, ça ne peut être toi qui les mènes à bout en première personne, mais que tu doives agir *infaccialato*, derrière le masque d'un autre. L'important est d'atteindre l'objectif. Maigre consolation ? D'accord, mais c'est toujours une consolation. Habité de ces bonnes résolutions, Montalbano, au lieu de s'en retourner à Vigàta, resta à Montelusa et alla dans une galerie d'art où, la veille, avait été inaugurée une exposition de Bruno Caruso. Devant une tête de femme, il tomba en admiration, demanda le prix au galeriste, fit une série infinie de calculs pour savoir combien il avait en banque et, à la fin, arriva à la conclusion qu'en renonçant à acheter un manteau qui lui plaisait et qui coûtait très cher, cette gravure serait à lui. Il se mit d'accord avec le galeriste et enfin rentra à Vigàta.

Le sentiment de contentement atteignit son comble lorsqu'il se retrouva à la trattoria San Calogero devant un plat de croquantes *fragaglia*, c'est-à-dire de rougets pas plus grands que l'auriculaire d'un minot, frits et à se manger entiers avec les doigts. Le sentiment de mécontentement, en revanche, l'assaillit sans crier gare alors qu'il se trouvait assis sur le rocher habituel au bout du môle et il lui arriva sous la forme d'une pensée précise : et si l'adjudant n'y arrivait pas ? Il ne disposait que de deux hommes et les assassins étaient trois et capables de tout. S'il ne réussissait pas à les foutre au trou, même pour une seule journée, le gardien ne se résoudrait jamais à parler, à avouer. Et plus il raisonnait sur l'affaire, plus sa mauvaise humeur augmentait, jusqu'à ce que sa digestion se bloque et qu'il lui vienne un accès d'acidité.

Ce fut la raison pour laquelle, durant les deux petites heures qu'il passa au commissariat, il trouva le moyen de s'engueuler avec Mimì Augello, de se chamailler avec Fazio, de chercher noise à Gallo, de provoquer une querelle avec Galluzzo. Quand Catarella, qui restait recroquevillé au fond de son réduit, s'entendit appeler par le commissaire, il crut son tour venu et sentit son uniforme se tremper de sueur.

— D'ici cinq minutes, tu viens avec moi. Arrange-toi pour trouver quelqu'un qui tienne le standard.

Il s'en allait ! Le commissaire leur lâchait les baskets et allait se faire voir ailleurs ! Même les meubles du commissariat semblèrent pousser un soupir de soulagement.

NEUF

En voiture, Catarella n'ouvrit pas la vouche ; il était convaincu, et à juste titre, que quoi qu'il dise, son supérieur aurait fait tourner les choses au vinaigre.

— Tu en as un, de cellulaire ?

Catarella sursauta, il ne s'attendait pas à ce que le commissaire parle.

— Oh que non, *dottori*, je n'ai pas prévenu pour faire venir le cellulaire.

— Et qui tu devais avertir ?

— La quisture de Montelusa, *dottori*. C'est eux qui envoient le cellulaire.

Montalbano serra si fort le volant que ses doigts blanchirent.

— Je parlais pas du fourgon cellulaire, Catarè, mais du portable.

— Ah, du portable ! Toujours avec moi sur moi, je le porte. Qu'est-ce qu'il y a, vous le voulez ?

— Pour l'instant, non. Il me suffit de savoir qu'on l'a.

Quand ils prirent la route pour Tonnarello, Montalbano parla nouvellement.

— Catarella, ce que nous sommes en train de faire doit rester un secret entre toi et moi, personne ne doit le savoir.

Catarella fit signe que oui avec la tête et renifla.

Le commissaire lui jeta un coup d'œil. Deux grosses larmes descendaient sur son visage vers sa bouche.

— Qu'est-ce que tu fais, tu chiales ?

— Émotionné, je suis, *dottori*.

— Pourquoi ?

— *Dottori*, mais vosseigneurie s'en rend compte ? Trois segrets, on a en commun ! Trois ! Autant que ceux de la petite madone de Fatima ! Et bon, *dottori*, étant donné que nous sommes justement dedans ce troisième segret, vous m'expliquez en quoi il consiste ?

— Nous sommes en train d'aller voir une chose que doivent faire les carabinieri, une arrestation, j'espère.

Catarella en fut ahuri.

— Excusez, *dottori*, mais, sauf votre respect, qu'est-ce qu'on en a à foutre, nous, de ce que font les carabinieri ?

— Si je le dis, où est le secret ?

— Vrai, c'est, dit Catarella, foudroyé par l'évidence.

Le commissaire ne s'arrêta pas au sommet de la collinette proprement dite mais poursuivit un peu jusqu'à un endroit où

quelques arbres protégeaient de la vue. Il ouvrit la boîte à gants et y prit les jumelles, c'était un appareil pitchounet, des jumelles de théâtre en nacre. Il les avait depuis toujours et n'avait jamais su comment elles étaient arrivées chez lui. Pour ce dont il avait besoin, c'était plus que suffisant. Le chantier était entièrement visible, quoique sous un angle différent, maintenant il distinguait mieux la baraque du gardien. Les maçons étaient encore en pleine besogne. Il jeta un coup d'œil à sa montre. Elle annonçait cinq heures et quart. Il s'alluma une cigarette, en offrit une à Catarella, la lui alluma, revint regarder vers le chantier. À côté de lui, tout à coup, il y eut une explosion. Il se retourna d'un coup. Ce qui avait explosé, c'était Catarella qui, maintenant, le visage adévenu violet, tentait désespérément de retrouver son souffle. Il suffoquait littéralement. Montalbano, inquiet, lui donna quelques tapes dans le dos. Enfin, Catarella parut se reprendre.

— La fufufuméeméemée.

— Mais tu fumes pas ?

— Oh que non, *dottori*.

— Et alors, pourquoi tu as accepté la cigarette ?

— Par 'béissance, *dottori*.

À cinq heures vingt-cinq, il n'y avait plus un maçon sur l'échafaudage, ils étaient tous rentrés dans la grande baraque pour se changer. Tandis que Montalbano sentait monter sa nervosité, arriva à grande vitesse l'auto des carabinieri, elle se fit la descente vers le chantier dans un hurlement assourdissant de sirènes. Les maçons, certains rhabillés, d'autres non, sortirent de la grande baraque. Le gardien aussi sortit, juste à temps pour se retrouver devant l'adjudant qui, d'une poussée, le renvoya à l'intérieur, il entra lui aussi et ferma la porte. Pendant ce temps, un carabinier, on le comprenait à ses gestes, ordonnait aux maçons de rentrer dans leur baraque et d'y rester. Quand tous se furent exécutés, il ferma la porte et s'y mit devant avec son autre collègue. C'était une variante intelligente au plan proposé par Montalbano. Avec deux hommes seulement, Verruso ne pouvait faire mieux. Une demi-heure passa ainsi. Dans le silence, le commissaire entendit des cris provenir de l'intérieur de la grande baraque. Mais il ne comprenait pas ce qu'ils disaient. Il vit que les deux carabinieri sortaient leur pistolet.

— Tu les entends ?

— Oh que oui, *dottori*.

— Qu'est-ce qu'ils disent ?

— Les maçons veulent sortir, *dottori*.

À ce moment, la porte de la baraque s'ouvrit et apparut un maçon qui s'agitait comme un fou : derrière lui, pointa un deuxième. Calmement, un des deux carabinieri leva le bras et tira en l'air. Les

deux maçons s'apprécipitèrent dedans la baraque. Ils verrouillèrent même la porte. À sortir de l'autre baraque, il y eut l'adjudant qui alla parler avec ses hommes. Après un échange bref, l'adjudant retourna en arrière, disparut dans la baraque et ressortit avec le gardien. Il regarda tout autour de lui et menotta l'homme à un tube de fer de l'échafaudage. Montalbano félicita Verruso : il avait choisi un endroit stratégique, chaque maçon qui sortirait de la baraque devrait forcément le voir. Puis l'officier se plaça devant la grande baraque, tandis qu'un carabinier s'installait sous le fenestron dont le commissaire était sorti, pour éviter toute fuite. L'autre carabinier ouvrit la porte de la grande baraque et se plaça sur le côté. L'adjudant avait en main une feuille de papier. Le commissaire comprit que Verruso s'était fait donner par l'entreprise Corso le nom de tous ceux qui, ce jour-là, étaient à la besogne. Le premier maçon sortit, ses papiers à la main. Verruso les contrôla. Une minute après, ce maçon-là, qui avait, à l'évidence, eu l'autorisation de rentrer chez lui, enfourchait une moto et s'échappait du chantier. La même chose arriva avec le deuxième, le troisième, le quatrième. Avec le cinquième, la musique changea. Dès que Verruso vit son papier, il fit un geste. Le carabinier qui était à côté de la porte s'élança, agrippa le maçon par derrière et, sans un mot, le conduisit à la hauteur du gardien, le menottant au même tube de fer. Un autre maçon sortit, qui s'en tira sans histoires. Le septième fut, en revanche, saisi et menotté. Il en manquait donc un seul, mais ce seul-là ne sortait pas. Dans le chantier étaient restés l'adjudant, les trois menottés et les deux carabiniers, lesquels se mirent à chercher partout le troisième maçon, montant même sur l'échafaudage. Rin de rin. Alors Verruso courut vers la voiture de service et parla au téléphone. Au bout d'un quart d'heure, une autre voiture arriva. Le gardien, ce fut l'adjudant qui l'emmena, les deux autres furent chargés sur l'auto à peine arrivée. Tout le monde partit. Devant la palissade, resta une voiture abandonnée, celle avec laquelle les trois assassins allaient au travail.

À présent, la nuit tombait.

— *Dottori*, tout le monde s'en alla, qu'on voit plus personne. Maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? demanda timidement Catarella.

— On fait comme les hommes antiques, arépondit Montalbano à qui était venu le *sbromo*, l'envie de galéjer, de déconner.

— Et qu'est-ce qu'ils faisaient, les hommes antiques, *dottori* ?

— Ils se grattaient le ventre et se regardaient le nombril.

Il lui était revenu à l'esprit cette réponse que lui faisait sa grand-mère quand il était minot. Mais pourquoi les hommes antiques passaient leur temps à se gratter le ventre et à se contempler le nombril, il n'avait jamais réussi à se l'expliquer. Catarella écarquilla les yeux.

— Vraiment, *dottori*, les hommes antiques faisaient comme ça ?

— Vraiment.

Et pendant que Catarella s'enfonçait dans la découverte des étranges coutumes des ancêtres, Montalbano s'alluma une cigarette, les yeux fixés sur le chantier. Un autre quart d'heure encore et le chantier addevint une tache un tout petit peu moins obscure que l'obscurité de la nuit sans lune.

— Donne-moi le portable.

Catarella le lui passa, le commissaire composa le numéro du poste des carabinieri de Tonnarello. Arépondit directement Verruso.

— Adjudant, Montalbano, je suis.

— Je viens de vous appeler, mais on m'a répondu que vous étiez sorti et je ne savais pas où vous trouver.

— Oui, j'ai dû m'en aller à...

— Vous voulez d'autres nouvelles que celles que vous savez déjà ?

— Je ne comprends pas. Moi, je ne sais rien, si vous ne me les donnez pas vous...

— Allons, commissaire. Je suis arrivé que le soleil se couchait déjà et vos jumelles ont été prises en plein par un rayon de lumière. Vous voulez que je vous dise où était exactement votre auto ?

— Non. Bravo. Je vous écoute.

— Dimora, qui est l'exécuteur matériel des meurtres, a réussi à s'échapper.

— Comment ?

— Beh, je crois qu'il s'est enfui dès qu'il a entendu notre sirène. En fait, dans la baraque, nous avons trouvé ses vêtements de ville, il s'est même pas changé, il a gardé sa tenue de travail. À cette heure, il doit être loin.

— Et ses petits copains, qu'est-ce qu'ils disent ?

— Pour l'instant, ils ne parlent pas. Celui qui cause, en revanche, c'est le gardien. Et je crois que cette fois, *'u zu Ceccè* va se trouver sûrement dans un mauvais pas.

— Adjudant, vous me rendez un service ?

— Certainement, commissaire.

— Vous voulez répéter la phrase avec une variante ?

— Je n'ai pas compris.

— Voulez-vous dire exactement comme ça : je crois que cette fois, *'u zu Ceccè* va l'avoir dans le cul ?

— Comme vous voulez, dit l'adjudant et il répéta la phrase mais ajouta : Vous m'expliquez le motif ?

— Cher adjudant, les mots, pour moi, ont un poids. Et les gros mots en ont davantage. Voilà tout. Et je m'excuse si je vous ai contraint à parler d'une manière qui n'est pas la vôtre. Vous me dites une autre chose ?

— Bien sûr.

— Le numéro de la plaque de la voiture de Dimora.

— Pourquoi le voulez-vous ?

Il pouvait répondre que ses jumelles ne le lui montraient pas. Mais il se limita à dire :

— Comme ça.

L'adjudant le lui communiqua. Et puis demanda :

— Vous l'avez, le numéro de chez moi ?

— Non. Pourquoi vous voulez me le donner ?

— Comme ça.

Ils se dirent au revoir, Montalbano passa l'appareil à Catarella.

— Éteins-le, toi, moi, j'y arrive jamais. Maintenant, on peut y aller.

Il tendit la main vers le contact et, tout à coup, l'instinct prit corps. Il ne savait comment définir autrement le phénomène : l'instinct lui suggérait de ne pas bouger de cet endroit et il le faisait à travers un effet de somatisation, lui rendant impossibles ou très difficiles les mouvements nécessaires pour bouger. Il avait les mains molles, les pieds, il les sentait en coton, absolument privés de force sur les pédales. Il aréussit, en suant, à tourner la clé mais la pression n'avait pas été suffisante, le moteur fit à peine le ronron d'un chat content, avant de s'éteindre.

— Qu'est-ce qui se passe, elle part pas ? demanda Catarella, alarmé à la perspective de passer la nuit dedans l'auto.

— C'est moi qui n'aréussis pas à partir, dit Montalbano.

Catarella resta impressionné par la réponse.

— Vous voulez que j'aille appeler à querqu'un ?

— Et qui tu voudrais appeler ?

— Beh, je sais pas, un mécanicien, un médecin, en somme, ce qui va le mieux à vosseigneurie.

— Écoute, Cataré, organisons-nous. Maintenant, je sors de la voiture avec les jumelles et je surveille le chantier.

— *Dottori*, mais vosseigneurie, la nuit quand c'est vraiment la nuit, vous y voyez ?

— Non. Mais si dedans le chantier, il est resté caché celui que les carabiniers n'ont pas trouvé, pour bouger, il devra allumer une allumette, un briquet. Et moi, alors, je le verrai. Je vais surveiller une demi-heure, puis tu regarderas, toi. On prend chacun son tour.

Au bout d'une vingtaine de minutes, les yeux lui papillonnaient, des éclairs de lumière apparaissaient partout, on aurait dit la nuit de San Lorenzo, quand on dit qu'il y a une pluie d'étoiles filantes (ça faisait des années qu'il n'en avait pas vu une). Enfin, son tour finit. Il se glissa dedans la voiture passqu'il acommençait à faire frisquet et il s'alluma une cigarette en prenant toutes les précautions pour qu'on

voie pas la brève flamme du briquet et le point rouge de la braise de la cigarette quand il aspirait. Il dut s'endormir un peu, passqu'il se sentit réveiller par Catarella.

— C'est à vosseigneurie, *dottori*.

Puis revint le tour de Catarella. Ensuite vint le sien. Quand il se remit dedans l'auto, le froid lui était entré dans les os. Il s'alluma une autre cigarette, s'apréoccupa de voir qu'il ne lui en restait que deux. Il l'avait à peine écrasée dans le cendrier quand il entendit Catarella l'appeler à voix vasse. Il sortit d'un bond.

— Qu'est-ce que tu as vu ?

— *Dottori*, ça a duré un vire-tourne, mais querqu'un a allumé querque chose une seconde.

— Tu en es sûr ?

— La main sur le feu, *dottori*. Vous voulez le *binoculu*, les jumelles ?

— Non, continue, toi. J'ai les yeux fatigués.

— Encore, *dottori*, dit tout à coup Catarella. Il l'a fait encore, il a allumé et éteint. Si j'erre pas, celui-là, il s'approche de la porte du chantier.

Et Montalbano comprit. Catarella n'errait pas comme un berger dans l'Asie. Dimora se dirigeait vers sa voiture, la seule restée en place.

Comme pour confirmer sa pinsée, il vit les lampes arrière de la voiture s'allumer ; dans le silence, le bruit du moteur mis en route s'entendit distinctement.

— *Dottori*, il s'enfuit !

— Coupons-lui la route.

Ils coururent à l'auto, Montalbano démarra, partit lui aussi phares éteints. Mais au bout de quelques mètres, il s'arrêta. Dimora n'avait pas pris la route normale en montée, il avançait avec beaucoup de difficulté et de lenteur en pleine campagne, dans la direction opposée et, de temps en temps, il était obligé d'allumer les phares pour aréussir à éviter des roches, des fossés, des arbres.

— En avançant comme ça, il va mettre une vingtaine de minutes pour sortir de la vallée. Qu'est-ce qu'il y a de l'autre côté ?

— Il y a Gallotta, dit Catarella. Par nécessité de forcément, il doit apasser par le pays de Gallotta.

— Et nous, on va aller l'attendre là.

Ils mirent une vingtaine de minutes pour arriver aux portes de Gallotta, un petit pays de mille habitants. Pour prendre la bonne route, celle qui lui permettrait de filer, Dimora devait passer par là. En marche arrière, Montalbano se retira de la route, se plaça entre deux maisons dans une allée. Ils attendirent, le moteur allumé, les nerfs tendus. Ils attendirent et attendirent. Trois camions passèrent, puis

une Porsche, une Ape. De l'auto de Dimora, pas l'ombre.

— Est-ce qu'au hasard par hasard, il aurait fait du stop ? hasarda timidement Catarella.

— Je ne crois pas. S'il ne vient pas, on ira le chercher, nous.

Prudemment, il avança à travers les ruelles de Gallotta, la voiture semblait un énorme cafard, un animal mauvais. Puis il arriva dans une rue aussi complètement déserte que les autres, sur les dix lampadaires, cinq au moins étaient éteints. Il y avait trois voitures garées au bord d'un trottoir. La dernière, Montalbano en eut la certitude en fixant la plaque, était celle de Dimora. Mais elle semblait vide. Peut-être que Dimora était sorti et s'en était allé se réfugier chez un ami quelconque ?

— Écoute, Catarè. Tu descends et tu t'approches, par-derrière, de la dernière voiture. Peut-être que Dimora n'est pas là, qu'il est déjà parti. Ou peut-être qu'il se cache dedans. Fais attention, il est probablement armé. Moi, je te couvre.

Catarella sortit, ouvrant l'étui du revolver. Il s'approcha de la voiture par-derrière, mais il était monté sur le trottoir. Maintenant, il longeait le mur d'une maison en ruine, avec des pertuis noirs à la place des fenêtres. Et là, ce que le commissaire voyait eut un léger sursaut, comme quand, dans un film, une image manque. C'était le rêve ! Seigneur, ça, c'était le rêve ! Il y avait quelques nuances entre la réalité et les images rêvées mais en substance, c'était ça. En un instant, il ouvrit la boîte à gants, prit le pistolet, fit monter la balle dans le canon, ouvrit la portière, sortit. La portière de la voiture de Dimora aussi s'ouvrit, et jaillit un homme, le vras tendu tout droit vers Catarella paralysé.

— Dimora ! hurla Montalbano.

L'homme se retourna et tira. À son tour, Montalbano avait pressé la détente, les deux coups firent une seule détonation. La moitié du visage de Dimora s'envola, alla se coller, os, chair, matière cérébrale, contre le mur d'une maison. Le commissaire courut vers l'homme tombé sur le dos, sur le trottoir, rien que de le voir, il comprit qu'il était mort. Puis il se tourna vers Catarella. Il était immobile, les yeux écarquillés. Il s'approcha, lui retira le mobile de la poche.

— Va dans la voiture.

Catarella ne bougea pas. Montalbano lui donna un petit pousson dans le dos et l'autre se mit en mouvement. Un automate. Il fit un numéro.

— Montalbano, je suis. Désolé de vous appeler à cette heure, mais...

— J'attendais votre coup de fil.

Il l'attendait ?!

— Vous l'avez pris ? J'étais sûr qu'il s'était caché dans le chantier.

Je n'ai pas saisi la voiture de Dimora pour lui laisser un appât. J'étais certain qu'il mordrait à l'hameçon et que vous étiez là, dans les environs, pour le mettre dans votre panier.

Pendant un instant, le commissaire eut une pensée blasphématoire : quel beau couple il aurait fait avec l'adjudant des carabiniers !

— J'ai dû lui tirer dessus.

— Vous l'avez tué ?

— Oui.

— Où vous trouvez-vous, exactement ?

Le commissaire le lui expliqua.

— Quelqu'un vous a vu ?

— Je ne crois pas. Aucune fenêtre ne s'est ouverte. Tout le monde a préféré continuer à dormir.

— C'est mieux comme ça. Ne bougez pas, d'ici un quart d'heure maximum, je suis chez vous à Gallotta.

Il monta en voiture. Maintenant, Catarella tremblait.

— J'ai froid, j'ai très froid, *dottori*.

Montalbano lui passa le bras autour des épaules.

— Appuie-toi à moi.

Catarella se recroquevilla contre le corps du commissaire et laissa couler les larmes.

— Sainte mère ! Sainte mère ! Quelle chose terrible c'est, de voir tuer un homme !

De le voir tuer, ça avait été terrible, pour Catarella. Et en le tuant, en fait, à quel niveau terrible on atteignait ?

Verruso ne perdit pas de temps, il se gara avec sa voiture à côté de celle du commissaire, parla à travers le fenestron ouvert.

— Allez-vous-en tout de suite, à cette histoire, vous ne devez pas être mêlé. C'est moi qui ai tué Dimora, dans un échange de coups de feu. C'est clair ? Dès que vous serez parti, je vais avertir qui de droit. Ah, pour votre gouverne : les deux complices de Dimora se sont mis à table, ont avoué que c'était *'u zu Cecè* qui a commandité les meurtres et, malgré les protections politiques qu'il a, j'ai l'impression que cette fois, il l'a dans le cul, comme vous aimez.

Y avait-il de l'ironie dans les derniers mots de Verruso ? Il y avait, mais le commissaire préféra ne pas relever.

Il accompagna Catarella chez lui. Quand celui-ci sortit, ses jambes se dérobaient encore, il s'appuya contre la glace baissée du côté de Montalbano.

— *Dottori*, et ça, ça voudrait dire que c'est notre quatrième segret, pas vrai ?

Et cette fois, il n'y avait pas de bonheur sur son visage, et même, le commissaire eut envie de lui caresser la tête comme à un chien.

— Malheureusement, oui.

À Marinella, il se glissa sous la douche et n'en sortit plus.

Il ne réussissait pas à s'arrêter, il se savonnait, se rinçait et puis recommençait. Il usa toute la réserve du chauffe-eau. D'une chose, il était sûr : il ne fermerait pas l'œil de la nuit.

Et ainsi fut-il.

Au matin, le soleil était déjà haut, il se fit une heure de natation dans l'eau glacée. Mais quand il en sortit, il se sentait encore sale. Comment disait lady Macbeth ? *Mais enfin ces mains ne seront jamais propres* ? Il s'habilla, mit sur le feu la grande cafetière et ensuite, assis sur la véranda, un café après l'autre, attendit une heure civilisée pour téléphoner.

— Montalbano, je suis. Je voudrais parler avec Mme...

— Ah, *dottore*, c'est vous ? Mme Caterina a téléphoné, elle a dit qu'elle ne viendrait pas au bureau. Elle vous prie de l'appeler chez elle. Vous l'avez, son numéro ?

Cette fois, ce fut Caterina qui répondit tout de suite.

— Merci ! Merci ! La radio vient d'annoncer qu'ils ont arrêté 'u zu Cecè ! Merci !

— Pourquoi vous me remerciez moi ? Moi, je n'ai rien à voir. C'est l'adjutant Verruso qui...

— Écoutez, je voulais vous dire que ce soir, malheureusement, nous n'allons pas pouvoir nous voir. Il faudra attendre quelques jours.

— Vous n'allez pas bien ?

— Non, une bêtise. Hier, j'ai glissé et je me suis tordu une cheville. Je ne peux pas bouger.

« Appuie-toi à moi, aurait voulu dire Montalbano, je t'emmène chez une vieille miraculeuse qui va te faire un cataplasme magique. Dans une demi-journée, tu te retrouves en forme et après... »

Mais il dit seulement :

— Désolé.

Il s'en retourna à la véranda et lézarda au soleil. On ne peut pas aller avec une femme le lendemain du jour où on a tué un homme. Ça arrive, oui, mais seulement dans les films américains.

La peur de Montalbano

Il le comprit tout de suite, dès qu'ils se furent assis à la table du restaurant, que l'ingénieur Matteo Castellini, c'était pas son truc. Son épouse Stefania, l'amie de cœur de Livia, était, elle, une personne sinon goûteuse, du moins potable, une brunette quadragénaire qui savait parler au bon moment et disait des choses intelligentes. Mais, aux yeux de Montalbano, l'ingénieur avait été du premier coup violemment 'ntipathique. Il s'était apésenté pour le dîner vêtu de blanc genre « deux barils pour un », à l'exception de la cravate qui, elle, tirait sur l'ivoire. En lui tendant la main, Montalbano s'était retenu à grand-peine de lui demander :

« Mister Livingstone, je suppose ? »

À peine le premier plat mangé, un risotto de la mer que Montalbano avait trouvé bon, l'ingénieur attaqua.

— Et maintenant, entrons dans le vif du sujet, dit-il.

Donc, il y avait un vif du sujet ? Livia ne lui avait rin dit, rin de rin. Il lui lança un coup d'œil interrogateur et elle lui arépondit par un regard tellement suppliant que le commissaire se promit que, quoi que signifiât ce « vif du sujet », il prendrait son mal en patience, évitant de faire tourner mal la rencontre à laquelle sa fiancée l'avait traîné pratiquement enchaîné.

— Vous savez quoi ? Ça fait si longtemps que je supplie Stefania de nous faire connaître. Nous deux, nous avons un intérêt commun et moi, je vous envie beaucoup.

— Pourquoi ?

— Parce que vous avez la possibilité de disposer d'un observatoire privilégié.

— Ah oui ? Lequel ?

— Le commissariat de Vigàta.

Montalbano écarquilla les yeux. Observatoire privilégié, le commissariat ? Quatre pièces pourries au rez-de-chaussée, dedans lesquelles s'agitaient des personnages comme Catarella qui déparlait ou comme Mimì Augello, toujours après une nouvelle gonzesse ? Il regarda Livia, mais elle était occupée à parler intensément avec son amie Stefania. Le commissaire eut la certitude qu'elle faisait semblant.

— Eh oui, poursuivit l'ingénieur. Je conçois et je bâtis des ponts. En toute modestie, dans le monde entier. Mais, vous voyez, il est impossible de découvrir l'homme dans un pilier de ciment armé.

Il parlait sérieusement ou il galéjait ? Montalbano relança.

— Beh, par chez nous, de temps en temps, on en découvrait.

Cette fois, ce fut l'ingénieur qui s'étonna.

— Vraiment ?

— Bien sûr. C'était une des manières dont la mafia faisait

disparaître...

Castellini l'interrompit.

— Non, peut-être que je ne m'explique pas bien. Vous voyez, commissaire, moi, je n'aurais pas voulu être ingénieur. J'aurais aimé faire de l'analyse.

— De l'analyse chimique ?

— Non, de la psychanalyse.

Finalement, on commençait à comprendre quelque chose.

— Vous savez, je dois vous décevoir. En ce sens, le commissariat de Vigàta n'est pas l'endroit le plus indiqué pour...

Tu te le vois, Catarella assis derrière un divan sur lequel était recroquevillé un type qui avait volé une poignée d'épinards ?

— Je le sais, je le sais. Mais là, quand même, on peut sonder ! s'écria l'ingénieur, l'œil halluciné.

Il avait tellement élevé la voix que Livia et Stefania furent aussi obligées d'interrompre leur conversation et de le regarder.

— Sonder quoi ?

— Mais l'âme humaine, commissaire ! Sa nature tortueuse ! Sa profondeur ! Sa complexité !

Or donc, ça se présentait comme ça : l'ingénieur appartenait à cette catégorie de personnes qui, dans les choses qui commencent par « psy » – psychologie, psychanalyse, psychiatrie –, barbotent béatement. Montalbano décida d'en rajouter quelques louches.

— Vous voulez dire plonger dans ses abîmes ?

— Oui.

— En parcourir les labyrinthes enchevêtrés ?

— Oui, oui.

— Affronter ses dédales obscurs ? Ses enchevêtrements inextricables ? Ses cavernes souterraines ? Ses impénétrables...

— Oui, oui, oui, haleta Castellini, à deux doigts de l'orgasme.

Le coup de pied que lui balançait Livia sous la table fit taire Montalbano. Peut-être aussi que son répertoire d'expressions toutes faites et de stéréotypes n'était pas si vaste. De la pause approfita Livia.

— Tu sais, Matteo... dit-elle à l'ingénieur.

La douceur de sa voix mit le commissaire en garde : quand Livia prenait ce ton, il était certain qu'elle allait balancer sa bile noire, comme les *siccie*, les supions que le serveur leur apportait.

— ... bien sûr que Salvo en aurait la possibilité. Mais lui, il s'arrête aux preuves.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Montalbano, vexé.

— Pas un mot de plus ni de moins que ce que j'ai dit. Tu t'arrêtes à un certain niveau, celui qui suffit à tes enquêtes. Quant à aller au-delà, peut-être que tu en as peur.

Elle voulait le blesser, c'était clair. Elle vengeait l'ingénieur qu'il

avait bassement tourné en ridicule. Stefania elle-même parut étonnée par la sortie de son amie.

— Ce n'est pas ma tâche. Je ne suis ni prêtre, ni psychologue, ni analyste. Veuillez m'excuser.

Et il se plongea dans le parfum et la saveur des supions, cuisinés comme il se doit. Après un instant de silence, l'ingénieur se mit à parler de *Crime et châtiment*, qu'il dit avoir relu « dans le silence sombre des nuits yéménites ». Selon lui, en matière de psychologie, Dostoïevski se trompait beaucoup. Au moment de se dire au revoir, Stefania tira un trousseau de clés de son sac à main et le tendit à Livia.

— Vous partez demain ?

Partir ?! Et pour où ? Cela faisait à peine une semaine qu'il se trouvait en vacances à Boccadasse et il n'avait pas envie de bouger.

— Qu'est-ce que c'est, cette histoire de partir ? demanda-t-il dès que Livia alluma le moteur.

— Stefania et Matteo ont été assez gentils pour nous prêter quelques jours leur maison en montagne.

Madone ! La montagne ! Lui, il était homme de mer, il était fait comme ça, ce n'était pas sa faute. À peine passé les cinq cents mètres d'altitude, il commençait à devenir mauvais, prêt à chercher querelle à la moindre occasion, et certaines fois, il était pris d'accès de mélancolie qui le faisaient advenir plus taiseux et solitaire encore que d'habitude. Et Livia, en plus, l'avait pris par traîtrise. Pire que Gano di Magonza dans l'opéra des *pupi*.

— Pourquoi tu me l'as pas dit dès que je suis arrivé ici que tu avais tout préparé pour me traîner en montagne ?

— Te traîner ! Qu'est-ce que tu le prends au tragique ! C'est simple. Parce que nous aurions passé la journée à nous disputer.

— Mais tu me l'expliques quel besoin nous avons de partir de Boccadasse à une semaine de la fin des vacances ?

— Parce que toi, à Boccadasse, tu y viens en vacances, alors que moi, j'y habite, j'y vis. C'est clair ? Ces vacances, ce sont les tiennes, pas les miennes. J'ai décidé que nos vacances à nous, on les fera où je veux, moi.

— Je peux au moins savoir où est cette maison ?

— Au-dessus de Courmayeur.

Au-dessus ? Entre les glaciers éternels et les cimes inviolées, comme aurait dit l'ingénieur Castellini ? Le commissaire se sentit glacé.

L'engueulade dura longtemps, mais Montalbano savait qu'il avait perdu dès le début. Puis, peu avant d'éteindre, ils firent la paix. Et ensuite encore, les yeux ouverts, à fixer la lumière terne qui entrait par la fenêtre ouverte, en écoutant la respiration de Livia qui dormait à côté de lui et qui se confondait avec celle de la mer, Montalbano se

sentit en paix et prêt à affronter les ours polaires qui, certainement, se brouillaient sur les banquises au-dessus de Courmayeur.

Pendant tout le trajet, qui dura des heures, Livia ne voulut jamais lui céder le volant, il n'y eut pas moyen.

— Mais, excuse-moi, maintenant, laisse-moi conduire. Pourquoi tu veux te fatiguer ?

— Tu as dit que je voulais te traîner en montagne ? Alors, laisse-toi traîner et tais-toi.

Comme, pour diverses raisons, ils avaient fini par partir tard de Boccadasse, et qu'il y avait aussi du trafic, Montalbano, une fois qu'il vit descendre le soleil, après avoir examiné le pour et le contre, pinsa qu'il ne lui restait plus qu'à faire un somme. L'aréveilla la voix de Livia.

— Allez, Salvo, on est arrivés.

Une fois descendu de la voiture, il s'aperçut que, à part la zone illuminée par les phares, tout autour régnait une obscurité profonde et, à l'oreille et à vue de nez, dans les alentours il n'y avait pas trace de vie humaine. La voiture était arrêtée dans une clairière d'où partait un chemin qui grimpait presque à la verticale vers un quelconque coin perdu.

— Allez, reste pas planté là comme un ahuri. Prends ton sac à dos, ouvre-le et mets-toi ton pull.

Le sac à dos, c'était Livia qui le lui avait prêté, naturellement, alors que le pull était à lui, il l'avait laissé à Boccadasse l'hiver précédent. Quand les phares s'éteignirent d'un coup, Montalbano eut la désagréable sensation d'être englouti par la nuit. Il s'agita. Livia alluma une lampe de poche, dirigea la lumière vers le sentier.

— Viens derrière moi et attention à ne pas glisser.

— Mais elle est loin, cette maison ?

— Une centaine de mètres.

Au bout des cinquante premiers mètres, le commissaire se convainquit que cent mètres au bord de la mer, c'est une chose, et cent mètres en montagne, c'en est une autre. Et heureusement qu'il peinait à monter, parce que, autrement, le froid l'aurait pétrifié malgré le pull. Une fois, il glissa, une autre, trébucha.

— Essaie d'arriver vivant, dit Livia qui, elle, semblait une chèvre.

Enfin le chemin finit dans une clairière. De la forme extérieure de la maison, Montalbano ne comprit à peu près rien, mais il lui sembla avoir affaire à une espèce de chalet comme il y en a tant, à un étage. Dedans, en revanche, les choses changeaient. La double porte donnait sur un grand salon aux meubles de bois marron, genre campagne, massifs et rassurants, télévision, téléphone et une imposante cheminée dans le mur du fond. Toujours au rez-de-chaussée, il y avait une petite

cuisine avec un énorme frigo assez bourré de nourriture pour permettre l'ouverture sur-le-champ d'une épicerie. À l'étage, deux chambres à coucher dont les portes-fenêtres donnaient sur une terrasse commune et une salle de bains. Le commissaire prit vite la maison en sympathie.

— Ça te plaît ? lui demanda Livia.

— Mmmhhh, se limita-t-il à répondre, étant donné qu'il ne voulait pas lui concéder de point, et il ajouta : Fait froid.

— J'allume le chauffage. D'ici dix minutes, tu verras que ça va te passer. En attendant, prends-toi un gros blouson de Matteo.

Un blouson de l'ingénieur Castellini ? Mieux valait mourir gelé.

— Mais non, laisse tomber, maintenant, ça va me passer.

Et de fait, ça lui passa. Et une petite heure plus tard, il se fit passer aussi le petit de loup que l'air frais et la marche lui avaient donné en vidant pratiquement de moitié le contenu du frigo. Puis ils s'assirent sur un divan confortable et Livia alluma le téléviseur. D'un commun accord, ils choisirent un film méricain où on parlait d'un riche seigneur du Sud qui avait une fille de vingt ans qui fricotait avec le péquenot de la ferme et au père, l'histoire ne revenait pas. Il s'endormit d'un coup, la tête appuyée sur l'épaule de Livia, et quand, une heure et demie après, elle se leva pour éteindre le téléviseur, il tomba de côté sur le divan en se réveillant, hébété.

— Moi, je vais dormir, merci pour la belle soirée, dit Livia, ironique, en commençant de monter l'escalier qui menait à l'étage.

Il se fit sept heures de lit à la file, en se retrouvant dans la position qu'il avait prise au coucher. À côté de lui, ça se voyait que Livia avait une 'ntention bien arrêtée : voyager longtemps dans les territoires toujours nouveaux et perdus du sommeil. Il se leva, descendit au rez-de-chaussée, se pria un café, se prit une douche, se rhabilla, ouvrit la porte de la maison et sortit. Il se trouva à l'improviste dans une journée d'une beauté presque impitoyable, aux couleurs violentes, la neige étincelait et le mont Blanc lui pesait tant au-dessus de la tête qu'il lui fit un peu peur. Mais juste après, le froid l'assaillit à coups de poignard, des lames glacées lui blessaient le visage, le cou, les mains. Il rassembla ses forces pour passer derrière la maison, s'arrêtant au-dessous de la terrasse de la chambre à coucher. À quelques pas de lui commençait un chemin qui montait sur le flanc de la montagne et, à peu de distance, se perdait au milieu des arbres. C'était une espèce d'invite et Montalbano, va savoir pourquoi, décida de l'accepter. Il rentra, d'un pied léger pénétra dans la chambre de Matteo et Stefania, ouvrit l'*armuar*, saisit un blouson et un pull plus épais, les endossa, prit une paire de godillots sur des étagères à chaussures, se les mit, sortit, laissa à la cuisine un billet pour Livia : « Je vais faire un tour », s'enfonça sur la tête une espèce de casquette à pompon et sortit en

fermant la porte derrière lui. Avant de commencer la promenade, il vérifia qu'il avait dans la poche du blouson les cigarettes et le briquet. Dans l'autre, il y avait une paire de gants, il les enfila. Au bout d'une demi-heure qu'il marchait, sentant à chacun de ses pas ses poumons s'élargir, il se trouva devant une bifurcation du sentier et décida de prendre à droite. Il comprenait qu'il montait, mais ne ressentait aucune fatigue, et même, au fur et à mesure, il éprouvait comme une perte de poids, une espèce de légèreté du corps et de l'esprit. Il n'y avait plus d'arbres, rien que des roches. À un certain point, il s'assit sur une grosse pierre avant de dépasser le virage du sentier, il voulait jouir de la vue. Il mit une main en poche, tira le paquet de cigarettes, en alluma une, tira deux bouffées et l'éteignit. Il n'avait pas envie de fumer. Il regarda la montre et s'ébahit. Il y avait une heure et demie qu'il marchait et il ne s'en était pas aperçu. Mieux valait rentrer, Livia risquait de s'inquiéter de son retard. Mais avant d'entamer la descente, il décida de faire encore deux pas et de dépasser le virage qui lui cachait une partie du paysage. Et d'un coup, les choses changèrent. Là, la montagne se révélait pour ce qu'elle était, âpre, dure, sévère au point de te faire naître un sentiment de respect craintif. Le sentier devenait moins commode, serré qu'il était entre la paroi de roche et une falaise qui tombait en une verticale vertigineuse. Montalbano ne souffrait pas de vertige, mais à cette vue, l'instinct le poussa à s'adosser à la paroi. Le dos appuyé à la roche, il regarda les cimes des montagnes, les maisonnettes dans les vallées qui semblaient des dés, un fleuve serpentin qui tantôt surgissait, tantôt disparaissait. Pour être beau, c'était beau, il n'y avait pas à discuter, mais il éprouva la sensation d'être étranger, une sorte d'Alien embarrassé et bouleversé dans un monde qui n'est pas le sien. Il tourna le dos pour refaire le virage et rentrer chez lui, mais s'arrêta d'un coup. Il lui semblait avoir entendu une voix humaine. Il n'avait pas compris ce que la voix avait dit, mais il lui en arrivait la vibration désespérée. Il tendit l'oreille, en alerte.

— ... l'aid... secours !

Il pivota. Et entendit de nouveau la voix :

— ... cours !... cours !

Il fit trois pas en avant, il était certain que la voix venait du côté du surplomb. Il s'approcha avec précaution du bord du chemin, passa la tête pour regarder. À une vingtaine de mètres de là, un peu en dessous du chemin, il y avait une saillie de roche qui formait, suspendue au-dessus du précipice, un minuscule terre-plein. Sur celui-ci, recroquevillé sur le ventre, une personne, on ne comprenait pas si c'était un homme ou une femme parce que le blouson lui cachait la tête, tenait par les poignets une femme, l'empêchant de choir dans l'abîme. Heureusement que cette dernière avait aréussi à glisser le

pied gauche dans une faille de la roche, parce qu'autrement, elle n'aurait pas réussi à tenir longtemps. La scène, immédiatement, s'présenta aux yeux de Montalbano, sous des couleurs si tragiques qu'elle en paraissait irréelle, au point qu'il songea à chercher où étaient placés les projecteurs et les caméras. Sans même qu'il s'en rende compte, ses jambes, en un vire-tourne, le portèrent à la hauteur des deux malheureux, il vit cinq ou six marches creusées dans le rocher, les descendit en volant, se retrouva    côté de la pirsonne allongée. C'était un homme, qui l'avait entendu arriver.

— Au secours.

Il n'avait même plus de voix pour parler et, en plus, la vouche était gênée par le gros pull collé à terre.

— Vous m'entendez ? demanda le commissaire à côté de lui tandis qu'il se levait les gants.

Il regarda la femme. Elle gardait les yeux clos, le visage était devenu blanc comme la neige, le rouge à lèvres qui avait coulé lui donnait un visage de clown.

— Courage ! lui lança le commissaire.

La femme n'ouvrit pas les yeux, c'était une statue. Montalbano s'installa solidement sur le terrain et dit à l'homme :

—   coutez-moi bien. Maintenant, je vais prendre, de mes deux mains, le poignet gauche de madame. Vous faites la même chose avec le poignet droit.    deux, on devrait y arriver à la soulever. Vous m'avez entendu ? Vous avez compris ?

— Oui.

Montalbano agrippa le poignet gauche, l'homme lâcha la prise et saisit le droit de ses deux mains.

— C'est bon ?

— Oui.

— Maintenant, je compte jusqu'à trois.    trois, on commence à la soulever ensemble. Prêt ? Un, deux, trois !

L'affaire n'était pas facile, mais elle fut rendue encore plus difficile par un fait que le commissaire n'avait pas envisagé, à savoir que la femme, dès qu'elle se sentit tirer, instinctivement se fit plus lourde à cause de la peur de se retrouver à pendouiller dans le vide et elle ne leva pas le pied du pertuis où elle l'avait enfilé. Montalbano et l'homme durent faire manœuvres et contre-manœuvres, le souffle toujours plus court et rapide. Le commissaire, en plus, était persuadé que l'homme, parvenu aux extrémités de la fatigue, l  cherait d'un coup. Est-ce qu'il y arriverait tout seul à soutenir la femme qui, par chance, était petite de sa pirsonne ? *Comu' u Signuruzzu volle*, comme Dieu voulut, au bout d'un quart d'heure, ils s'aretrouv  rent tous trois ventre au ciel sur le terre-plein. La femme gémissait faiblement, elle gardait les yeux clos. Elle était jeunette, autour de la trentaine.

L'homme, quadragénaire, respirait la vouche ouverte et faisait un bruit qu'on aurait dit qu'il ronflait en dormant. Les vêtements qu'il portait, ça se voyait au premier coup d'œil qu'ils étaient de grandes marques. Montalbano se fit rouler jusqu'au côté de la jeune femme. Le visage était encore blanc, le sang avait du mal à y arriver.

— Madame, courage, tout est fini. Ouvrez les yeux, regardez-moi.

Lentement, la femme fit signe que non de la tête. L'homme la regardait fixement, manifestement il n'était pas en condition de bouger.

— Vous avez un portable ?

L'homme indiqua la poche interne de son blouson. Montalbano le lui déboutonna, prit l'appareil. Oui, mais à qui téléphoner ? L'homme dut comprendre, il se fit redonner le mobile, s'appuya sur un coude, composa un numéro, commença à parler.

— Salvo !

C'était la voix de Livia et Montalbano se sentit soulagé. Évidemment, il s'agissait d'un cauchemar. Maintenant, Livia était en train de l'aréveiller, rin n'était vrai, tout était arrivé en rêve.

— Salvo !

Il regarda vers le haut. Livia était sur le chemin et le regardait, blême. Puis, d'un bond, elle descendit sur le terre-plein. Elle avait l'œil terrorisé, la respiration haletante. Le commissaire lui raconta rapidement ce qui était arrivé.

— Rentre à la maison. C'est moi qui reste avec eux.

Il n'y eut pas moyen de la faire changer d'idée.

— Après, on va s'expliquer, ajouta-t-elle pendant que Montalbano se mettait en route.

Arrivé au chalet, le commissaire se déshabilla entièrement et se prit une douche pour s'ôter la transpiration de la peau. Puis, sans même se remettre le caleçon, il s'assit sur le divan, ouvrit une bouteille de whisky encore scellée et, avec détermination, décida de s'en boire au moins la moitié. Livia, de retour quatre heures plus tard, le trouva comme ça. La bouteille était vidée aux trois quarts.

— Debout !

— À vos ordres ! dit Montalbano en se levant et en se mettant au garde-à-vous.

La mornifle que Livia lui balança l'assomma, le fit retomber sur le divan.

— Pourquoi ? demanda-t-il, la voix pâteuse.

— Parce que ce matin, tu m'as fait mourir de peur quand j'ai vu que tu ne rentrais pas. T'es un con !

— Je suis un héros ! J'ai sauvé...

— Il y a aussi des héros cons, et toi, tu appartiens à cette catégorie.

Maintenant, monte dormir, je te réveillerai, moi.

— À vos ordres.

— Ils s'appellent Silvio et Giulia Dalbono, ils sont mariés depuis cinq ans, ils ont une maison sur l'autre versant. Lui a une usine à Turin, mais ils viennent ici dès qu'ils peuvent.

Montalbano savourait une espèce de lard qui fondait, discret et fort à la fois, dès qu'il se retrouvait entre langue et palais.

— Pendant qu'ils examinaient la femme à l'hôpital – elle a deux côtes cassées –, j'ai parlé avec lui. Ils faisaient une promenade très banale, elle a voulu aller sur la vire et là, inexplicablement, elle est tombée. Peut-être un malaise, un vertige ou simplement un pied qui a glissé. En tombant, elle a réussi à s'agripper au rebord, juste ce qu'il fallait au mari pour l'agripper par les poignets. Puis, heureusement, tu es arrivé. Il m'a demandé qui tu étais, ce que tu fais. Il a été impressionné par ton calme. Je crois que demain, il va venir te remercier. Mais tu m'entends, oui ou non ?

— Bien sûr, dit Montalbano en se glissant dans la bouche une autre tranche de cette espèce de lard.

Livia, indignée, se tut. Ce n'est qu'à la fin du dîner que le commissaire daigna faire une remarque :

— Elle a ouvert les yeux ?

— Qui ?

— Giulia. Elle s'appelle comme ça, non ? Elle a ouvert les yeux ?

Livia lui lança un regard surpris.

— Comment tu fais pour le savoir ? Non, elle n'ouvre pas les yeux. Elle s'y refuse. Les médecins disent que c'est à cause du choc.

— Ah oui.

Ils s'assirent sur le divan.

— Tu veux voir quelque chose à la télévision ?

— Non.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Je vais te montrer.

Quand elle comprit les intentions de Salvo, Livia protesta sans conviction :

— Au moins, allons en haut...

— Non, ici tu m'as giflé, et ici, tu paieras l'offense.

— À vos ordres.

Le lendemain matin, il s'aréveilla à sept heures et à huit, il ouvrit la porte pour sortir.

— Salvo !

C'était Livia qui l'appelait, encore au lit, de l'étage. Mais comment ça ? Dix minutes avant, on aurait dit qu'elle dormait comme une

souche !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je vais faire deux pas.

— Non ! Attends-moi, je viens aussi. D'ici un quart d'heure, je suis prête.

— Bon, je t'attends là dehors.

— Ne t'éloigne pas trop.

Il fut pris de fureur. Comme un crétin de minot, on le traitait ! Il sortit. La journée semblait un duplicata de celle de la veille, nette et éblouissante. Sur l'esplanade, il y avait un homme qui, à l'évidence, l'attendait. Il le reconnut aussitôt, c'était Silvio Dalbono. Il avait la varbe pas rasée, l'œil cerné.

— Comment va votre dame ?

— Beaucoup mieux, merci. J'ai passé la nuit à l'hôpital, je viens de là. J'ai attendu que...

— Qu'elle ouvre enfin les yeux ?

L'homme le considéra d'un air étonné, ouvrit la bouche, la referma, déglutit. Il tenta un sourire.

— Je savais que vous étiez un bon policier, mais à ce point-là ! Comment avez-vous compris ?

— Je n'ai rien compris, rétorqua Montalbano avec brusquerie. J'ai seulement remarqué qu'il y avait deux choses qui ne collaient pas. La première était que votre femme gardait les yeux obstinément clos. Dans un premier temps, quand on la tenait suspendue dans le vide, j'ai pensé qu'il s'agissait d'une forme de refus de la terrible situation dans laquelle elle se trouvait. Mais le fait est qu'elle a continué à garder les yeux clos même revenue sur le terre-plein. Alors, je me suis persuadé qu'elle refusait votre présence. La seconde chose est que quand vous vous êtes retrouvés l'un à côté de l'autre, après le sauvetage, vous ne vous êtes pas embrassés, ni même touchés...

— Me croyez-vous ? Ce n'est pas moi qui ai...

— Je vous crois.

— Cette vire est un des buts habituels de nos promenades. Hier matin, Giulia a couru devant, elle est descendue et puis, alors que j'étais encore sur le chemin, j'ai entendu un cri. Elle n'était plus là. Je suis descendu et alors, j'ai vu...

Il s'interrompit, tira de la poche du blouson un mouchoir, s'essuya la sueur abondante qui luisait sur son visage. Il reprit sans plus regarder le commissaire dans les yeux.

— J'ai vu les deux mains, agrippées à une pointe de roche qu'il y avait sur le bord. Elle m'a appelé une première fois, une deuxième fois, une troisième... Moi, je gardais le silence, immobile, paralysé. C'était la solution.

— Vous vouliez saisir l'occasion de vous débarrasser d'elle ?

— Oui.

— Vous avez une autre femme dans votre vie ?

— Depuis deux ans.

— Votre femme le soupçonnait ?

— Non, absolument pas. Mais là, à ce moment, elle a compris. Elle l'a compris parce que je ne répondais pas à son appel à l'aide. Et d'un coup, elle s'est tue. Il y a eu... il y a eu un silence épouvantable, insupportable. Et alors, je me suis précipité pour la prendre par les poignets. Nous... nous nous sommes regardés. Interminablement. Et elle, à un certain moment, elle a fermé les yeux. Moi, alors...

D'un coup, va savoir pourquoi, Montalbano se retrouva sur le rebord du précipice, il revit le visage de la femme désespérément levé vers le ciel comme font ceux qui se noient... Pour la première fois de sa vie, il éprouva une sensation de vertige.

— Ça suffit, dit-il brusquement.

L'homme le fixa, stupéfait du ton qu'avait pris le commissaire.

— Je voulais seulement vous expliquer... vous remercier...

— Il n'y a rien à expliquer, rien à remercier. Retournez auprès de votre femme. Bonne journée.

— Bonne journée, dit l'homme.

Il tourna le dos et commença à descendre le chemin.

C'était vrai, Livia avait raison. Il avait peur, il s'effrayait à l'idée de descendre dans « les abîmes de l'âme humaine », comme disait cet imbécile de Matteo Castellini. Il avait peur parce qu'il savait très bien que, lorsqu'il aurait atteint le fond de n'importe lequel de ces précipices, il y aurait inmanquablement trouvé un miroir. Qui reflétait son visage.

Mieux vaut l'obscurité

À sept heures de l'aube, entre sommeil et réveil, il avait distinctement entendu le bruit de l'eau qui entraît dans les deux bidons placés sur le toit de sa petite villa de Marinella. Et étant donné que la municipalité de Vigàta adaignait distribuer l'eau aux citoyens tous les trois jours, le bruit signifiait que Montalbano allait pouvoir se prendre une douche dans les règles de l'art. De fait, après avoir préparé le café et s'en être bu avec révérence la première tasse, il se catapulta dans la salle de bains et ouvrit au maximum les robinets. Il se savonna, se rinça, chanta tout entière, faux, la marche triomphale d'*Aida* et comme il prenait la serviette, lui arriva la sonnerie du téléphone. Il sortit de la salle de bains nu, trempant le carrelage – ce qu'ensuite, Adelina, la bonne, lui ferait peut-être payer en ne laissant rien à manger ni au four ni au frigo –, et souleva le combiné. Il entendit la tonalité de la ligne libre. Et alors, c'était quoi cette histoire que le téléphone continuait à sonner ? Il lui fallut du temps pour s'apercevoir que ce n'était pas le téléphone, mais la sonnette de l'entrée. Il regarda la pendule sur le buffet de la salle à manger, il n'était même pas huit heures du matin : à cette heure, qui pouvait bien venir frapper à sa porte sinon un des hommes du commissariat ? Pour venir le déranger, il fallait certainement que ce soit du sérieux. Il alla ouvrir comme il s'atrouvait. Et le curé qui se trouvait derrière la porte, à se le voir apparaître nu, fit un bond en arrière, ahuri.

— Ex... excusez-moi, dit-il.

— Ex... excusez-moi, dit le commissaire, également embarrassé, cherchant tant bien que mal à se cacher les parties honteuses de la main gauche, qui ne suffisait pas.

Le curé ne le savait pas mais, malgré la situation embarrassante, il avait marqué un point en sa faveur dans la considération de Montalbano. Parce que le commissaire avait une certaine 'ntipathie pour les curés qui s'habillaient en civil, tantôt en jean et pull-over, tantôt en survêtement, il lui semblait qu'ils voulaient se cacher, se fondre dans la masse. Celui qui était devant la porte était, en revanche, en soutane, un quadragénaire sec, l'air d'une pirsonne d'entendement.

— Entrez, qu'en attendant je m'habille, dit Montalbano et il disparut dans la salle de bains.

En revenant, il le trouva debout dans la véranda, à regarder la mer. Le matin s'apprésentait avec des couleurs propres et fortes.

— Pouvons-nous parler ici ? demanda le curé.

— Bien sûr, arépondit le commissaire, enregistrant un autre point en sa faveur.

— Don Luigi Barbera, se présenta le prêtre.

Ils se serrèrent la main. Montalbano lui demanda s'il voulait un café mais l'autre refusa. L'envie de s'en prendre une autre tasse lui passa en voyant que le curé était partagé : d'un côté il était pressé de lui dire ce pour quoi il était venu, et de l'autre, c'était comme si c'était dur pour lui d'entrer dans le vif du sujet.

— Je vous écoute, l'incita-t-il.

— Je suis passé vous chercher au commissariat. Vous n'étiez pas encore arrivé et un de vos hommes a eu la gentillesse de me dire où vous habitez. Voilà pourquoi je me suis permis.

Montalbano ne souffla mot.

— C'est une affaire délicate.

Le commissaire nota que maintenant le front du curé transpirait, il était devenu brillant.

— Une... une personne, à l'article de la mort, voilà une semaine, a voulu se confesser. Elle m'a révélé un secret. Une très grave faute qu'elle a commise, pour laquelle un innocent a payé. Je l'ai convaincue d'en parler, de se libérer de son poids non seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes. Elle ne voulait pas. Elle résistait de toutes ses forces, se rebellait. Enfin, hier soir, je l'ai convaincue, avec l'aide de Dieu. Comme vous, je vous connais de réputation, j'ai pensé que vous étiez la personne la plus juste pour...

— Pour quoi ? demanda Montalbano, brusque.

Mais ce curé voulait vraiment galéjer de bon matin ? D'abord, il n'aimait pas beaucoup les romans-feuilletons, il n'allait pas se laisser entraîner dedans. Et ça, ça s'annonçait comme un roman-feuilleton, depuis la simple allusion à un secret, à une faute très grave, à un innocent en taule... Après, il en était plus que certain, allait venir le reste du répertoire : l'orphelin maltraité, le beau garçon prisonnier, le tuteur voleur... Ensuite, les personnes à l'article de la mort lui faisaient une telle peur, remuaient dedans lui quelque chose de tellement obscur et profond qu'ensuite il se sentait mal pendant plusieurs jours. Non, il ne devait absolument pas mettre la main dans cette histoire.

— Écoutez, mon père, dit-il en se levant pour faire comprendre à l'autre qu'il devait s'en aller. Je vous remercie pour la confiance que vous avez en moi, mais j'ai trop à faire pour... Repassez au commissariat, demandez le *dottor* Augello et dites-lui de ma part de s'occuper de cette affaire.

Le curé le regarda avec des yeux de veau juste avant d'être emmené à l'abattoir. Et, d'une voix si vasse qu'on l'entendait à peine, il dit :

— Ne me laisse pas porter cette croix seul, mon fils.

Qu'est-ce qui toucha Montalbano ? Le choix des mots ? Le ton sur lequel ils furent prononcés ?

— Bon, d'accord, dit-il. Je viens avec vous. Mais on est sûr de ne pas faire un voyage pour rien ?

— Je peux vous garantir que cette personne vous dira...

— Je ne parlais pas de ça. Je disais : on est sûr que le moribond sera toujours en vie ?

— La moribonde, *dottore*. Oui, j'ai téléphoné avant de venir chez vous. Peut-être qu'on arrivera à temps.

Ils avaient décidé que le commissaire suivrait dans sa voiture celle du curé, il ne put donc rien demander d'autre au père Barbera. Et ce manque d'informations lui donnait les nerfs, il savait même pas comment s'appelait la femme qu'il allait trouver et l'aspect étrange de la situation était qu'il allait faire la connaissance d'une personne que, d'ici quelques heures, il ne pourrait jamais plus revoir. Le père Barbera se dirigea vers les faubourgs de Vigàta, dès qu'il fut sur la route de Montelusa, il tourna à gauche, prit la direction de Raccadali, après trois kilomètres tourna encore à gauche, franchit un grand portail de fer, prit une allée ombragée très soignée et s'arrêta devant une grosse villa.

— Où sommes-nous ? demanda le commissaire en sortant de son véhicule.

— C'est une maison de retraite, elle s'appelle la Maison du Sacré-Cœur, elle est tenue par des sœurs.

— Ça doit être plutôt cher, remarqua Montalbano en observant un jardinier au travail et une infirmière qui promenait un vieux sur une chaise roulante.

— Eh oui, fit sèchement le curé.

— Écoutez, avant d'entrer, dites-moi quelque chose. Avant tout, comment s'appelle la... la dame ?

— Maria Carmela Spagnolo.

— De quoi meurt-elle ?

— De vieillesse, elle s'éteint lentement comme une bougie. Elle a plus de quatre-vingt-dix ans.

— Un mari ? Des enfants ?

— Écoutez, *dottor* Montalbano, je sais vraiment peu de choses sur elle. Elle est restée veuve assez jeune, elle n'a pas d'enfants, un seul neveu qui vit à Milan et qui paie la pension. Je sais qu'elle vivait à Fela puis, quelque temps après la mort de son mari, elle est allée à l'étranger. Voilà cinq ans, elle est rentrée en Sicile et s'est fait prendre en charge ici.

— Pourquoi précisément ici ?

— Ça, je peux vous l'expliquer. Elle est venue dans cette maison

parce qu'il s'y trouvait déjà une amie d'enfance, mais celle-ci est morte l'année dernière.

— Le neveu a été averti ?

— Je pense que oui.

— Laissez-moi le temps de fumer une cigarette.

Le curé écarta les vras. Montalbano cherchait tous les moyens de retarder le moment de se retrouver face à face avec cette pòvre femme. De son côté, le père Barbera ne comprenait pas comment il était possible que le commissaire manifeste si peu d'intérêt pour l'affaire.

— Et vous ne savez rien d'autre ?

Le curé le regarda d'un air sérieux.

— Bien sûr que j'en sais davantage. Mais ça, ça m'a été dit en confession, vous comprenez ?

Voilà que le roman-feuilleton continuait. Maintenant entrait en scène le prêtre qui ne voulait pas trahir le secret révélé dans l'obscurité du confessionnal. Bah, la seule chose à faire était de conclure vite, d'écouter le délire d'une vieille qui n'avait plus toute sa tête et de se déclarer hors jeu.

— Allons-y.

On aurait dit un hôtel dix étoiles, si jamais ça existait. Partout, dans un froissement de robe, des sœurs glissaient. Un ascenseur grand comme une chambre les conduisit au troisième et dernier étage. Sur le couloir étincelant donnaient une dizaine de portes. De l'une d'entre elles, provenait un gémissement désespéré et continu, d'un autre la musique d'une radio ou d'une télévision, derrière une troisième, une frêle voix de vieille chantait *Il y a une chapelle, amour / avec des fleurs autour...* Le curé s'arrêta devant la dernière porte du couloir, entrouverte. Il passa la tête à l'intérieur, regarda, se tourna vers le commissaire.

— Venez.

Pour faire un pas en avant, Montalbano dut s'imaginer que derrière lui, il y avait un type qui lui donnait une poussée et l'obligeait à bouger. Dans la chambre, il y avait un lit, une petite table avec deux chaises, un meuble portant une télévision, deux fauteuils confortables. Une porte donnait dans la salle de bains. Tout très propre, tout dans un ordre parfait. À côté du lit, assise sur un siège, il y avait une sœur qui récitait le rosaire en bougeant à peine les lèvres. De la mourante, on ne voyait que la tête *d'accidruzzo*, d'oisillon, les cheveux bien coiffés. Le père Barbera demanda à voix basse :

— Comment va-t-elle ?

— Plutôt mal que bien, arépondit la sœur comme dans une poésie puérile, avant de se lever et de sortir de la chambre.

Le père Barbera se baissa vers la tête minuscule.

— Madame Spagnolo ! Maria Carmela ! C'est moi, Don Luigi.

Les paupières de la vieille ne s'ouvrirent pas, elles frémirent.

— Madame Spagnolo, il y a là la personne dont je vous ai parlé. Vous pouvez parler avec lui. Maintenant, je sors. Je reviendrai quand vous aurez fini.

Cette fois encore, la vieille ouvrit les yeux, fit tout juste oui avec la tête. Le curé, en passant à côté du commissaire, lui murmura :

— Faites attention.

À quoi ? D'abord, le commissaire ne comprit pas. Puis il se rendit parfaitement compte de ce que le curé avait voulu lui recommander : attention que cette vie est retenue par un rien, un fil, un invisible et très fragile fil de toile d'araignée, il suffirait d'un ton de voix un peu fort, une toux, pour la briser irrémédiablement. Il avança sur la pointe des pieds, s'assit avec précaution sur le siège, dit à voix vasse, plus pour lui-même que pour la mourante :

— Je suis là, madame.

Et du lit, arriva une voix très frêle, mais claire, sans halètement, sans douleur.

— Vous êtes... vous êtes la personne qu'il faut ?

« Sincèrement, je n'en sais rien », eut-il envie de répondre, mais il réussit à garder la bouche close. Comment peut-on dire, à une personne quelconque, dans une situation donnée : moi, je suis la personne qu'il te faut. Mais peut-être l'agonisante voulait-elle simplement demander s'il était un homme de *liggi*, de loi, quelqu'un qui ferait l'usage qu'il fallait de ce qu'il viendrait à savoir. La vieille dut interpréter le silence dubitatif du commissaire comme une réponse affirmative et enfin se décida, avec un certain effort de sa petite tête, les paupières toujours serrées. Montalbano pencha le buste vers le coussin.

— *Nun... nun era...*

Ce n'était pas.

— *vi... vilenu.*

du poison...

— *Cristi... na 'u vossi...*

Christina l'a voulu...

— *e... iu... iu ci lu desi... ma...*

et moi je le lui ai donné... mais...

— *nun era... nun era...*

ce n'était pas... ce n'était pas...

— *vilenu.*

du poison.

Dans le silence absolu de cette chambre où même les bruits et les voix du dehors n'arrivaient pas, Montalbano perçut une espèce de sifflement à la fois proche et lointain. Il comprit que Mme Spagnolo

avait poussé un soupir profond, peut-être enfin libérée de ce poids que depuis tant d'années elle portait avec elle. Il attendit qu'elle se remette à parler, à dire encore quelque chose, parce que ce qu'elle avait dit était trop peu et le commissaire ne savait par quel bout le prendre pour commencer à comprendre.

— Madame, dit-il à voix très basse.

Rin. Certainement, elle s'était endormie, épuisée. Alors, il se leva lentement, ouvrit la porte. Le père Barbera n'était pas là, la sœur en revanche était debout à quelques pas et ses lèvres bougeaient toujours. Elle vit le commissaire et s'approcha.

— La dame s'est endormie, dit-il en s'écartant légèrement.

La sœur entra dans la chambre, alla au lit, sortit le bras gauche de la vieille de sous les couvertures, tâta le pouls. Ensuite, elle tira l'autre bras et mit autour des mains de la vieille dame le rosaire qu'elle portait à la ceinture.

Ce fut alors que le commissaire prit conscience de ce que ces gestes signifiaient : Mme Maria Carmela Spagnolo était morte. Avec cette espèce de sifflement, elle s'était libérée du poids, non pas d'un secret, mais de la vie. Et il n'avait pas ressenti de peur. Il ne s'en était pas aperçu. Peut-être parce qu'il n'y avait pas eu la solennité sacrée de la mort non plus que sa désacralisation quotidienne, horrible, télévisuelle. Il y avait eu la mort, simplement, naturellement.

Le père Barbera le rejoignit après qu'il se fut fumé deux cigarettes de suite.

— Vous avez vu ? Nous sommes arrivés à peine à temps.

Eh oui. À temps pour mordre à un hameçon, le sentir glisser dans la gorge et avoir la certitude que l'indispensable libération de cet hameçon serait longue et difficile. Pris en traître, il avait été. Il jeta un regard de rancœur au curé. L'autre ne parut pas y prendre garde.

— Elle a pu vous dire quelque chose ?

— Oui, que ce qu'elle avait donné à une certaine Cristina n'était pas le poison qu'elle voulait.

— Ça correspond, dit le prêtre.

— À quoi ?

— Je voudrais vous aider, croyez-moi. Mais je ne peux pas.

— Mais moi, je vous ai aidé.

— Vous n'êtes pas un prêtre tenu au secret.

— Bon, bon, dit Montalbano en montant dans sa voiture. Bonne journée.

— Attendez, dit le père Barbera.

D'une fente sur le côté de la soutane, il tira une feuille de papier pliée en quatre, la tendit au commissaire.

— Au secrétariat, je me suis fait donner tout ce qu'ils avaient sur la dame. J'ai écrit aussi mon adresse et mon numéro de téléphone.

— Vous savez s'ils ont averti le neveu ?

— Oui, ils lui ont annoncé le décès. Ils l'ont appelé à Milan. Il arrivera à Vigàta demain matin. Si vous voulez... je peux vous faire savoir dans quel hôtel il descend.

Il cherchait à se faire pirdonner, le curé.

Mais le mal était fait.

DEUX

— *Dottori*, je vous demande pirdon, mais vosseigneurie ne se sent pas bien ? Vous êtes malade ?

— Non. Pourquoi ?

— Bah, qu'esse j'en sais... Il me semble que vosseigneurie est là et puis est pas là.

Il avait parfaitement raison, Catarella. Au bureau, il était là, puisqu'il parlait, donnait des ordres, raisonnait, mais la tête se trouvait dans la pièce propre et nette du troisième étage d'une maison de vieux, à côté du lit d'une nonagénaire mourante, laquelle lui avait dit que...

— Écoute, Fazio, entre et ferme la porte. Je dois te raconter une chose qui m'est arrivée ce matin.

À la fin, Fazio lui lança un regard dubitatif.

— Et d'après le curé, vous, qu'est-ce que vous devriez faire ?

— Bah, commencer à enquêter, voir...

— Mais vous ne savez même pas où, quand et comment est arrivée cette histoire de poison ! Si ça se trouve, c'est une histoire vieille de soixante ou soixante-dix ans ! Et puis : c'est une affaire publique ou elle est restée dedans la maison de gens bien sous tous rapports et personne n'en a jamais rin su... *Dottore*, écoutez-moi : oubliez cette histoire. Je voulais vous dire, à propos du braquage de hier...

— Attends, que je comprenne, Salvo. Tu m'as raconté cette histoire pour avoir un conseil de ma part ? Pour savoir si tu dois t'en occuper ou non ?

— Exactement, Mimì.

— Mais pourquoi tu veux te foutre de moi ?

— Je ne comprends pas.

— Toi, tu ne veux de conseils de personne ! Tu as déjà décidé !

— Ah oui ?

— Oui. Mais figure-toi que tu vas pas te jeter corps et âme dans une histoire comme ça, sans queue ni tête ! Et vieille, surtout ! Si ça se trouve, tu vas avoir affaire à des gens qui ont cent ans ou presque !

— Eh bè ?

— Toi, tu prends ton pied, dans ces voyages dans le temps. Tu te régales à parler avec des vieillards qui se rappellent peut-être le prix du beurre en 1912 mais qui se sont oubliés comment ils s'appellent ! Ce curé a été malin, il t'a taillé un costard sur mesure.

— Écoute, Livia, ce matin, j'étais sous la douche quand on a sonné à la porte. Je suis allé ouvrir comme j'étais et...

— Excuse-moi, je crois que j'ai pas bien compris. Tu es allé ouvrir complètement nu ?

— Je pensais que c'était Catarella.

— Et qu'est-ce que ça veut dire ? Catarella n'est pas un être humain ?

— Bien sûr que c'en est un !

— Et alors, pourquoi veux-tu infliger à un être humain la vision de ton corps nu ?

— Tu as dit « infliger » ?

— Je l'ai dit et je le répète. Ou tu crois être l'Apollon du Belvédère ?

— Explique-moi ça. Quand je suis nu devant toi, tu penses que je suis en train de t'infliger la vision de mon corps ?

— Certaines fois, oui et certaines fois, non.

Ça, c'était le début de la dispute téléphonique rituelle. Il pouvait continuer en faisant mine de rien ou la faire tourner en eau de boudin. Il choisit la première voie. Il fit de l'esprit, plutôt mal parce qu'il s'était senti vexé, et finit de raconter l'histoire à Livia.

— Tu as l'intention de t'en occuper ?

— Beh, je ne sais pas. J'y ai pensé toute la journée. Et en conclusion, je me suis orienté vers le non.

Livia eut un petit rire irritant.

— Pourquoi tu ris ?

— Comme ça.

— Eh non ! Maintenant, tu vas m'expliquer pourquoi tu as laissé échapper un petit rire de *scòncica* !

— Ne me parle pas comme ça, et pas en dialecte !

— Bon, excuse-moi.

— C'est quoi, la *scòncica* ?

— La moquerie, le fait de tourner en dérision.

— Je n'avais aucune intention de me moquer. C'était un petit rire, comment dire, de pure et simple constatation.

— Et qu'est-ce que tu constatais ?

— Que tu as vieilli, Salvo. Autrefois, dans une affaire de ce genre, tu te serais jeté la tête la première. Voilà tout.

— Ah oui ? Je suis vieux et mou ?

— J'ai pas dit mou.

— Alors, pourquoi tu soutiens que la vue de mon corps est comme une espèce de torture ?

Et cette fois, l'engueulade éclata.

Installé sur le lit, il lut la feuille que le curé lui avait donnée dans la matinée.

Maria Carmela Spagnolo, née à Fela le 6 septembre 1910, de feu Giovanni et de feu Jacono Matilde. A un frère, Giacomo, de quatre ans son cadet. Le père est un riche avocat. Elle est éduquée au collège de sœurs. En 1930, elle épouse le Dr Alfredo Siracusa, riche pharmacien de Fela, propriétaire de maisons et de terrains. Le couple n'a pas d'enfants. Restée veuve en 1949, au milieu de l'année suivante, vend tout et déménage à Paris, où elle va vivre avec son frère Giacomo, diplomate de carrière. Elle le suit dans tous ses déplacements. Puis le frère, qui est marié et a un fils, Michele, meurt. Maria Carmela Spagnolo continue à vivre à travers le monde avec son neveu Michele, devenu ingénieur des pétroles, célibataire. Quand Michele Spagnolo prend sa retraite et s'installe à Milan, Maria Carmela demande à être admise à la Maison du Sacré-Cœur. Elle a fait donation de tous ses biens (qui sont nombreux) au neveu. Celui-ci, en échange, pourvoira aux besoins de la tante jusqu'à la fin de sa vie.

Et avec ça, bonjour chez vous. Tout compte fait, Montalbano n'avait rien tiré de cette lecture. Ou peut-être y avait-il quelque chose, qui pouvait se traduire par une question : pourquoi une femme, quelques mois après être restée veuve, vend tout et s'en va à l'étranger, abandonnant ses habitudes, ses us et coutumes, sa parentèle et ses connaissances ?

Cette nuit-là, sûrement à cause des trois quarts de kilo de poulpes en ragoût qu'Adelina lui avait fait trouver et qu'il s'était religieusement engloutis tout en sachant qu'ils étaient de digestion périlleuse, il eut divers cauchemars. Dans l'un, il s'en allait par les rues complètement nu, ridé, la peau tombante, en s'appuyant à deux cannes et, tout autour de lui, une grande quantité de femmes qui, étrangement, ressemblaient toutes à Livia, lui infligeaient la *scòncica* et le pourchassaient comme une bande de chiens enragés. Il tentait de se réfugier dans une maison mais toutes les portes étaient verrouillées. Pour finir, il en voyait une ouverte, il entra et se retrouvait dans un antre fumeux plein de fourneaux sur lesquels étaient disposés alambics et distillateurs. Une caverneuse voix féminine disait :

— Approche-toi. Qu'est-ce que tu veux, de Lucrece Borgia ?

Il s'approchait et découvrait que Lucrece Borgia n'était autre que la pôvre Mme Carmela Spagnolo veuve Siracusa, fraîchement décédée.

Il vira et tourna dans le lit jusqu'à presque cinq heures, puis le sommeil le gagna et il dormit quatre heures de suite. Quand il vit qu'il était neuf heures, en jurant il se lava et se rasa à toute vitesse, s'habilla, ouvrit la porte et se retrouva dans l'œil le doigt du père Barbera qui s'appêtait à sonner. Bouh, quel grandissime tracassin ! Ce

type-là avait appris le chemin de chez lui et maintenant, il se l'oubliait plus !

— Il y a quelqu'un d'autre à l'article de la mort ? demanda-t-il avec une grossièreté calculée.

Le père Barbera ne releva pas.

— Vous me faites entrer ? Juste quelques minutes.

Montalbano le laissa passer, mais ne l'invita pas à s'asseoir. Ils restèrent debout.

— Cette nuit, je n'ai pas fermé l'œil, dit le curé.

— Vous aussi, vous avez mangé du ragoût de poulpes ?

— Non, j'ai dîné avec un potage et un peu de fromage.

Et il n'ajouta rien d'autre. Se pouvait-il qu'il se soit trimballé jusqu'à Marinella pour lui communiquer son menu de la veille au soir ?

— Écoutez, cette fois, j'ai vraiment peu de temps.

— Je suis venu vous prier de tout laisser tomber. Quel droit j'avais à vous faire connaître, en tant que représentant de la loi, un fait survenu voilà tant et tant d'années...

— Précisons : dans les six premiers mois de l'année 1950 ?

Le père Barbera sursauta, surpris. Montalbano sut qu'il avait mis en plein dans le mille.

— C'est la défunte qui vous l'a dit ?

— Non.

— Alors, comment faites-vous pour savoir cette date ?

— Je suis flic. Continuez.

— Voilà. Je ne pense pas que j'aie – que nous ayons – le droit de remettre sur la place publique un fait qui, avec le temps, a trouvé sa conclusion et l'oubli. Cela rouvrirait de vieilles blessures, susciterait peut-être de nouvelles rancœurs...

— Arrêtez-vous là, dit Montalbano. Vous parlez de blessures et de rancœurs et vous avez jeu facile parce que vous en savez plus que moi. Moi, en revanche, je ne suis pas en condition de rien évaluer, je suis dans un épais brouillard.

— Alors, j'assume mes responsabilités et je vous dis d'oublier cette histoire.

— Je pourrais, mais à une condition.

— Laquelle ?

— Je vais vous dire. Mais d'abord, je dois raisonner un peu. Donc. Durant un des tout premiers mois de 1950, une certaine Cristina demande à Mme Maria Carmela, épouse ou récente veuve d'un pharmacien, du poison. Mme Maria Carmela, pour des raisons qui lui sont propres et qu'il nous sera difficile de savoir, ou bien parce qu'elle soupçonne que Cristina veut assassiner quelqu'un avec ce poison, lui donne une poudre inoffensive en la faisant passer pour du poison. Elle

lui joue un beau tour de curé, pardon, père. Cristina administre le poison à la personne qu'elle veut tuer et celle-là survit, au maximum, elle souffre un peu de maux de ventre.

Le curé écoutait le commissaire, le corps penché en avant : on eût dit un arc tendu au maximum.

— S'il en est ainsi, Mme Maria Carmela n'avait pas ensuite de bien grands motifs de remords. Ce n'était pas du poison, et donc ? Mais si Mme Maria Carmela s'en est fait un tourment profond, au point de l'accompagner jusqu'à l'article de la mort, alors cela veut dire que les choses ne se sont pas passées comme Mme Maria Carmela avait espéré. Ça se tient ?

— Ça se tient, répondit le prêtre, ses yeux plongés dans ceux du commissaire.

— Et nous voici arrivés au point crucial. Cela veut dire que, malgré que Cristina n'ait pas eu du poison, le meurtre a eu lieu quand même.

Ce n'était pas de la sueur, mais de l'eau qui coulait du front du père Barbera.

— Et j'ajoute en plus : la personne, mâle ou femelle, je ne sais, a été assassinée non pas à coups d'arme à feu ou de couteau, mais avec du poison.

— Comment pouvez-vous l'affirmer ?

— C'est la pauvre défunte qui me l'a dit, l'angoisse qu'elle a gardée avec elle toute la vie. Parce que, une fois le meurtre perpétré, il a dû lui venir le doute de s'être trompée, d'avoir donné par inadvertance à Cristina du vrai poison à la place du faux qu'elle avait préparé.

Le curé ne parlait pas, ne bougeait pas.

— Je vais vous dire comment je compte agir. Si la personne qui a commis l'homicide a payé, l'affaire cesse de m'intéresser. Mais s'il y a encore quelque chose de pas clair, de non résolu, je continue.

— À plus de cinquante ans de distance ?

— Père Barbera, vous voulez savoir ? Moi, certaines fois, je me demande quelles preuves avait le Père éternel pour accuser Caïn du meurtre d'Abel. Si j'en avais la possibilité, croyez-moi, je rouvrirais l'enquête.

Le père Barbera ouvrit de grands yeux, la partie inférieure du menton lui tomba sur la poitrine. Il écarta les vras, résigné.

— Quand on en est là...

Il s'approcha de la porte mais, avant de sortir, ajouta :

— Michele Spagnole est arrivé. Il est descendu à l'hôtel Pirandello.

À la réunion avec le questeur Bonetti-Alderighi, il s'présenta en retard. Celui-ci se contenta de lui lancer un regard indigné, attendit en silence, pour souligner sa grossièreté, que le commissaire s'assoie en demandant pardon à droite et à gauche à ses collègues, et puis il

recommença à parler sur le thème : « Que peut faire la police pour retrouver la confiance des citoyens ? » Un des présents proposa un concours primé, un autre dit que le mieux était d'organiser une fête dansante avec de riches cadeaux et des cotillons, un troisième soutint qu'on pouvait inviter la presse à collaborer.

— En quel sens ? demanda Bonetti-Alderighi.

— Dans le sens qu'ils peuvent ignorer quand nous faisons des erreurs ou quand nous ne réussissons pas à...

— J'ai compris, j'ai compris, coupa en hâte le questeur. Il y a d'autres propositions ?

L'index et le médium de la main droite du commissaire se levèrent d'eux-mêmes, sans que la coucourde le leur ait ordonné. Le commissaire considéra ses doigts levés avec une certaine stupeur. Le questeur soupira.

— Dites-moi, Montalbano.

— Et si la police faisait toujours et en tout cas son devoir sans provocations ni prévarications ?

La réunion se conclut dans un froid polaire.

Pour revenir à Vigàta, il devait obligatoirement passer devant l'hôtel Pirandello. Il n'espérait pas trouver Michele Spagnolo, mais autant essayer.

— Oui, commissaire, il est dans sa chambre. Je vous le passe au téléphone ?

— Allô ? Le commissaire Montalbano, je suis.

— Commissaire ? Et de quoi ?

— De la police d'État.

— Et qu'est-ce que vous voulez de moi ?

L'ingénieur Spagnolo était vraiment étonné.

— Vous parler.

— À propos de quoi ?

— De votre tante.

La voix de l'ingénieur lui sortit de la gorge en tous points semblable à celle d'une poule étranglée.

— Ma tante ?

— Écoutez, ingénieur, moi je suis ici, dans votre hôtel. Si vous me faites la courtoisie de descendre, nous pourrions mieux en parler.

— J'arrive.

L'ingénieur avait la soixantaine passée, il était plutôt petit de taille, le visage de terre cuite parce que sa peau s'était brûlée au soleil des déserts à la recherche du pétrole. Il s'assit, se leva, s'assit après que Montalbano se fut assis, croisa les jambes, les décroisa, s'ajusta le nœud de cravate, s'essuya la veste du plat de la main.

— Je ne comprends pas pourquoi la police...

— Ne vous inquiétez pas, ingénieur.

— Je ne suis pas du tout inquiet.

Et alors, qu'est-ce que ça devait être quand il se sentait nerveux !

— Voilà, votre tante, à l'article de la mort, a voulu me confier une histoire dont je n'ai pas compris grand-chose, une histoire de poison qui n'était pas du poison...

— Du poison ? Ma tante ?

Debout, assis, jambes croisées, décroisées, cravate, essuyage de la veste. En plus, cette fois, il s'ôta les lunettes, souffla sur les verres, se les remit.

« S'il continue comme ça, d'ici dix minutes, je deviens dingue », pensa le commissaire. « Mieux vaut couper court. »

— Qu'est-ce que vous pouvez me dire de votre tante ?

— Que c'était une sainte femme. Qu'elle m'a servi de mère.

— Pourquoi, voilà cinq ans, est-elle venue à Vigàta ?

Debout, assis, jambes croisées, décroisées, cravate, essuyage, lunettes retirées, souffle sur les verres, lunettes remises. En plus : il se mouche.

— Parce que, une fois à la retraite, je me suis marié. Et ma tante ne s'entendait pas bien avec ma femme.

— Vous ne savez rien de ce qui est arrivé à votre tante dans les six premiers mois de 1950 ?

— Non, mais au nom de Dieu, qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Debout, assis, jambes croisées, décroisées. Mais le commissaire était déjà hors de l'hôtel.

TROIS

Tandis qu'il suivait la route pour Vigàta, il lui revint à l'esprit une remarque qu'il avait lue, sous la signature d'un spécialiste de Shakespeare, à propos d'Hamlet. Dans son texte, il soutenait que le fantôme du père, le défunt roi assassiné par le frère avec la complicité de Gertrude, sa veuve devenue maîtresse du beau-frère assassin, ledit fantôme, en ordonnant à son fils Hamlet de le venger par le meurtre de l'oncle tout en épargnant sa mère, le met devant une tâche de mélodrame et non pas de tragédie. Comme il est connu universellement, à l'urbi et à l'orbi, alors qu'un parricide ou un matricide sont des affaires tragiques, un onclocide est au grand maximum un sujet de petit mélodrame ou de comédie bourgeoise qui tourne facilement en farce. Et donc, le jeune prince du Danemark, tandis qu'il accomplit le devoir qui lui a été assigné, fait tant d'estrambord, tellement d'histoires, qu'il aréussit à s'auto-promouvoir personnage de tragédie. Et quelle tragédie ! Toutes proportions gardées entre Hamlet et lui, et considérant que Mme Carmela Spagnolo ne lui avait pas encore parlé sous forme de fantôme, même s'il lui fallait peu pour le devenir, considérant que la pauvre femme ne lui avait assigné explicitement aucune mission, qu'à la rigueur, la mission, c'était le père Barbera qui voulait la lui donner, personnage qu'on pouvait facilement couper étant donné que dans la tragédie de Shakespeare n'apparaît aucun curé, pour quel motif devait-il, avec son enquête, transformer un roman-feuilleton en roman policier ? Parce que c'était à ça qu'il pouvait aspirer, un bon roman à énigme, et jamais au grand jamais à un de ces romans « denses et profonds » que tout le monde achète et que personne ne lit malgré les critiques qui jurent qu'un livre pareil était jamais tombé sous leurs yeux.

Ainsi donc, en entrant au commissariat, il prit la ferme décision que de cette histoire de poison qui n'était pas du poison, il ne s'en occuperait jamais, même si on le tirait par la tête, comme on fait avec les ânes rétifs.

— Salut, Salvo, tu sais quoi ?

— Non, Mimì, jusqu'à ce que tu me le dises, je ne le sais pas. Mais si tu me le dis, quand tu me demanderas si je le sais, tu auras la satisfaction de m'entendre répondre oui.

— Sainte mère, t'es vraiment d'humeur gamine et crétine, aujourd'hui ! Je voulais simplement te dire, à propos de cette morte, comment elle s'appelait, ah, Maria Carmela Spagnolo, dont tu

t'occupes...

— Non.

Mimì Augello prit un air ahuri.

— Qu'est-ce que ça veut dire, non ?

— Ça veut dire exactement le contraire de « oui ».

— Explique-toi. Tu ne veux pas savoir ce que je voulais te dire ou tu t'occupes plus de l'affaire ?

— La deuxième hypothèse.

— Et pourquoi ?

— Parce que je ne suis pas Hamlet.

Augello ouvrit de grands yeux.

— Celui de « être ou ne pas être » ? Quel rapport ?

— Y a un rapport. Comment ça va, l'enquête sur le braquage ?

— Bien. Je suis sûr de les choper.

— Raconte-moi.

Mimì lui raconta en détail comment il était arrivé à l'identification de deux des trois braqueurs. S'il s'attendait à un mot d'approbation de la part du commissaire, il resta déçu. Montalbano ne le regardait même pas, il gardait la tête baissée sur la poitrine, perdu dans ses pinsées. Au bout de cinq minutes de silence, Augello se leva.

— Beh, j'y vais.

— Attends.

Les mots sortirent à grand-peine de la vouche du commissaire.

— Qu'est-ce que tu me disais à... à propos de la morte ?

— Que j'ai su quelque chose. Mais je te le dirai pas.

— Pourquoi ?

— Tu m'as dit que tu ne t'intéresses pas à l'affaire. Et puis parce que tu n'as même pas daigné me dire un mot d'approbation sur la manière dont j'ai conduit l'enquête sur le braquage.

Et c'était un commissariat, ça ? C'était une maternelle qui marchait à coups de « na ! » et de « bien fait ! » « Moi, je te donne pas ma coquille parce que tu ne m'as pas donné un bout de ton goûter. »

— Tu veux m'entendre dire que tu as bien travaillé ?

— Oui.

— Mimì, c'est bien, tu as bien travaillé, mon petit.

— Salvo, t'es un très grand pédé ! Mais comme moi, je suis un homme généreux, je vais te dire ce que j'ai appris. Ce matin, chez le coiffeur, il y avait M^e Colajanni qui lisait la nécrologie dans le journal, comme font les vieux.

Montalbano se mit brusquement en colère.

— Qu'est-ce que ça veut dire, comme font les vieux ? Moi, je suis quoi, vieux ? Moi, en premier, dans le journal, je lis justement les avis de décès ! Et ensuite, les faits divers.

— Bon, bon, d'accord. Tout d'un coup, l'avocat a dit à haute voix :

« Tè ! Maria Carmela Spagnolo ! Je pensais pas qu'elle était encore vivante ! » Voilà tout.

— Eh bè ?

— Salvo, ça, ça veut dire qu'il y a quelqu'un qui se souvient encore d'elle. Et que donc, cette histoire de poison a dû faire du bruit. Donc, t'as une voie toute tracée : tu vas voir M^e Colajanni et tu lui demandes des renseignements.

— Tu l'as lu, l'avis de décès ?

— Oui, il était très simple, ça disait que le neveu avait la grande tristesse de faire part du décès de la tante adorée, etc. Qu'est-ce que tu fais ? Tu y vas ?

— Mais tu le connais, M^e Colajanni ? Celui-là, la vieillesse l'a transformé en fou furieux ! Si tu te trompes sur un demi-mot, il te casse une chaise sur la tête. Pour parler avec lui, il faut se mettre en tenue de maintien de l'ordre. Et puis, j'ai pris ma décision : de cette affaire, je ne veux pas m'occuper.

— Allô, *dottor* Montalbano ? Ici, Clementina Vasile-Cozzo. Qu'est-ce qui se passe, on s'est disputés, qu'on se voit plus ? Comment allez-vous ?

Montalbano se sentit arougir. Cela faisait un bon moment qu'il n'avait plus appelé l'ancienne maîtresse d'école paralytique qu'il aimait beaucoup.

— Je vais bien, madame. Quel plaisir d'entendre votre voix !

— Mon coup de fil est intéressé, commissaire. Une de mes cousines de Fela qui vient demain à Vigàta m'a téléphoné. Comme ça fait longtemps qu'elle me persécute pour faire votre connaissance, vous voulez bien avoir la bonté de venir déjeuner chez moi demain, si vous pouvez ? Comme ça, je m'en débarrasse.

Il accepta et, va savoir pourquoi, se sentit légèrement inquiet. L'instinct du chasseur, qui s'était aréveillé, l'avertissait d'un danger imminent, d'un piège caché sous une couche de feuilles dedans lequel, s'il ne faisait pas attention, il pouvait aller se fourrer. Conneries, se dit-il. Quel danger pouvait-il y avoir dans une invitation à déjeuner chez Mme Clementina ?

« Par curiosité, par pure curiosité », se rappela à lui-même le commissaire tandis qu'à huit heures et demie le lendemain matin, il arrêtait la voiture sur l'esplanade à l'arrière de la Maison du Sacré-Cœur. Il avait mis dans le mille. Devant le portail postérieur stationnait un corbillard étincelant d'anges dorés. À peu de distance, un taxi devant lequel le chauffeur allait et venait. Il y avait aussi trois motocyclettes. Cliniques, hospices, hôpitaux ont toujours une porte arrière qui sert aux funérailles en général matutinales, rapides et

circonspectes : on dit qu'on procède ainsi pour ne pas impressionner, avec la vue de cercueils, de parents en larmes, les malades, les patients hospitalisés, qui, en réalité, espèrent tous pouvoir sortir sur leurs deux jambes par la grande porte. Un vent mauvais soufflait, qui ébouriffait des nuages jaunâtres. Puis apparurent quatre types qui portaient un cercueil, à côté d'eux, il y avait le neveu de la pôvre Mme Maria Carmela. Et c'était tout. Montalbano passa une vitesse et partit, gagné par la mélancolie et furieux contre lui-même, pour ce beau coup de génie qu'il avait eu. Mais on peut savoir ce qu'il était allé foutre dans ces funérailles tellement sinistres et désolantes qu'elles en étaient offensantes ? Curiosité ! Et pour quoi ? Pour découvrir quels nouveaux et fantastiques tics s'était inventé l'ingénieur Spagnolo ?

Dès que la bonne de Mme Clementina Vasile-Cozzo lui eut ouvert la porte, au coup d'œil que celle-ci lui lança, il comprit qu'elle continuait de nourrir à son endroit une profonde autant qu'inexplicable 'ntipathie. Montalbano la lui pardonnait en partie parce qu'en cuisine, elle savait y faire.

— *Passa lu tempu, eh ?* dit la domestique en lui ôtant sans ménagement des mains le paquet de *cannoli*.

Le temps passe ? Qu'est-ce que ça voulait dire ? Qu'en moins d'un an, il s'était transformé en vieux ? Et en plus, devant son regard interrogatif et préoccupé, l'infâme sourit.

Au salon, débordant d'un fauteuil placé à côté de la chaise roulante de Mme Clementina, il y avait une quinquagénaire très grosse qui, dès les premiers mots, se révéla *vucciriusa*, ce qui veut dire une femme qui, au lieu de parler, utilisait un ton de voix très proche du do de poitrine des chanteurs d'opéra.

— Je vous présente ma cousine Ciccina Adorno, dit Mme Clementina avec une intonation qui demandait de la compréhension au commissaire.

— Sainte Marie ! Quelle joie j'éprouve à vous connaître !

Ce fut, plus qu'autre chose, un compromis entre le hurlement d'une corne de brume et celui d'un loup qui a le ventre vide depuis un mois. Durant le quart d'heure qu'il fallut attendre avant de s'asseoir à table, Montalbano, alors que les oreilles commençaient à lui faire mal à l'intérieur, apprit que Mme Ciccina Adorno veuve Adorno (« je me suis marié mon cousin ») n'était pas quinquagénaire, mais septuagénaire et il lui fut confusément expliqué les circonstances qui obligeaient la dame à monter de Fela à Vigàta pour un litige avec quelqu'un qui avait loué une maisonnette dont elle était propriétaire et qui ne voulait plus payer parce que dans le toit, il y avait une gouttière qui, quand il pleuvait, lui faisait entrer l'eau dans le bon salon. À qui revenait, selon le commissaire, qui était représentant de

la *liggi*, la loi, le paiement de la réparation de la gouttière ? Heureusement, à ce moment, arriva la bonne qui dit que c'était prêt.

Abruti de cris, le commissaire ne put se régaler des pâtes '*ncasciata*^[9] qui devaient être d'un niveau tout juste au-dessous du maximum, au-delà duquel il y a Dieu. En compensation, Mme Ciccina était passée au sujet qui l'intéressait le plus, c'est-à-dire les plus minimes points des détails, qu'elle connaissait déjà, de toutes les enquêtes résolues par Montalbano. Elle se rappelait des choses minuscules qui lui étaient complètement sorties de la tête.

Au poisson, Clementina Vasile-Cozzo fit une tentative extrême pour tirer le commissaire du cyclone des questions.

— Ciccina, tu penses que l'impératrice du Japon, elle va accoucher d'un garçon ou d'une fille ?

Et tandis que Montalbano s'étonnait de cette invocation inattendue du Soleil-Levant, ou de quelque chose de ce genre, Mme Clementina lui expliqua que la cousine savait tout des maisons régnautes dans l'univers créé. Mme Ciccina ne pipa pas.

— Et tu veux que je me mette à parler de ça quand ici devant nous, il y a notre commissaire ?

Et sans même reprendre son souffle, elle poursuivit :

— Qu'est-ce que vous pensez du crime de Notarbartolo ?

— Quel Notarbartolo ?

— Qu'est-ce que vous faites, vous galéjez ? Vous ne vous rappelez pas Notarbartolo, celui de la Banque de Sicile ?

C'était une affaire survenue au début du *xx^e* siècle (ou à la fin du *xix^e* ?), mais Mme Ciccina commença d'en parler comme si c'était arrivé la veille.

— Parce que moi, vous savez, commissaire, je sais tout de tous les crimes commis en Sicile de l'Unité de l'Italie à aujourd'hui.

Une fois terminée la digression sur l'affaire Notarbartolo, elle attaqua le dossier Mangiacarna (1912-1914), une histoire si tortueuse et compliquée qu'au café, l'assassin n'avait pas encore été découvert. À ce point, Montalbano, craignant d'avoir les tympanes sérieusement atteints, regarda sa montre, se leva, affecta une hâte soudaine, dit au revoir et merci à Mme Clementina. Il fut raccompagné à la porte par Ciccina Adorno.

— Excusez-moi, madame, demanda le commissaire sans même se rendre compte de ce qu'il demandait. Vous vous souvenez d'une certaine Maria Carmela Spagnolo ?

— Non, arépondit avec assurance Mme Adorno, celle qui savait tout des crimes de sang de l'île.

Assis sur le rocher au-dessous du phare, il se consacra à une espèce d'auto-analyse. Pas de doute, la réponse négative de Ciccina Adorno

l'avait déçu. Cela signifiait que lui, l'enquête, il voulait la faire ? Oui ou non ? Qu'il se décide, une fois pour toutes ! Il suffisait d'un minimum d'initiative. S'apprésenter par exemple à Me Colajanni et se faire dire, même au risque d'une algarade, ce qu'il savait de Maria Carmela Spagnolo. Parce qu'il ne faisait aucun doute qu'il la connaissait, s'il avait réagi ainsi en lisant chez le coiffeur le faire-part de décès. Ou bien, il pouvait aller à la bibliothèque publique, se faire donner le recueil de l'année 1950 du plus grand quotidien de l'île et, en s'armant d'une sainte patience, voir ce qui était arrivé à Fela dans le premier semestre de l'année. Ou bien charger Catarella de chercher des renseignements avec son ordinateur. Pourquoi, alors, il ne le faisait pas ? Il asuffisait d'un peu de bonne volonté, il finirait par savoir ce qu'il y avait à savoir et bonne nuit les petits. Peut-être parce qu'il ne se sentait pas d'ajouter à l'acharnement thérapeutique – tant discuté par les médecins, les curés, les moralistes, les présentateurs télévisés – et à l'acharnement judiciaire – tant discuté par les juges et les hommes politiques – l'acharnement investigatif qui, lui, ne serait discuté par personne ? Ou bien parce que, et cela lui parut finalement la bonne réponse, il préférait adopter une attitude passive ? C'est-à-dire, être comme un bord de mer sur lequel de temps en temps échouent des débris de naufrage : certains, la mer se les reprend, d'autres restent là à cuire au soleil. Le mieux était alors d'attendre que les vagues jettent sur la plage d'autres débris.

Il allait se coucher qu'il était un peu plus d'une heure du matin quand le téléphone sonna. C'était certainement Livia.

— Allô, ma chérie, dit-il.

À l'autre bout du fil, il y eut un silence, puis explosa une sorte de tonnerre de fin du monde qui l'assourdit. En tendant le récepteur loin de l'oreille, il comprit qu'il s'agissait d'un rire. Et que ce rire ne pouvait qu'appartenir à Ciccina Adorno, qui n'était pas seulement *vucciriusa*, mais aussi insomniaque.

— Je regrette, *dottore*, je ne suis pas votre chérie. *Dottore*, mais vous, un piège, vous m'avez tendu !

— Moi ? Mais à propos de quoi, madame ?

— À propos de Maria Carmela Spagnolo. Vous ne m'avez pas dit son nom d'épouse, Siracusa, que son mari, c'était le pharmacien et à moi, pour y arriver, il m'a fallu perdre le sommeil.

— Vous la connaissiez ?

— Bien sûr que je la connaissais. En pirsonne, même. Mais il y a des années et des années que je ne sais plus rien d'elle.

— Elle est morte ici, à Vigàta, l'autre jour.

— Vraiment ?

— Écoutez, madame, on peut se voir demain matin ?

- Je pars à huit heures pour Fela.
- Vous pourriez...
- Si vous n'avez pas trop sommeil, venez ici maintenant.
- Mais Mme Clementina...
- Ma cousine est d'accord. On vous attend.

Avant de sortir, il se glissa au fond des oreilles deux morceaux de coton.

Au bout d'une heure que Mme Ciccina parlait, les locataires de l'étage du dessous se mirent à frapper au plafond. À ceux-ci s'ajoutèrent ceux de l'étage du dessus qui commencèrent à frapper dans le sol. À côté, d'autres encore cognèrent aux murs. À ce point, Mme Clementina ouvrit un débarras et y installa le commissaire et la cousine.

Montalbano laissa la maison trois heures, six tasses de café et vingt cigarettes plus tard. Malgré la protection du coton, les oreilles lui faisaient mal. La vague avait cette fois amené sur la rive non pas des débris épars, mais un galion entier.

QUATRE

Le 1^{er} janvier 1950, à neuf heures du soir, M^e Emanuele Ferlito, « Nenè » pour les amis, s'assit ponctuellement à une table de lansquenet du cercle Patria, que tout le monde à Fela savait être habituellement un tripot. Et s'il l'était durant les jours, disons ouvrés, imaginez ce qu'il pouvait advenir les jours de fête et en particulier ceux qui vont de Noël à l'Épiphanie, quand dans les villages, la tradition est de se jouer jusqu'à la culotte. M^e Nenè Ferlito, riche et essentiellement oisif, étant donné qu'il ne se consacrait à son travail qu'en de rares occasions et presque toujours pour faire plaisir aux amis, était un quinquagénaire qui n'en ratait pas une. En plus d'être capable de rester assis à la table de jeu quarante-huit heures d'affilée, sans même se lever pour aller au cabinet, il avait des femmes à Fela et dans les villages des alentours et on savait qu'à Palerme (où il allait souvent, du moins c'est ce qu'il disait à sa femme, pour des procès), il en entretenait deux, une danseuse et une couturière. En une soirée, il se descendait plus d'une demi-bouteille de cognac français. Nombre de cigarettes sans filtre fumées quotidiennement : de cent dix à cent vingt. Vers onze heures, ce soir-là, il eut à l'improviste une attaque. Ce qui lui était déjà arrivé l'année précédente. Ce qui veut dire que l'avocat devint raide, sauf votre respect, comme un stockfisch, fut secoué de spasmes violents, vomit et ne réussit plus à respirer qu'à grand-peine.

— Nous y revoilà ! cria à ce point le Dr Jacopo Friscia qui se trouvait lui aussi au cercle.

Friscia, qui l'avait pris en traitement depuis la première attaque, lui avait interdit surtout de fumer mais à M^e Ferlito, par une oreille ça lui rentrait et par une autre, ça lui sortait. La rechute dans la crise de tabagisme était inévitable.

Mais cette fois, l'affaire s'apprésente beaucoup plus sérieuse que la première fois : Nenè Ferlito est en train de mourir d'asphyxie et, pour lui ouvrir les mâchoires, ceux du cercle sont contraints d'utiliser un chausse-pied. Enfin, l'avocat se reprend un peu et on le transporte chez lui, pendant que le docteur court chercher des médicaments. Sa femme, Mme Cristina (le couple dort dans des chambres à part), le fait mettre au lit et puis agrippe le téléphone pour avertir sa fille Agata, dix-huit ans, qui passe les fêtes chez des parents de Catane. Les sauveteurs s'en vont à l'arrivée du Dr Friscia, lequel trouve le malade dans un état stationnaire. Le médecin, après avoir clairement annoncé à l'épouse que le malade est en danger de mort, écrit sur une feuille

quels médicaments administrer et à quel moment. Voyant que Mme Cristina est, de manière compréhensible, abasourdie et absente, il lui répète que de l'observation rigoureuse des prescriptions dépend la vie de son mari. Il va falloir veiller toute la nuit. Cristina assure qu'elle y arrivera. Le médecin, dubitatif, lui demande si elle veut une infirmière qui s'occupera de tout. Cristina refuse. Le médecin s'en va.

Le lendemain matin, alors que huit heures viennent tout juste de sonner, le Dr Friscia frappe à la porte de chez les Ferlito. Vient lui ouvrir Maria, la bonne, arrivée depuis peu, qui lui dit que Mme Cristina est enfermée dans la chambre de son mari et ne veut pas que quiconque entre. Mais le médecin réussit à se faire ouvrir. Dans la chambre, règne une insupportable puanteur de vomi, de pisse, de merde. Cristina est assise sur une chaise à côté du lit, raide, les yeux écarquillés. Sur le lit, l'avocat est mort. Le médecin arrache l'épouse à son état de choc et s'aperçoit que les médicaments qu'il a apportés n'ont même pas été ouverts.

— Mais pourquoi vous ne les lui avez pas donnés ?

— Je n'ai pas eu le temps. Il est mort une demi-heure après que vous êtes parti.

Le docteur touche le corps du patient. Il est encore chaud. Mais ceci s'explique, peut-être, par le fait que dans la pièce, il y a un poêle à bois en marche, que l'avocat s'était préparé lui-même avant de sortir de sorte qu'en rentrant chez lui de la nuit au cercle, il n'ait pas à souffrir du froid. Par la suite, Mme Cristina dira qu'elle avait elle-même approvisionné le poêle un quart d'heure avant qu'on lui amène son mari moribond.

L'enterrement doit être retardé de quelques jours pour permettre au frère du mort, Stefano, qui se trouve en Suisse, d'y participer. Le lendemain de la mort de l'avocat, sa fille Agata va parler avec le Dr Friscia pour se faire raconter en détail ce que lui a dit sa mère à propos des médicaments qu'elle n'a pas eu le temps de donner à son mari. La conclusion est qu'Agata quitte la maison en demandant l'hospitalité à des amis. Comment ça, une fille abandonne sa mère justement quand elle devrait être proche d'elle, au moment de la douleur ? Alors, au pays, commencent à circuler ouvertement des rumeurs qui précédemment avaient pris la forme d'allusions, de demi-mots significatifs.

Cristina Ferlito, quand elle se marie, est une très belle jeune femme de vingt ans, fille du notaire Calogero Cuffaro, c'est-à-dire un des plus honorables représentants, à Fela et environ, du parti au pouvoir. Il ne se présente pas une seule charge publique, concession, licence, aucun appel d'offres que Cuffaro ne veuille pour lui. En peu de temps, Cristina apprend de quel bois est fait son mari de dix ans son aîné. Ils ont une fille. Cristina se comporte comme une épouse dévouée,

personne ne peut rien dire contre elle. Jusqu'en février 1948, quand son mari amène à la maison un lointain neveu de vingt-cinq ans, Attilio, un très beau jeune, auquel il a trouvé de la besogne à Fela.

Attilio qui, jusque-là, a vécu avec ses parents à Fiacca, vient habiter dans une chambre dans la maison où vivent l'avocat et sa femme. À de nombreuses reprises, disent les mauvaises langues, le neveu Attilio s'occupe de consoler la tante Cristina qui se plaint auprès de lui des trahisons incessantes de l'époux. Et que je te console aujourd'hui, que je te console demain, Mme Cristina trouve plus commode de se faire consoler au lit. Mais la femme tombe amoureuse du jeune, elle ne le lâche plus, elle est très jalouse, commence à lui faire des scènes même devant des étrangers. Des lettres anonymes arrivent à l'avocat, qui ne lui font ni chaud ni froid, ou plutôt il est content que sa femme ne lui casse plus les burnes à lui, mais les casse au neveu. En octobre de l'année suivante, Attilio, un peu parce qu'il n'en peut plus de cette maîtresse et un peu parce qu'il ne se sent plus de continuer à faire du tort à un oncle auquel il doit d'avoir de la besogne, va s'installer dans une pension. Cristina semble en devenir folle, ne mange plus, ne dort plus, envoie de très longues lettres à l'ex-ami par l'entremise de Maria, la bonne. Dans certaines, elle déclare son intention, qu'Attilio ne prend pas *supra 'u seriu*, au sérieux, de tuer son mari pour se libérer et vivre avec lui.

Le jour des funérailles, tout le pays peut voir Cristina tenue à l'écart par sa fille, son beau-frère Stefano arrivé de la Suisse et sa belle-mère, laquelle à l'église, devant le cercueil, accuse sans détour sa belle-fille de lui avoir tué son fils. À ce point, le notaire Calogero Cuffaro, le père de Cristina, court consoler la pauvre femme, faisant comprendre à tous qu'elle a perdu la tête de douleur. Mais le soir même, au cercle Patria, Stefano le Suisse, après avoir annoncé aux présents qu'il déposerait auprès de qui de droit une demande d'autopsie de son frère, se met à l'écart avec M^e Russomanno, qui est de la même tendance politique que le notaire Cuffaro, mais chef du courant concurrent. La discussion dans un petit salon du cercle, intense et serrée, dure trois heures. Assez longtemps pour que, en rentrant chez lui, Stefano soit agressé par deux inconnus qui lui donnent une volée de bois vert en lui intimant :

— *Sguizzero*, Suisse, rentre en *Sguizzera*, en Suisse !

Malgré un œil au beurre noir et une jambe boiteuse, Stefano Ferlito, accompagné de M^e Russomanno, se présente chez le défunt, convoqué par le notaire Cuffaro qui veut « les éclaircissements nécessaires ». De la veuve Cristina, pas l'ombre, en compensation, avec le notaire, il y a le député Sestilio Nicolosi, ténor du barreau. À dix heures du soir, une petite foule, qui s'est rassemblée sous la villa pour écouter les grands cris que poussent, en s'engueulant, les avocats

Russomanno et Nicolosi, entend s'abattre un silence soudain : qu'est-ce qui s'est passé ? Il s'est passé que, d'un coup, la porte du salon s'est ouverte et que Cristina est apparue. Laquelle, pâle mais ferme et décidée, dit :

— Suffit. Je n'en peux plus. À tuer Nenè, ce fut moi. Avec du poison.

Le notaire tente une défense ultime en parlant de divagations et de délire, mais il n'y a rien à faire. Vingt minutes plus tard, la petite foule voit s'ouvrir la grande porte. En premier Mme Cristina, le notaire et Me Nicolosi, ensuite viennent Stefano et Me Russomanno. La foule les suit jusqu'à la caserne des carabinieri, où Cristina va se constituer prisonnière. Le lieutenant Frangipane l'interroge. Et Cristina raconte que, restée seule après que le Dr Friscia s'en est allé, au lieu de donner à son mari les médicaments, elle lui a fait boire un verre d'eau où elle avait dissous du poison pour les rats à base de strychnine.

— Où l'avez-vous acheté ?

— Je ne l'ai pas acheté. Je l'ai demandé à mon amie Maria Carmela Siracusa, la veuve du pharmacien. Elle l'a pris dans la pharmacie et me l'a donné. Je lui avais dit que j'en avais besoin pour des rats que j'avais à la maison.

— Pourquoi avez-vous tué votre mari ?

— Parce que je n'en pouvais plus de ses trahisons.

Le lendemain, convoquée par le lieutenant Frangipane, Maria Carmela Spagnolo épouse Siracusa confirme, en pleurant, que c'est elle qui a donné le poison à son amie, à la mi-novembre, mais que jamais au grand jamais il ne lui serait passé par la tête que Cristina pouvait s'en servir pour tuer son mari. Elles s'étaient vues à Noël, elles avaient bavardé longtemps, Cristina semblait comme d'habitude... Mme Maria Carmela, du même âge que Cristina et son amie, a au pays une réputation de femme entière. Feu le pharmacien a lui aussi au pays une réputation de coureur, comme l'avocat, mais à la différence de Cristina, sa femme ne s'est pas pris un amant. Le lieutenant n'a pas de motif donc de considérer que Carmela Siracusa ait été au courant des intentions homicides de Cristina. Il recueille sa déposition et la renvoie chez elle. Mais certains commencent à faire naître ce bruit contre Maria Carmela : au pays, il y en a qui disent que la veuve du pharmacien était parfaitement au courant des projets de Cristina. Alors la femme, indignée, vend ses propriétés et s'en va à l'étranger, chez son frère diplomate. Elle reviendra quelques jours pour témoigner au premier procès qui se déroule en 1953. Elle confirmera sa première déclaration avant de repartir aussitôt pour la France. À Fela, on ne la reverra plus.

Mais, avant le procès, il se passe beaucoup de choses étranges. Quelques jours après l'arrestation de Cristina, le parquet ordonne cette

autopsie qui a été la cause de la confession de la femme. Les parties du corps prélevées et disposées dans huit conteneurs sont envoyées au doyen des juges d'instruction de Palerme, lequel les transmet au Pr Vincenzo Agnello, toxicologue de l'université, et au Pr Filippo Trupia, titulaire de la chaire d'anatomie-pathologie. Aux deux sommités est aussi envoyé le drap du lit souillé du vomi du moribond et les sous-vêtements qu'il portait. À ce point, Cristina fait deux déclarations au juge d'instruction. Dans la première, elle affirme avoir tué son mari pour lui éviter des souffrances. Une espèce d'euthanasie. Dans la deuxième, elle soutient ne pas avoir la certitude de s'être rendue coupable d'homicide, et cela parce que la quantité de poison qu'elle lui a donnée était trop minime. Presque rien, une pincée invisible entre le pouce et l'index.

Quelques mois ayant passé, et après des entretiens intenses avec Me Nicolòsi, Cristina fait une troisième déclaration dans laquelle elle rétracte tout. Elle, à son mari, elle n'a jamais donné le poison, si elle l'a dit aux carabinieri, c'est parce qu'elle était bouleversée, effrayée par les menaces de mort de son beau-frère Stefano le *Sguizzero*. Elle avait pensé qu'en prison, elle serait en sûreté, à l'abri. Et elle tenait à dire que c'était vrai ce qu'elle avait déclaré au Dr Friscia : c'est-à-dire de ne pas avoir aréussi à donner les médicaments à son mari parce que ce dernier était mort avant qu'elle puisse intervenir. Elle concluait en affirmant que les résultats des analyses des deux illustres professeurs palermitains lui donneraient raison. Et en fait, peu après, explose une véritable bombe qui fait un boucan gigantesque. Dans leur expertise, Agnello et Trupia soutiennent avoir fait d'innombrables analyses et contre-analyses, mais n'avoir trouvé aucune trace de strychnine ou d'un autre poison dans les restes et dans les tissus examinés : Me Ferlito est mort d'un tabagisme aigu qui a provoqué une attaque létale d'angine de poitrine. Cristina est 'nnocente. Mais Stefano Ferlito ne reconnaît pas sa défaite et contre-attaque. Mais vous ne le savez pas, dit-il à droite et à gauche, que les deux professeurs émérites doivent en partie leur carrière au notaire Cuffaro, auquel ils sont liés de très près ? Vous vous attendiez à autre chose ? Me Nicolosi a fait faire cette dernière déclaration à Cristina quand il était sûr des résultats favorables des expertises. Et beaucoup de monde soutient Stefano. Alors le parquet de Palerme a une belle pinsée : on prend tout ce qui a servi à l'expertise des deux professeurs palermitains et on l'expédie à Florence, où se trouvent des experts toxicologues de renommée mondiale. Quand les carabinieri viennent prendre les huit bocalux contenant les restes du pôvre avocat, ils y trouvent pas grand-chose dedans, une partie a pourri, une autre s'est perdue dans les analyses. En tout cas, le paquet scellé part officiellement de Florence le 1^{er} juillet. Sinon qu'au début septembre, arrive à Palerme une lettre

du juge florentin qui demande comment il se fait que le paquet ne soit jamais arrivé. Et où est-il passé ? Et que je cherche et que je recherche, le paquet est retrouvé au palais de justice de Florence, oublié dans un grenier. À la fin octobre, pas moins de six professeurs florentins remettent leur rapport d'expertise : ils ont retrouvé une quantité de strychnine telle qu'on pourrait douter de la santé mentale ou de la correction professionnelle d'Agnello et de Trupia, qui eux, n'avaient rien trouvé (ou n'ont pas voulu trouver). Pas de doute : Mc Ferlito est mort à la suite d'un empoisonnement, sa femme Cristina est coupable.

— Qu'est-ce qu'on vous disait ? hurlent, triomphants, Stefano Ferlito et Me Russomanno.

— Je marche pas, proclame fièrement Me Nicolosi.

Le paquet arrivé à Florence avec tant de retard a été manipulé !

— C'est une vilaine manœuvre de mes adversaires politiques, précise le notaire Cuffaro, lesquels veulent m'atteindre à travers ma fille !

À toutes fins utiles, Me Nicolosi demande une expertise sur la condition mentale de sa cliente, laquelle, en fait, s'avère parfaitement capable d'entendre et de vouloir.

Pour abrégér, le premier procès, celui de 1953, se conclut par la condamnation de Cristina à vingt ans de prison. Celle-ci, à un certain moment, déclare se rappeler avoir donné quelque chose à son mari cette fameuse nuit, mais que, presque certainement, il s'agissait d'un peu de bicarbonate.

Le fait significatif du procès en appel, qui a lieu deux années plus tard, est l'expertise circonstanciée du Pr Aurelio Consolo, lequel soutient que ses collègues florentins ont été naïfs et incompetents au point d'utiliser un mauvais réactif. Voilà le motif pour lequel ils ont trouvé des traces de strychnine. À ce point, Nicolosi dit qu'une super-expertise toxicologique est nécessaire. La demande est repoussée, mais les juges cassent la première sentence : maintenant, les années de prison que Cristina doit faire sont au nombre de seize.

En 1957, la Cour suprême rejette le recours, la condamnation est confirmée.

De sa prison, Cristina envoie constamment des demandes de grâce. Et trois ans plus tard, le ministre des Grâces et de la Justice, oubliant la deuxième partie de son titre, cédant aux pressions de certains membres éminents de son parti, s'active pour faire concéder à la femme la grâce réclamée. Et Cristina peut rentrer chez elle, la partie s'est définitivement close pour tout le monde.

CINQ

Il était plus de cinq heures du matin, il avait gardé longtemps la tête sous l'eau pour dissiper l'abrutissement dû à tout le temps passé enfermé dans un débarras en compagnie de la hurlante Mme Ciccina, et maintenant, il allait se coucher, plutôt perdu qu'autre chose, au milieu de tous ces noms d'avocats, d'experts, de parents du mort et de parents de la meurtrière que Mme Adorno se rappelait avec une précision maniaque et assassine, quand le téléphone sonna. Ça ne pouvait être que Livia, inquiète peut-être de ne pas l'avoir trouvé avant chez lui.

— Allô, ma chérie...

— Encore ? *Dottore*, je suis désolée, Ciccina Adorno, je suis.

D'un coup, Montalbano sentit l'abrutissement lui revenir et il tint le combiné à distance de sécurité.

— Qu'est-ce qu'il y a, madame ?

— Je me suis oublié de vous raconter une chose qui a regardé la première expertise, celle faite à Palerme par les professeurs Agnello et Trupia.

Montalbano tendit l'oreille, c'était un point délicat.

— Je vous écoute, madame.

— Quand les professeurs de Florence ont dit que leurs collègues palermitains, qui n'avaient pas trouvé la strychnine, ou bien étaient incompetents, ou bien étaient fous, M^e Nicolosi fit déposer le Pr Aurelio Giummara. Celui-ci raconta que le Pr Agnello, dont il était l'assistant, était mort avant de mettre sa signature sous l'expertise négative. Et alors, le tribunal lui avait dit de la signer, lui. Et le Pr Giummara l'avait signée, mais seulement après avoir refait tous les examens parce que c'était un homme scrupuleux. Et vous savez quoi ? Il affirma avoir utilisé le même réactif que ses collègues florentins. Il n'y avait pas de strychnine.

— Merci, madame. Vous vous souvenez comment s'appelait le président du deuxième procès ?

— Bien sûr. Manfredi Catalfamo, il s'appelait. Le président du premier, il se dénommait Giuseppe Indelicato, alors qu'en cassation...

— Merci, ça me suffit, madame. Bon voyage.

Naturellement, il n'en avait rien à foutre de Catafalmo et d'Indelicato, il l'avait demandé juste pour s'étonner encore du fonctionnement de la mémoire de Ciccina Adorno, sorte de super-ordinateur vivant.

Au fond de son lit, avec dans les oreilles le bruit d'une mer assez agitée, il raisonna sur tout ce qu'il avait appris. Si c'était vrai, ce qu'à l'article de la mort Maria Carmela Spagnolo lui avait confié, les experts palermitains n'avaient pas trouvé de strychnine simplement parce qu'il n'y en avait pas. Cristina avait cru avoir empoisonné son mari, mais en réalité, elle lui avait administré une poudre inoffensive. Alors comment se faisait-il que les experts florentins en aient retrouvé ? Là, peut-être que le notaire Cuffaro avait raison, la mystérieuse et longue disparition du paquet avait servi à ses adversaires politiques pour l'avoir à leur disposition et y enfiler une tonne de strychnine. Et il n'y avait pas de quoi crier au scandale : des preuves qui disparaissent et réapparaissent en temps voulu, les procès italiens en sont remplis, c'est une vieille et chère habitude, presque un rituel.

En substance, Cristina avait été condamnée non pour avoir réellement empoisonné son mari, mais pour en avoir eu l'intention. Est-ce qu'elle aurait pu imaginer que son amie de confiance Maria Carmela l'avait trompée ? Et pourquoi Maria Carmela l'avait-elle fait ? Probablement parce qu'elle connaissait la passion de son amie pour le jeune neveu Attilio et qu'elle savait aussi que Cristina avait, les derniers temps, manifesté l'intention de tuer son mari. Bien sûr que c'est une chose d'ouvrir la bouche pour remuer de l'air, c'en est une autre de parler sérieusement. Mais en tout cas, pour éviter que Cristina, un jour ou l'autre, fasse une grosse connerie, elle lui donne un peu de poussière en lui assurant que c'est du poison pour les rats. Et jusque-là, nous y sommes, Maria Carmela agit pour le bien de Cristina. Mais comment se fait-il que devant le lieutenant des carabinieri d'abord, et au tribunal ensuite, elle n'a pas révélé la vérité ? Il suffisait que cette fois-là, convoquée à la caserne, elle dise ces mots pour dédouaner son amie :

— Voyez-vous, Cristina ne peut avoir tué son mari avec la poudre que je lui ai donnée parce que ce n'était pas du poison.

Cela aurait suffi. Mais elle ne les a pas dites, ces paroles. Au contraire, elle se met à faire du théâtre, elle pleure et se désespère en affirmant avoir ignoré les intentions homicides de Cristina. Et, pour faire bon poids, au procès, elle plante d'autres clous dans le cercueil de son amie. Ces paroles, elle les a prononcées seulement cinquante ans après, pour décharger sa conscience, devant la mort.

Pourquoi ? En ne disant pas lesdites paroles, Maria Carmela sait qu'elle fait condamner une innocente, même si c'est une innocence relative. Un tel comportement manifeste une haine profonde, il n'y a pas d'autres mots : il s'agit certainement d'une vengeance lucide, à froid.

Maintenant, le jour était là. Montalbano se leva, alla mettre la cafetière sur le feu, sortit sur la véranda. Le vent avait baissé, la mer, en se retirant, avait laissé la plage trempée et salie de bouteilles en plastique, d'algues, de boîtes vides, de poissons morts. Des débris. Il éprouva un grand frisson de froid, rentra. Il se but trois tasses de café de suite, l'une après l'autre, s'enfila la grosse veste, s'assit sur la véranda. L'air du petit matin lui rafraîchit la tête. Pour la première fois de sa vie, il se reprocha de ne pas supporter de prendre des notes : il y avait une chose que lui avait dite Mme Ciccina qui lui tournait quelque part dans la tête, et qu'il ne réussissait pas à bloquer. Il savait qu'il s'agissait d'une chose importante, mais il n'arrivait pas à la préciser. Il avait toujours eu une mémoire de fer, pourquoi maintenant commençait-elle à lui manquer ? Tu veux voir que la vieillesse, pour lui, signifierait peut-être un carnet et un crayon à garder en poche, comme les policiers anglais ? L'horreur de cette pensée agit sur sa mémoire mieux qu'un médicament et, d'un coup, il s'appela tout. Dans sa déposition à la caserne des carabinieri, Mme Maria Carmela avait déclaré que Cristina lui avait demandé le poison à mi-novembre. Et donc, jusqu'à cette date, Maria Carmela aime assez son amie pour lui éviter, en lui remettant une poudre inoffensive, toute initiative malheureuse. Mais à peine deux mois plus tard, ses sentiments envers Cristina sont complètement changés, maintenant, elle lui en veut, elle la hait. Et elle ne dément pas les aveux de son ex-amie. Cela signifiait qu'entre les deux femmes, durant cette brève période de temps, quelque chose s'était passée. Pas une engueulade quelconque, comme il arrive même dans les plus étroits rapports d'amitié, non, un événement, un fait d'une gravité telle qu'il provoque une blessure irréparable et profonde. Halte. Un moment. Mme Ciccina Adorno avait aussi signalé que les deux amies s'étaient rencontrées à Noël, du moins c'est ce qu'avait dit Maria Carmela au lieutenant. Et il n'y avait pas de raison de croire que la rencontre n'ait pas réellement eu lieu. Et il ne s'agissait pas d'une rencontre formelle, d'un échange de vœux courtois mais froid, non, les deux femmes avaient bavardé paisiblement, tranquillement, comme d'habitude... Cela ne pouvait signifier que deux choses : ou que Maria Carmela commence à détester Cristina après ou durant la rencontre de Noël, ou bien la rancœur, la haine de Maria Carmela sont nées quelques jours après la remise du faux poison. Dans cette seconde hypothèse, durant cette rencontre, Maria Carmela feint d'être l'amie de toujours, cache habilement ce qu'elle éprouve pour Cristina, attend avec une sainte patience que cette dernière, tôt ou tard, presse la détente. Oui, parce que ce faux poison est en tout point semblable à un revolver chargé à blanc. Quelle que soit la manière dont les choses tourneront, la détonation détruira la vie de Cristina. Et certainement, de ces deux hypothèses, la seconde

était celle qui approchait le plus de la vérité, si Maria Carmela avait été capable de garder pour elle ce secret pendant toutes les années qui lui restaient à vivre.

Traîtreusement, surgit devant ses yeux l'image de l'agonisante, de sa petite tête de moineau déplumé enfoncée dans le coussin, le drap immaculé, la table de nuit... L'image se bloqua, puis il y eut une espèce de zoom de la mémoire. Qu'est-ce qu'il y avait sur la table de nuit ? Une bouteille d'eau minérale, un verre, une cuillère et, à moitié caché par la bouteille verte, un crucifix d'une vingtaine de centimètres sur une base carrée, en bois. Et rien d'autre. Et tout soudain, la vision du crucifix se fit parfaitement nette : Jésus, cloué sur la croix, n'avait pas la peau blanche. C'était un Noir. Certainement un objet d'art sacré acheté va savoir dans quel village perdu de l'Afrique, quand Maria Carmela suivait dans ses voyages le neveu ingénieur.

Et il se trouva d'un coup debout, sous l'effet de la pensée qui lui était venue. Se pouvait-il que, de tous ses voyages, Mme Carmela n'ait ramené que cette statuette ? Où étaient ces autres affaires, ces objets, ces photos, ces lettres qu'on conserve pour donner un ancrage à la mémoire et qui témoignent de notre existence ?

À peine arrivé au bureau, il appela l'hôtel Pirandello. On lui répondit que l'ingénieur Spagnolo venait à l'instant de partir pour l'aéroport, il devait prendre le premier vol pour Milan.

— Il avait beaucoup de bagages ?

— L'ingénieur ?! Non, une mallette.

— Est-ce que, par hasard, il vous a donné la mission de lui expédier un gros paquet, une boîte, des choses de ce genre ?

— Non, commissaire.

Et donc, les affaires de Maria Carmela, s'il y en avait, se trouvaient encore à Vigàta.

— Fazio !

— À vos ordres, *dottore*.

— T'as beaucoup à faire, ce matin ?

— Couci, couça.

— Alors, laisse tout tomber. Je te donne un boulot où tu vas te régaler. Il faut que tu partes tout de suite pour Fela. Il est huit heures et demies, pour dix heures, tu seras de retour. Il faut que tu ailles à l'état civil.

Les yeux de Fazio étincelèrent de contentement ; il avait ce que Montalbano définissait comme « le complexe de l'état civil » : d'une personne, il ne se limitait pas à connaître le jour et le mois et le lieu de naissance, la province d'origine et le nom des parents, mais aussi le nom de la mère et du père des parents de la mère et du père et du père du père et ainsi de suite. Si une réaction, en général violente, de

son supérieur, ne l'interrompait pas, il était capable, en suivant l'histoire de cette personne, de remonter aux origines de l'humanité.

— Qu'est-ce que je dois faire ?

Le commissaire le lui expliqua, après lui avoir tout raconté, sur Cristina aussi et sur le procès. Fazio tordit la vouche.

— Alors, il ne s'agit pas seulement d'aller à l'état civil.

— Non, mais toi, dans ces choses, tu es passé maître.

Cinq minutes n'étaient pas passées qu'il sortait à son tour, montait en voiture, prenait la direction de la Maison du Sacré-Cœur. Il lui était venu cette irrésistible envie de savoir, qui était le moteur de toutes ses enquêtes. Maintenant, il n'avait plus de doutes, de résistances intérieures : roman-feuilleton ou roman policier, tragédie ou mélodrame, de cette histoire, il devait connaître tous les pourquoi et les comment.

Il se présenta à l'administrateur de la Maison, le comptable Inclima, gros quinquagénaire cordial. Lequel, à la question du commissaire, s'assit devant un ordinateur.

— Vous savez, commissaire, de ces choses, c'est mon adjoint qui s'en occupe, le comptable Cappadona qui, malheureusement, aujourd'hui s'en est allé pour cause de grippe.

Il se débattit un peu, appuya sur quelques touches, mais il était clair que l'ordinateur, c'était pas son truc. À la fin, il parla.

— Oui, ici, il apparaît que tous les effets personnels de la pôvre Mme Spagnolo sont contenus dans notre entrepôt, dans un coffre qui lui appartient. Mais je ne sais pas s'il a déjà été expédié à son neveu, à Milan.

— Et comment on peut savoir ?

— Venez avec moi.

Il ouvrit un tiroir, en tira un trousseau de clés. Ils sortirent par la grande porte. Du côté gauche du parc, il y avait une construction basse, un magasin avec une grande porte sur laquelle était écrit, pour éviter toute équivoque, « Dépôt ». Des paquets, des boîtes, des valises, des caissettes, des caisses, des contenants de tout genre étaient rangés en files le long des murs.

— Nous gardons tout avec soin et à portée de main. Vous savez, commissaire, nos hôtes sont, comment dire, toutes aisées. Et de temps en temps, elles ont envie de revoir un de leurs vêtements, un objet cher... Ah voilà, elle est encore là, la malle de Mme Spagnolo.

« Pourquoi, se demanda Montalbano, les gens qui ne sont pas aisés n'ont pas envie de revoir quelque objet qui leur fut cher ? Sauf que l'objet n'est plus à portée de main, il a été vendu ou se trouve au mont-de-piété. »

Le malle n'était pas une malle, mais une espèce de petite *armuar* qui était en fait debout comme une *armuar* et aussi haute que le

commissaire. Des malles de ces proportions, Montalbano en avait vu dans les films situés entre la fin du XIX^e et le début du XX^e. Celle-là était littéralement couverte, il n'y avait pas un centimètre libre, de ces petits bouts de papier colorié, ronds, carrés, rectangulaires que les hôtels, autrefois, avaient l'habitude, pour faire leur publicité, de coller aux bagages. Une partie des images étaient couvertes d'un feuillet blanc, encore humide de colle, sur lequel était écrite l'adresse milanaise du neveu ingénieur.

— Demain, certainement, passera le transporteur, dit le comptable. Il y a autre chose que vous seriez intéressé à savoir ?

— Oui. Qui a les clés de la malle ?

— Allons voir si nous les avons, nous, ou si elles ont été déjà remises à l'ingénieur.

Il résulta de leur recherche qu'elles avaient déjà été remises.

Il mangea sans p  tit,    contrecœur.

— Aujourd'hui, vous ne m'avez pas donné satisfaction, le r  primanda Calogero, patron de la trattoria. Si un client comme vosseigneurie mange comme   a, à quelqu'un comme moi, il me passe l'envie de manger.

Le commissaire s'excusa, le rassura en lui disant que c'était la cause du trop grand nombre de p  ns  es qu'il avait en tête et qu'il n'avait pas aréussi à effacer suffisamment pour goûter la merveille de langouste qui lui avait été placée sous les yeux. En réalité, de p  ns  e, il n'en avait qu'une, mais elle en valait dix, tant elle était envahissante. Puis, ne pouvant en développer d'autres, il dut se rendre à l'unique décision possible dans le peu de temps qu'il lui restait avant que la malle prenne la route de Milan : Orazio Genco. Il était quatre heures de l'après-midi, à cette heure, Orazio, cambrioleur plus que septuagénaire, jamais un acte de violence, personne convenable en dehors du vice qu'il avait et qui était d'aller voler dans les appartements, Orazio était certainement chez lui à dormir, à récupérer le sommeil perdu durant la nuit. Ils éprouvaient l'un pour l'autre de la sympathie,   a avait été Orazio qui avait offert au commissaire une précieuse collection de rossignols et de fausses clés. Ce fut Gnetta, la femme d'Orazio, qui vint lui ouvrir et en le voyant, elle eut peur.

— Commissaire, qu'est-ce qui fut ? Il y a quelque chose ?

— Rien, Gnetta, je suis venu seulement à trouver ton mari.

— Rentrez, dit la femme, rassurée. Orazio est malade, couché.

— Et qu'est-ce qu'il a ?

— Des douleurs arhumatismiques. Le médecin dit qu'il ne devrait pas sortir la nuit quand il fait humide. Mais alors, comme il fait à travailler, ce galant homme ?

Orazio somnolait, mais en voyant apparaître le commissaire, il se

leva à moitié sur le lit.

— *Dottore* Montalbano, quelle bonne surprise !

— Comment va, Orà ?

— Comme ci, comme ça, *dottore*.

— Vous le voulez, un peu de café ? demanda Gnetta.

— Volontiers.

Profitant de ce que Gnetta était sortie de la pièce, Orazio s'empessa de préciser :

— Vous savez, commissaire, que moi, je besogne plus depuis un mois et donc s'il y a eu...

— Je ne suis pas venu pour ça. Je voulais que tu fasses un petit travail pour moi, mais je vois que tu peux pas bouger.

— Oh que non, *dottore*, je regrette. C'est une besogne que vous devez faire tout seul. Vous le savez pas comment on fait ? Je vous l'ai pas appris ?

— Si, mais ça, c'est une malle qui doit s'ouvrir et se fermer sans que personne s'en aperçoive. Je me suis fait comprendre ?

— Très bien, vous vous expliquâtes. Maintenant, prenez-vous votre café en paix, qu'après on en parle.

SIX

Fazio se pointa à sept heures du soir, il semblait content. Il s'assit confortablement sur le siège devant le bureau du commissaire, tira de sa poche une feuille de papier pliée en quatre, commença à lire :

— Siracusa Alfredo né à Fela de feu Giovanni et de feu Scarcella Emilia, le...

— On doit s'engueuler ? l'interrompit Montalbano.

Fazio eut un petit sourire.

— Je galéjais, *dottore*.

Il replia la feuille, la remit en poche.

— J'ai eu du cul, sauf votre respect, *dottore*.

— C'est-à-dire ?

— J'ai pu parler avec le pharmacien De Gregorio Arturo.

— Et qui est-ce ?

— L'actuel propriétaire de la pharmacie qui appartenait à Siracusa Alfredo. Vous voyez, *dottore*, ce De Gregorio, à peine diplômé, en 1947, alla travailler dans la pharmacie Siracusa. De la pharmacie, en réalité, c'était lui qui s'occupait puisque le *dottor* Siracusa était du genre à passer la journée à jouer aux cartes ou à courir le jupon. Le 30 septembre 1949, alors qu'il rentrait en voiture à Palerme, le Dr Siracusa eut un accident et mourut sur le coup.

— Quel genre d'accident ?

— Bah, il semble qu'il ait eu un accès de sommeil. Si ça se trouve, il avait passé une nuit blanche avec quelque femme ou à jouer. Il était seul. Bref, même pas une semaine après, le Dr De Gregorio dit à la veuve que, si elle était d'accord, il était disposé à reprendre la pharmacie. La dame discuta un peu puis, vers la fin novembre, ils se mirent d'accord sur le prix.

— Mais qu'est-ce que j'en ai à foutre de cette histoire, Fazio ?

— Patience, *dottore*, j'arrive au point central. Il se passe que le Dr De Gregorio commence à faire l'inventaire. Outre l'arrière-salle, qui était utilisée comme dépôt, il y avait une petite pièce dans laquelle se trouvait un bureau qui servait au Dr Siracusa pour les papiers. Mais un tiroir est fermé à clé et la clé, impossible de la trouver. Alors, le docteur demande à la dame. Celle-ci ramasse toutes les clés qui appartenaient à son mari, va en pharmacie et essaie que je t'essaie, trouve la bonne, ouvre le tiroir. Le docteur voit que dedans, c'est plein de papiers et de photographies, mais comme il a entendu sonner la cloche de la porte d'entrée, il va servir le client. Puis en arrive un autre. Finalement, le docteur peut revenir dans le petit cabinet de

travail. La dame est étendue à terre, évanouie. Le docteur la fait revenir à elle, la veuve dit qu'elle a eu un malaise ; les papiers, les photos sont en partie sur le bureau, en partie sur le carrelage. Le Dr De Gregorio se baisse pour les ramasser et la veuve bondit comme une vipère :

— Laissez ça ! Ne touchez à rien !

Jamais il l'avait vue comme ça, dit le Dr De Gregorio. Cette dame était connue pour sa courtoisie, son affabilité mais cette fois, elle semblait possédée du démon.

— Allez-vous-en ! Allez-vous-en !

Le docteur retourne servir d'autres clients. Au bout d'une demi-heure, la veuve reparait avec deux grosses enveloppes en main.

— Comment vous sentez-vous, madame ? Vous voulez que je vous accompagne ?

— Laissez-moi tranquille !

Depuis ce jour, a dit le docteur, Mme Siracusa ne fut plus jamais elle-même, elle ne voulut plus mettre les pieds dans la pharmacie. Avec lui, elle continua à se montrer brusque, agressive. Puis survint l'affaire du meurtre de Me Ferlito et au pays on commença à dire qu'elle était la complice de Cristina, l'épouse assassine. Alors la veuve Siracusa vendit ses propriétés et s'en alla à l'étranger. De tout ce que m'a raconté De Gregorio, cette histoire d'évanouissement m'a semblé le plus intéressant.

— Pourquoi ?

— *Dottore*, c'est aveuglant ! Et vous le savez mieux que moi ! Dedans ce tiroir, Mme Maria Carmela Spagnolo, récente veuve de Siracusa, trouva quelque chose qu'elle n'aurait jamais imaginé trouver.

Vers minuit, il ne sut plus que fabriquer pour passer le temps. Lire, il ne pouvait, il était trop nerveux pour se concentrer, une fois la page terminée, il devait recommencer du début parce qu'il avait oublié ce qui était écrit. La seule possibilité était la télévision, mais il avait déjà écouté un débat politique, conduit par deux journalistes qui ressemblaient à Laurel et Hardy, l'un sec comme un coup de trique et l'autre gras comme un popotame, au sujet de la démission d'un sous-secrétaire à tête de reptile qui, de profession, faisait l'avocat et avait proposé l'arrestation des juges qui lui faisaient perdre ses procès. À côté de lui, il était défendu par un ministre qui avait la face en tête de mort et quant à savoir de quoi il causait, que dalle. Courageusement, Montalbano ralluma. Le débat continuait. Il trouva une chaîne qui diffusait un documentaire sur la vie des crocodiles, et là, il s'y arrêta.

Il dut s'assoupir parce que d'un coup, il fut deux heures. Il se lava le visage, sortit, monta en voiture. Vingt minutes plus tard, il passait

devant le portail fermé de la Maison du Sacré-Cœur, tournait tout de suite à droite et allait s'arrêter sur l'esplanade derrière la villa comme quand il était venu observer les funérailles. Il descendit de voiture et s'aperçut que de nombreuses fenêtres étaient éclairées de lueurs sourdes. Il comprit de quoi il s'agissait : c'était l'insomnie de la vieillesse, celle qui, nuit après nuit, te condamne à rester éveillé, au lit ou dans un fauteuil, à te repasser ta vie minute par minute, et à la souffrir de nouveau en l'égrenant comme les grains d'un rosaire. Et ainsi, tu en viens à désirer la mort parce que c'est un vide absolu, un rien, qui te libère de la damnation, de la persécution de la mémoire.

Il escalada sans difficulté le portail, la lumière de la lune suffisait pour voir où il mettait les pieds. Mais dès qu'il fut dans le parc, il s'apayala. Il y avait un chien à l'arrêt, un de ces chiens terribles, assassins, qui n'aboient pas, qui ne font rien, mais dès que tu bouges, tu te les retrouves accrochés à ta gorge.

« Demain matin, quand il fera jour, on va nous trouver comme ça, moi qui fixe le chien et le chien qui me fixe », pensa-t-il.

Avec une différence : que le chien était sur son territoire, alors que lui, sur ce territoire, il était entré abusivement.

« C'est le chien qui a raison », pensa-t-il encore, répétant une fameuse réplique de Eduardo De Filippo.

Il devait absolument s'arésoudre à faire quelque chose. Mais la fortune s'en occupa et lui donna un coup de main. Une pigne, ou un fruit sec, tomba d'un arbre et alla s'abattre sur le dos de la bête, lequel, de manière surprenante, fit :

« Ding ! »

C'était un faux chien, mis là pour effrayer les cons comme lui. À rouvrir la porte du dépôt, il ne mit qu'un instant. La porte refermée, il alluma la grosse lampe de poche qu'il s'était emportée et, suivant les instructions du voleur Orazio, ouvrit avec aisance la malle-*armuar*. D'une dizaine de cintres pendaient des vêtements féminins, l'étagère au-dessous était remplie d'objets, une minuscule tour Eiffel, un lion de papier mâché, un masque de bois et autres souvenirs. La partie interne du couvercle de la malle était pleine de tiroirs. Il y avait des culottes, des soutiens-gorge, des mouchoirs, des écharpes, des chaussettes de laine. Deux gros tiroirs étaient, eux, placés sous l'étagère aux objets. Dans le premier se trouvaient des chaussures. Dans le second, une boîte de carton et une grosse enveloppe. Montalbano ouvrit l'enveloppe. Des photographies. Derrière chacune d'elles, Maria Carmela avait soigneusement écrit date, lieu, nom des photographiés. Il y avait le père et la mère de Maria Carmela, le frère, le neveu, la femme du frère, une amie française, une bonne noire, des paysages variés... Manquaient les photos de son mariage. Et il n'y avait pas une photo du mari, même à prix d'or. Comme si Mme Siracusa avait voulu

en oublier le visage. Et il n'y en avait pas non plus de Cristina, autrefois amie de cœur. Il remit les photos dans l'enveloppe, ouvrit la boîte. Des lettres. Toutes rangées dans des enveloppes différentes, suivant l'expéditeur. « Lettres de papa et maman », « lettres de mon frère », « lettres de mon neveu », « lettres de Jeanne »... La dernière était une enveloppe dépourvue d'inscription. Dedans, il y avait trois lettres. Il lui suffit de commencer à lire la première pour comprendre qu'il avait trouvé ce qu'il espérait trouver. Il se glissa les lettres en poche, remit tout en place, referma la malle et la porte du dépôt, administra une caresse à la tête du faux chien, ré-escalada le portail, monta en voiture, retourna à Marinella.

Trois longues lettres, la première datée du 4 février 1947 et la dernière du 30 juillet de la même année. Trois lettres de manifestations ardentes d'une impétueuse passion amoureuse, allumée comme un feu de paille et durée juste le temps d'un feu de paille. Des lettres signées de Cristina Ferlito et adressées au pharmacien Alfredo Siracusa, qui commençaient toujours de la même manière, « Mon Alfredo adoré, mon sang », et finissaient par la phrase « À toi en tout et partout, Cristina ». Des lettres que la femme envoya à son amant, au mari de sa meilleure amie, et que celui-ci, imprudemment, conserva dans le tiroir de son bureau à la pharmacie. Celui que Maria Carmela ouvrit à la demande du Dr De Gregorio. Ce jour-là, à les lire, Maria Carmela s'était sentie blessée et mortellement offensée, bien plus que par la trahison du mari et de l'amie, par les paroles que celle-ci utilisait à son endroit, des paroles méprisantes, des paroles de dérision. Alfredo, comment tu fais pour vivre à côté d'une femme si bigote ? Alfredo, mais le matin, quand tu te réveilles et que tu te la trouves à côté de toi, comment tu fais pour ne pas vomir ? Alfredo, tu le sais ce que m'a confié l'autre jour Maria Carmela ? Que pour elle, depuis la nuit de noces, faire l'amour a été une souffrance. Et comment ça se fait que pour moi, au contraire, ça représente un plaisir aussi grand que la mort ?

Et là, Montalbano ne peut faire autrement qu'imaginer un autre plaisir, beaucoup plus mauvais et raffiné : celui du pharmacien qui jouissait de la femme de son plus proche compagnon de jeu et d'entreprises féminines, à son insu complet. Et qui sait combien de temps aurait duré cette histoire si, dans la vie de Cristina, n'était pas entré le beau neveu Attilio ?

Une fois les lettres trouvées, Maria Carmela décide de se venger. Elle a déjà donné le faux poison à Cristina avant la découverte de la trahison et, bien sûr, elle regrette d'en avoir compris à temps les intentions meurtrières. Si elle avait su, elle lui aurait donné un vrai toxique pour qu'elle se détruise de ses propres mains. Maintenant, elle ne peut qu'attendre un faux pas de l'ex-amie. Et quand cette dernière

l'accomplir, Maria Carmela est prête à saisir au vol l'occasion, collaborant pour expédier en prison Cristina tout en sachant qu'elle ne peut avoir tué son mari avec la poudre qu'elle lui a donnée. Si elle avait révélé la vérité au lieutenant des carabinieri, les affaires de son ex-amie se seraient arrangées. Mais c'est justement ce qu'elle ne veut pas. Et ce n'est qu'à l'article de la mort, quand son palais est devenu insensible à toutes les saveurs, y compris celle de la vengeance, qu'elle se décide à révéler sa faute. Mais pourquoi a-t-elle conservé ces lettres, pourquoi ne les a-t-elle pas jetées en même temps que les photos de son mari, de son mariage ? Parce que Maria Carmela est une femme intelligente. Elle sait qu'un jour, l'élan de fureur qui l'a poussée perdra de sa force, le souvenir de l'offense toujours plus pâle pourrait la pousser à dire à quelqu'un comment les choses se sont réellement passées, Cristina pourrait sortir de prison... Non, il suffira de reprendre en main, pour un moment, une de ces lettres et les raisons de la vengeance reviendront se faire vivaces, féroces comme le premier jour.

Le matin, il sortit tôt ; pratiquement, il n'avait pas fermé l'œil. Quand il entra dans l'église, le père Barbera venait de finir de dire la messe. Il le suivit à la sacristie. Le curé se débarrassa des parements, aidé du sacristain.

— Laisse-nous seuls et ne laisse entrer personne.

— Oh que oui, dit l'autre en sortant.

Il lui suffit d'un coup d'œil, au curé, pour comprendre que Montalbano savait ce que Maria Carmela Spagnolo lui avait dit en confession. Mais il voulut en être sûr.

— Vous avez tout découvert ?

— Oui, tout.

— Comment avez-vous fait ?

— Je suis flic. Ça a été une espèce de pari, plus que tout avec moi-même. Mais maintenant, c'est fini.

— Vous en êtes sûr ? demanda le curé.

— Bien sûr. À qui voulez-vous qu'importe une histoire vieille de cinquante ans ? Maria Carmela Spagnolo est morte, Cristina Ferlito aussi...

— Qui vous l'a dit ?

— Personne. Je suppose que...

— Vous vous trompez.

Il le fixa, abasourdi.

— Elle vit toujours ?

— Oui.

— Et où ?

— À Catane, chez sa fille Agata qui lui a pardonné quand elle est sortie de prison. Agata s'est mariée avec un employé de banque, un

brave homme qui s'appelle Giulio La Rosa. Ils ont une petite villa au 32, via Gomez.

— Pourquoi me le dites-vous ? demanda le commissaire.

Et tandis qu'il posait la question, il connaissait la réponse que l'autre allait lui donner.

— Pour que ce soit vous qui fassiez ce que moi, comme prêtre, je ne peux pas faire. Vous êtes en mesure de redonner la sérénité à une femme quand elle n'attend plus rien de la vie. D'éclairer, avec la lumière de la vérité, le dernier bout obscur de l'existence de cette femme. Allez-y et faites votre devoir, sans perdre davantage de temps. On en a déjà trop perdu.

Et il le poussa presque vers la porte, en lui mettant une main sur l'épaule. Ahuri, le commissaire fit quelques pas puis s'immobilisa, une lueur s'était allumée dans sa coucourde, comme un éclair. Il se retourna.

— Le matin où vous êtes venu chez moi, vous aviez un plan précis ! Vous avez tout manigancé, vous vous êtes servi de moi et moi, j'ai marché comme un con ! Et vous avez aussi fait toute cette comédie de tenter de me dissuader, certain que je n'aurais pas lâché mon os. Vous l'avez su dès le premier instant qu'on arriverait là, à ces paroles ? C'est vrai ou pas ?

— Oui, c'est vrai, dit le père Barbera.

Il conduisit furieux et nerveux, prêt à se disputer avec chaque automobiliste qui se trouvait sur sa route. Il s'était fait avoir comme un minot 'nnocent. Mais comment avait-il fait ? Comment ne s'était-il pas aperçu à temps du piège que le père Barbera lui avait préparé ? Va te fier à un curé ! Le proverbe le disait clairement : « *Monaci e parrini / sèntici la missa / e stoccaci li rini.* » Les moines et les curés, écoute-les quand ils disent la messe mais ensuite, brise-leur les reins. Ah, la sagesse populaire perdue !

Dans la circulation de Catane, il ne lui manqua pas d'occasions de faire les cornes et de dire des gros mots à gauche et à droite. Puis, enfin, après un vire-tourne infini, il arriva devant la villa de la via Gomez. Dans le minuscule jardin, une femme plutôt jeune surveillait deux minots qui jouaient.

— Madame Agata La Rosa ?

— Elle n'est pas là. Elle est sortie et moi je surveille les minots.

— Ce sont les enfants de Mme Agata ?

— Mais qu'est-ce que vous dites ? Les petits-fils, ce sont !

— Écoutez, je suis commissaire de police.

La femme s'effraya.

— Et qu'est-ce qu'il y eut, eh ? Et qu'est-ce qui se passa ?

— Rien, je dois seulement communiquer une information à Mme

Cristina. Elle est là ?

— Bien sûr qu'elle est là.

— Je devrais lui parler. Vous m'accompagnez ?

— Et comment je fais, avec les minots ? Allez-y-vous, vosseigneurie, dès que vous entrez, c'est la deuxième porte à gauche, vous pouvez pas vous tromper.

Une maison meublée avec goût, ordonnée malgré la présence des petits-fils. La deuxième porte à gauche était à demi ouverte.

— Vous permettez ?

Il n'y eut pas de réponse. Il entra. La vieille s'était abandonnée sur un fauteuil et dormait, réchauffée par le soleil qui faisait irruption par les vitres de la fenêtre. Elle avait la tête appuyée en arrière et la bouche ouverte, de laquelle coulait, brillant, un filet de salive ; il en sortait une respiration oppressée et rauque qui, par instants, s'interrompait pour reprendre avec plus de peine. Une mouche passait sans être dérangée d'une paupière à l'autre et celles-ci étaient devenues si minces que le commissaire eut peur qu'elles s'enfoncent sous le poids de l'insecte. Puis la mouche se glissa dedans une narine transparente. La peau du visage était jaune et tellement tendue et collante qu'on aurait dit un coup de peinture passé sur le squelette de la tête. La peau des mains inertes et tordues par l'arthrose était, elle, de parchemin, avec de larges taches marron. Les jambes, cachées par le plaid, étaient secouées d'un tremblement continu. Dans la chambre, régnait une insupportable puanteur de rance et d'urine. Dedans ce corps que le temps avait ainsi obscènement arrangé, existait-il encore quelque chose avec quoi on pouvait communiquer ? Montalbano en douta. Et pire : si cette chose était encore là, supporterait-elle de connaître la vérité ?

La vérité est lumière, avait dit le curé, ou un truc de ce genre. Eh oui, mais une lumière si forte ne risquait-elle pas de brûler, de consumer justement ce qu'elle était censée seulement éclairer ? Mieux valait laisser l'obscurité du sommeil et de la mémoire.

Il recula, sortit, se retrouva dans le jardin.

— Vous avez parlé avec la dame ?

— Non. Elle dormait. Je n'ai pas voulu la réveiller.

FIN

[1] Un « bouffon », au sens des banlieues françaises. (N.d.T.)

[2] Prononcer « armouar ». (N.d.T.)

[3] *Lapis* : « crayon ». (N.d.T.)

[4] Il s'agit d'une statue de cheval qui se trouve devant l'entrée du siège de la RAI, devenue le symbole de la radiotélévision d'État. (N.d.T.)

[5] Comités de base : syndicat basiste et plutôt radical. (N.d.T.)

[6] Allusion à une déclaration d'un ministre de Berlusconi qui a fait scandale. (N.d.T.)

[7] Police politique. (N.d.T.)

[8] ROS : Reparto Operativo Speciale, Service des opérations spéciales, superpoliciers du type GIGN. (N.d.T.)

[9] Pâtes au four dont la recette varie suivant les familles (voir *Yasmina, sept récits et cinquante recettes de Sicile au parfum d'Arabie*, par Maruzza Loria et Serge Quadruppani, Agnès Viénot Éditions, 2003. (N.d.T.)